ACTUEL

nouvelle presse

Mensuel
N°20
Mai 1972
3 Francs
35 Fr. Belge

LA DROGUE

2 ALBUMS LIVE
2 MONUMENTS

procol harum
GH 1004

mothers
44179

distributeur
kinney filipacchi
music

Sommaire

LA DROGUE 2
Entretien avec le docteur Olievenstein 4
Jacques Chaban-Delmas 8
La marijuana 10
Café, alcool 17
En Hollande, au Canada 18
LSD 20
Amphétamines 24
Héroïne 26
Henri Michaux 27
Le fascisme psychédélique 28
La peste blanche 30
My dealer is rich 49
Les lecteurs parlent aux lecteurs 52
Robert Crumb 53
Petites annonces 33
Bande dessinée 40
NOVA PRESS 55
Imedia 56
Hip-pocrate 57
Bon appétit 58
Cinéma 62
Livres 64
Mosik 66
Pieds divers 69
Le désir de révolution 70
Grateful dead : le grand vizir des freaks 74
Les lecteurs parlent derechef aux lecteurs 80

Actuel 20
Mai 1972
60, rue de Richelieu
Paris-2e
OPE 20-20

Composition :
L.I.T.O.,
Dépt Presse offset,
Paris-1er
Photogravure, montage offset, tirage :
Roto Technic offset
Diffusion : N.M.P.P.

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Gilles Février
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud

Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre

Maquette :
Claudine Maugendre
Didier Chapelot

Publicité :
A.B. Kamir

Secrétariat :
Sylvie

Ont participé à ce numéro :
Bazimile
La Belette
Jean-Pierre Bernier
Nicole Bley
Jean-Patrick Capdevielle
Costric
Anne Dauguet
Jean-Paul Dollé
Herman Cohen
Paul Elkaïm
Lester Grinspoon
Docteur Hachis-Buisson
Docteur Hip-pocrate
Claude Jouaire
Michel Maingois
Charles Muraine
Mainmise
Nicoulaud
Gilles Prou
Quadros
Claudine Quiblier
Pierre Scias
André Sirois
Lucian K. Truscott IV

Couverture d'après Gilbert Shelton

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.

Directeur de la publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 80 000 exemplaires.

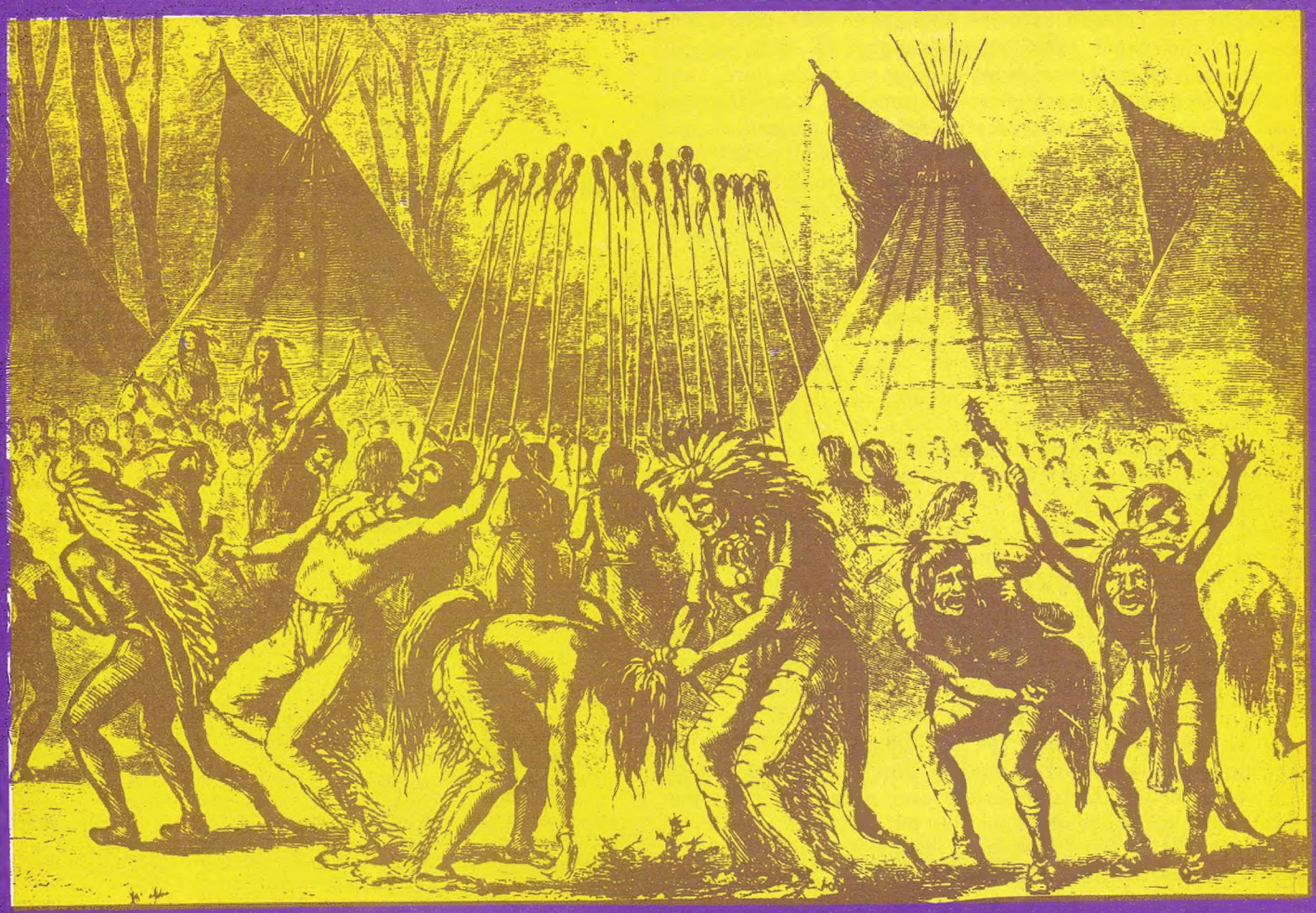
LA DROGUE

AVANT

Ce numéro d'*Actuel* est pour une bonne moitié consacré à la drogue. L'information *objective* sur le sujet est rare, sinon inexistante en France. Un tabou colossal magnifie les risques et les périls, exclut toute mesure. Le drogué de 1972 est traité en France comme l'hérétique du Moyen Age. Menace confuse, bouc émissaire rêvé, on le condamne sinon au bûcher du moins à la prison : on rejette dans l'ombre sa problématique, celle exacerbée de toute une jeunesse accablée par quatorze ans d'U.D.R. au pouvoir. La loi de décembre 1970 interdit même qu'on parle de drogue, sinon pour la condamner unanimement. Nous croyons qu'un interdit aussi violent ne peut qu'engendrer une transgression plus dramatique encore. Dans la France de 1972, l'aventure la plus dangereuse, le défit ultime d'adolescents en rupture est par conséquence la défonce, et parfois sans retenue. Par une dialectique grossière, le pouvoir encourage cette attitude. Il lui est facile et pratique de jeter un masque d'hallucination sur toutes les interrogations, les révoltes justifiées et les nouvelles valeurs que nous portons. Quant à la grande presse, le plus souvent irresponsable, elle entretient ces flambées sensationnelles qui permettent à ses rédacteurs de vivre bien.

En la matière, confusion et assimilation sont les pires des méthodes. On insiste sur le danger réel, individuel et social, de la toxicomanie, mais sur cela seul. On oublie en l'occurrence qu'une république démocratique devrait, en principe, conformément à la Déclaration des Droits de l'Homme, se garder de régler les détails privés de la vie des gens. On assimile expérience et toxicomanie et, par là même, on favorise un passage pourtant minoritaire de l'une à l'autre. Comme toutes les expériences, celle de la drogue ne conduit pas nécessairement à l'excès. On peut apprécier la sexualité sans être un maniaque ou un obsédé — c'est bien plutôt la privation qui crée l'obsession. On peut boire une fine sans être alcoolique, il en est de même pour certaines drogues, notamment le haschich et les hallucinogènes. Ils permettent une appréciation différente, déviée peut-être mais non déviante, de la musique, des couleurs, de la sexualité. Ritualisés et maîtrisés, comme Henri Michaux ou Aldoux Huxley l'ont suffisamment écrit, ils peuvent donner une distance « mystique » par rapport au quotidien et permettre un déconditionnement psychique et social, subversif ou artistique. L'expérience n'est pas sans risques, comme toutes les expériences.

Avant de condamner sans nuance, mieux vaut informer : ce que nous essayons de faire. Dans la confusion, le désarroi, l'ennui, une défonce vide, systématique, suicidaire, une fuite désespérée risquent de prendre le pas. En 1972, chez



APRES

les plus jeunes, cela devient le cas. Alors, il est vrai que le haschich lui-même peut mener à un avachissement complaisant. Pourquoi ? Parce que nos désirs eux-mêmes sont prohibés : quand on forme le projet de changer la vie, on ne peut éternellement se heurter à la matraque, à l'incompréhension paternaliste d'adultes récupérateurs, à l'étouffoir du contrôle permanent d'une société mollement figée comme un hippopotame mort. Avant mai 1968, il n'y avait pour ainsi dire pas de drogue en France. Voilà qui n'est pas une coïncidence, plutôt une causalité historique. L'espoir ne se lève pas impunément et, trop absolues, les retombées sont tragiques : dans les faits, mai 1968 n'a absolument rien changé en France. L'usine est toujours aussi noire, les lycées toujours aussi gris, les guichets des P.T.T. — envers et endroit — aussi moroses. A vingt ans, nous refusons d'y user docilement notre vie. Que les juges, ministres et journalistes s'y essayent donc l'espace d'un an !

Mais au lieu de comprendre, ou même pour l'éviter, on réprime en vrac. Les exemples ? Pendant deux ans, le ministère de l'Intérieur interdit les festivals pop, espaces rares d'une fête véritable de la jeunesse. Les Maisons des Jeunes et de la Culture, parfois les seuls forums où parlent des moins de trente ans, sont brimées ou fermées car, comme le dit M. Jacques Medecin, maire P.D.M. de Nice, « elles sont des foyers de révolution ». D'autres interdisent Brecht dans leurs académies. Hargne et stupidité sénile.

Partout, les vieux refusent de passer la main. La classe politique française date presque intégralement d'une Résistance plus ou moins authentique. Elle monopolise l'expression depuis presque trente ans. La télévision est tout aussi fermée. Seul à notre époque, un certain Averty y a fait entendre un son neuf. Ou ce Pop II, qui s'exprime en notre langue, pour cela relégué aux heures de petite écoute. Diable ! d'autres télévisions, comme la hollandaise, laissent s'exprimer le jeune tiers de leur public. En France, des cars de flics rôdent à l'entour des « communautés » pour s'assurer qu'on y reste conforme, contenir le mal ou l'expulser. A la fin de l'année scolaire, on a exclu à tour de bras, dans les lycées, les chevelus divers qui posaient trop de questions. A force de reprendre en main, on a complètement perdu le sens du toucher, et le contact est rompu. L'espace lui-même est planifié mort-né : Sarcelles mettra trente ans à exister. Alors, entre-temps ? Une fois de plus, ce n'est pas un hasard si la toxicomanie frappe avant tout les grandes agglomérations.

Dans la civilisation du contrôle, de la planification et de l'aliénation, alors que les derniers espaces sauvages, Amazonie ou Népal, sont découpés d'autoroutes et plantés de

Hiltons, il ne reste qu'une forêt vierge, entre le front et l'occiput : le cerveau humain. Aliénation pour aliénation, certains choisissent cette aventure, ou cette fuite, ce qui n'est pas la même chose. Nous sommes contre la fuite, contre les drogues de mort, héroïne, amphés, barbituriques, contre l'usage abrutissant des autres. Nous croyons encore à la vie réelle et refusons le refuge dans le fantasme. Nous ne voulons pas que nos frères deviennent des déchets, remplaçant un désert par un autre, et s'enferment dans le système de la défonce, triste dialectique du vide, de la complaisance débile et d'un ennui décoré aux fleurs vénéneuses des drogues dures. Alors, le toxicomane devient l'alibi d'une répression, la première ligne sacrifiée, garde-fou sous tous aspects utile à la société qu'il rejette. La « défonce » ne doit pas devenir le casse-pipe de notre génération. Cela suppose qu'on informe, qu'on discute, que les gauchistes, seuls à s'interroger, s'interrogent aussi sur ce versant trop maudit, et qu'une société schizophrène fasse exploser ses cloisons étanches. C'est beaucoup demander, il n'est peut-être pas trop tard.

Avant tout, il est nécessaire de connaître les différents produits assimilés à des drogues, de cesser de les confondre sous le même mot et dans la même répression : à inventer de fantaisistes périls d'accoutumance à la marijuana, on risque fort de ne plus être cru lorsqu'on dénoncera les effets très graves de l'héroïne. Nous sommes pour une modification de la législation sur la marijuana et des hallucinogènes, dont le LSD 25 et la mescaline, ainsi que pour une loi humaine et réaliste sur les drogues dures — héroïne et amphétamines. Il est normal et urgent qu'on en expose les risques et les effets *véritables*, sans mensonge, sans paternalisme, sans jugements moraux ou politiques. Il est imbécile et laid de jeter dans les prisons et les asiles français, probablement les plus dégradants d'Europe, l'usager occasionnel, plus encore le jeune toxicomane réellement atteint : c'est une injustice pour le premier et un crime pour le second. Dans cette société parallèle où nombre de freaks défoncés sont, d'une façon ou d'une autre, nos alcooliques chroniques, nous connaissons les dangers de la drogue, mais nous pensons que la société dominante est responsable de cette montée en flèche de l'héroïne ou des amphés alors même qu'elle enferme sa jeunesse dans le dilemme du chômage ou du travail mécanique. Nous croyons qu'il y a plus d'humanité dans un drogué débile que dans un juge impénétrable et irréfléchi qui condamne un jeune homme à la prison pour la possession de deux joints.

Nous ne dirons jamais qu'il faut essayer la drogue, quelle qu'elle soit : prosélytisme ou répression, nul n'a à dicter une conduite personnelle à quiconque, encore moins à l'imposer. Avant quelques récits et témoignages, nous publions un certain nombre d'analyses « autorisées » dont l'objectivité, une fois n'est pas coutume, nous a surpris. Nous ne pouvons en dire autant du récent rapport suscité par M. Chaban-Delmas. Pour la plupart, à l'exception d'un débat avec le docteur Olievenstein, ces articles nous viennent de l'étranger : c'est qu'il faut une longue expérience pour *juger*, et un peu moins d'*a priori* idéologiques pour comprendre. Canadiens, Hollandais, Black Panthers ou Américains blancs ont depuis longtemps affronté le problème de la drogue. Nous aimerions parler comme *Mainmise*, journal underaround québécois qui présentait ainsi une typologie de la défonce : « Ce manuel est, en somme, un acte d'anti-propaaande. Nous comptons sur vous pour le répandre. Quand les enfants de douze ans le liront, avant de renifler leur première bouffée de colle, nous aurons gagné une manche. Merci. Et conservez-vous joyeux et *vivants*. »

Actuel.

à la fortune du pot

Les juges disposent vite de vous. Un quart d'heure pour eux, six mois pour vous. Quelques minutes sur un petit banc devant trois juges décorés, toujours décorés, bons citoyens qui n'aiment pas ces marginaux quand ils lorgnent, méprisants, la rosette à leur boutonnière. Avant, le plus souvent un Arabe, un Portugais ou un Sénégalais, parfois un prolo paumé qui écope, presto, sans rien y comprendre, de trois ou six mois. Le défoncé leur ressemble, qui ne fait pas partie, ou plus, de la société propre, droite, morale, rêvée par le Code en petits caractères serrés et noirs. Trop fréquemment les drogués sont maladroits, et avouent trop. Les charrettes, ces temps-ci, sont vite pleines. Quinze condamnations il y a quelques mois à Aix, soixante le mois dernier. Deux ou trois affaires par jour à Paris, ou dans les parquets proches des frontières — comme celui de Lille. De toute façon, dès qu'on a plus de trois grammes de hasch et qu'on est déféré au parquet par des flics zélés, on reste en cabane une bonne semaine pour l'instruction, et parfois plusieurs mois en préventive. En un an, près de 3.000 y sont passés.

Gilles G., 24 ans, OS à Renault-Billancourt, travail régulier depuis quatre ans, arrêté avec 10 grammes de haschich dans une chambre d'hôtel, 6 mois ferme.

Michel F., 8 mois ferme pour trente grammes d'opium.

Dominique M., 40 grammes d'héroïne, condamné pour trafic à deux ans de prison dont 10 mois avec sursis.

Richard B., 100 grammes de haschich, américain, deux ans fermes, expulsé de France, voiture confisquée, 10.000 francs d'amende, commués en quatre mois de contrainte par corps.

Selon la loi de décembre 1970, seuls les trafiquants sont passibles de peines répressives (de 2 à 10 ans), les drogués devant effectuer une cure de désintoxication. En fait, trafiquante ou non, toute personne trouvée porteuse de drogue peut être inculpée et condamnée à des peines très variables.

Un type arrêté pour la première fois avec un peu d'héroïne, ou même de haschich, risque de six à dix mois de prison ; en cas de récidive, deux ans. Cependant, s'il arrive un jour où le service est particulièrement surchargé, il est possible qu'on l'envoie chez le médecin attitré, ou qu'on le relâche purement et simplement. Le mandat de dépôt peut durer quatre jours, pendant lesquels il résiste ou non au chantage à la délation.

Les juges sont avares de mises en liberté provisoire, d'autant que, pour y prétendre, il faut pouvoir justifier d'un travail et d'un domicile fixes. Quant à la liberté sous caution, le juge demande entre 5.000 et 10.000 francs pour un petit trafiquant. En outre, environ 65 % des intoxiqués sont condamnés à des peines d'interdiction de séjour, qui peuvent aller jusqu'à cinq ans. Toutes les peines sont doublées en cas de récidive.

Les Douanes infligent enfin une amende (de montant très variable également). Si le contrevenant a passé lui-même la drogue à la frontière, on lui confisque la came, bien sûr, mais aussi la voiture. Il doit en plus payer quatre fois le montant cumulé de la drogue et du moyen de transport. C'est ainsi que des gars ayant introduit 40 grammes de H de Hollande en France par le train se sont vus réclamer 10 millions d'anciens francs, valeur du wagon SNCF, commués en trois ans de contrainte par corps s'ils ne pouvaient payer. Heureusement les textes sont très théoriques : l'avocat arrive souvent à transiger avec les Douanes et à obtenir une diminution sensible de l'amende en fonction du cas de l'inculpé. Pour les gros trafiquants les Douanes restent intransigeantes et saisissent tous les biens en cas de non-paiement.

Le ministère de la Santé estime le nombre d'usagers à 30.000. 7 % seulement sont victimes de la répression. Celle-ci s'est pourtant nettement accentuée. De 1965 à 1971, le nombre de personnes interpellées en France (usagers, toxicomanes et trafiquants) s'est multiplié par quinze (de 165 à 2.592), avec un bond stupéfiant après mai 1968 (361 en 1968, 1.200 en 1969), et le nombre d'usagers par trente-deux (de 60 à 1.944). Cette progression rapide tient bien sûr à l'extension de la drogue, mais aussi à l'activité croissante de la police. Depuis 1969, début de la campagne intensive anti-drogue, 3.000 policiers ont suivi des stages de spécialisation dans la lutte contre les stupéfiants ! En 1972, le ministère de l'Intérieur recrutera 5.000 hommes de plus à cet effet...

Claudine Quiblier.

AVANT

Débat avec le docteur Claude Olievenstein

Depuis plus de cinq ans, le docteur Claude Olievenstein s'est dévoué à l'aide aux toxicomanes. Jeune, scientifiquement rompu aux effets de la drogue — il a fait sa thèse sur le LSD — ouvert et étranger aux sectarismes, il est l'un des seuls, sinon le seul, à garder la tête froide et un silence sur l'identité de ses visiteurs. Mieux : on lui connaît de nombreuses désintoxications réussies. Il reçoit depuis huit mois à l'Hôpital Marmottan, 17, rue d'Armaillé, Paris-17e (380-45-70).

Comment expliquer le dégoût qu'éprouve la civilisation occidentale devant la drogue, cette panique des adultes, la répression, les mises en garde affolées et sans nuance — le plus souvent au mépris d'une information véritable ?

La drogue représente un refus de toutes les valeurs des adultes, de leurs cadres mentaux mais aussi de la seule forme de plaisir qu'ils aient inventée : la sexualité. Elle devient l'enjeu d'un débat idéologique, le symbole d'un affrontement des générations. Comme toujours la majorité évite les interrogations en désignant un bouc émissaire. La drogue joue aujourd'hui un rôle semblable à celui de la lèpre au Moyen Age, à celui de la folie plus récemment : à la fois repoussoir et menace, mal absolu dont on a tout à craindre et qu'on s'efforce d'exorciser. Et pour la première fois depuis le Moyen Age l'hallucination se voit collectivement sollicitée par un nombre croissant de gens — dans la jeunesse en l'occurrence. C'est la manifestation d'un manque fondamental. Nos sociétés n'offrent plus aucun délire mystique et le sens de l'action s'y désagrège : n'importe quel produit s'y supplée.

N'y a-t-il pas là un grave problème posé par la prohibition elle-même : le désir prime et la prohibition risque de péter les têtes en favorisant les produits impurs et mal dosés. Si le besoin de drogue trouve aujourd'hui des racines sociales profondes dans le déséquilibre de la société, si malgré toutes les répressions il s'avère presque impossible d'empêcher les gens de tripper, les interdits légaux gardent-ils encore un sens hors leur fonction purement idéologique et répressive ?

Il faudrait d'abord savoir pourquoi les gens choisissent justement ces substances là. La jeunesse pourrait très bien verser dans l'alcoolisme mais le vin est légal et elle n'en veut pas pour cette seule raison. L'alcool c'est le trip de papa. Si on légalisait le hasch, les adultes ne demanderaient pas mieux que d'en fumer et les jeunes cesseraient de ce fait d'y trouver un intérêt. Aujourd'hui le type de treize ans qui fume un joint le fait d'abord pour affirmer une volonté de transgression. Qu'on autorise le cannabis, il passera à une drogue plus dure. **On ne peut pas toujours couvrir la marmite. Si le désir de transgression est tel que vous le décrivez, il faudra bien qu'il se manifeste d'une façon ou d'une autre.**

C'est pourquoi je suis contre la législation avec cette nuance : qu'on évite de mettre les consommateurs en tôle. Un père interdit à son gosse sa première cigarette de tabac, mais si le gosse désobéit, le père n'en fait pas un drame.

La politique canadienne ou hollandaise...

Plutôt hollandaise, encore que cela n'aille pas sans difficultés : le problème de l'escalade du haschich aux drogues dures n'est pas seulement un thème du pouvoir. Depuis six mois, les Hollandais voient avec une certaine inquiétude l'opium et l'héroïne s'infiltrer chez des jeunes de seize ou dix-sept ans... Et je ne peux pas croire qu'un adolescent de cet âge fasse ses choix librement. Quand on est toxicomane, on l'est souvent pour toute sa vie. et celui qui parvient à s'en sortir le fait au prix de tels efforts et dans des conditions si pénibles qu'il se demande en fin de compte si la vie vaut encore la peine.

C'est le vieux débat sur « l'escalade ». J'aurai tendance à croire l'inverse : que l'on passe — en fait assez rarement — du haschich à l'héroïne aussi et surtout parce que la répression et les mythes moraux les confondent sous le même label démoniaque de drogue. En découvrant au haschich des dangers imaginaires, l'information officielle se disqualifie par un mensonge préalable : on ne la croira plus lorsqu'elle dénoncera les dangers réels d'autres drogues, l'héroïne en particulier. En outre, la clandestinité imposée met le fumeur de haschich au contact d'un milieu qui trafique également des drogues plus dures. N'est-ce pas aussi en ce sens que l'on pourrait envisager une légalisation de la marijuana, drogue mineure dont les dangers ne m'apparaissent pas démontrés à l'évidence ?

Le débat sur les drogues « mineures » et « majeures » m'irrite beaucoup parce qu'il verse aussitôt dans l'idéologie. Légalisation de la marijuana : qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a au moins soixante-dix dérivés différents du cannabis, sans compter les qualités variées qui dépendent du climat et de la géographie. L'échelle est comparable à celle de l'alcool : du verre de bière à l'alcool pur.

Enfin, le problème ne s'arrête pas à la chimie. Considérée **in abstracto** la drogue est une chose. Son utilisation sociale est une autre chose. Il devient difficile de parler du hasch, de l'acide ou des opiacés hors de leur contexte contemporain. Dans nos sociétés, la drogue représente un amortisseur qui donne du plaisir à une génération en escamotant les problèmes du rapport avec les parents, du vieillissement du corps, des relations sexuelles — problèmes ainsi retardés qui ressurgiront souvent aggravés à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. La France est un pays très médiocre, très étriqué, où les motivations de vie ne m'apparaissent pas suffisantes pour qu'on résiste bien à la « défonce à vide ».

Mais, docteur, votre expérience de la drogue passe essentiellement par ceux qui viennent vous voir, pour la plupart toxicomanes et malheureux. Il y en a beaucoup d'autres, la majorité, qui pratiquent un usage espacé, expérimental de non-toxicomane de la drogue, souvent sans dégat ni coût social. Je pense à Michaux, à bien d'autres...

Peut-être, mais ceux-là servent trop souvent d'alibis ou de porte-drapeaux. Il est indéniable que les hallucinogènes favorisent certaines recherches, mais mon problème demeure intact : de quel prix le paie-t-on socialement dans la jeunesse ?

On peut concevoir des expériences consciemment assumées, peut-être même institutionnalisées : les acid test de la Californie dans les années 65 par exemple. Un peu à l'image des défonces des sociétés dites primitives.

Les sociétés primitives utilisaient la drogue dans un but sacré. Au Mexique, on a toujours recours à la mescaline ou la psylocybine lors de cérémonies religieuses. La transgression s'exerce, exceptionnellement, par cette rupture périodique du quotidien dans l'extraordinaire, mais encadrée par des rites et limitée dans le temps. Deux fois par an, au printemps et à l'automne quand les chamipgnons sacrés apparaissent, d'étonnantes cérémonies ont lieu dans les villages au centre du Mexique. Je ne vois rien de semblable dans la toxicomanie contemporaine.

Vous parlez d'institutionnaliser l'expérience. Mais les sociétés primitives avaient un sens, une finalité, des mystiques. Aujourd'hui en Occident, le danger vient de la vacuité sociale : les substances servent de remplissage et favorisent toutes les fuites. Et puis qui prônerait et organiserait leur usage ? Le ministère de la Santé publique ? Méfiez-vous : ce serait le premier pas vers une régulation sociale au travers des euphorisants bureaucratiquement distribués — **le Meilleur des mondes.**

Si la répression parvenait à bannir définitivement la drogue, ne croyez-vous pas qu'on risquerait de libérer d'autres comportements de transgression peut-être plus graves : une grande vague de délinquance ou de suicide ?

Pourquoi ceux-là ? Il y a d'autres mouvements qui se dessinent dans la jeunesse, la lutte pour l'environnement ou la moto...

Bravo pour la moto : l'obsession de la vitesse, la course au fric pour changer de modèle deux fois par an, toute une mythologie de la puissance et de la mécanique. La moto a déjà tué deux de mes amis. Il faudrait peut-être l'interdire ?

Je n'ai pas parlé du problème de la drogue en termes de mort. J'ai parlé de l'aliénation mentale et sociale ; et de non-légalisation, pas d'interdiction : je tiens à le préciser. Cela dit, je ne suis pas traumatologue et les accidents ne me concernent pas au premier chef. Il se trouve que je m'occupe de la drogue et que j'en vois les risques tragiques. J'essaie d'en limiter les dégats ; je ne tiens pas qu'on surajoute au problème consternant de l'alcoolisme — trente mille morts par an — un problème de masse de la marijuana, même si les effets devaient en être moindres.

La marijuana ne résoudra pas le problème de la jeunesse dans nos sociétés, elle ne combiera pas le vide. Vous seriez bien pessimistes de croire la jeunesse incapable d'imagination : mai 1968, le mouvement hippie, la contre-culture, cela existe aussi...

Je vous retourne l'argument : il est tout aussi pessimiste de croire les gens à jamais incapables de raison et de modération dans l'expérimentation des substances. Effectivement, on n'en connaît pas les vrais risques aujourd'hui ; ils sont occultés par l'interdit, masqués par les tabous — et c'est là une limite importante à la liberté individuelle. Ce qui ne veut pas dire que la drogue puisse apporter par elle-même une solution aux carences de nos sociétés.

La solution se trouve à l'évidence dans un changement social au regard duquel la drogue est un phantasme et un piège. Au-delà d'un gauchisme de pisses-froid, la fête commence à renaître ici ou là. C'est un espoir. Mais la défonce quotidienne étouffe la fête.

Venons-en à votre expérience clinique, qui dépasse maintenant mille patients. Parmi les vrais toxicomanes, combient y avait-il de gens physiquement atteints ?

En ce qui concerne les héroïnomanes, pratiquement tous. Le grand public souhaite qu'on lui décrive une déchéance atroce et brutale. Les maux réels sont beaucoup plus insidieux et complexes. Bien sûr, l'héroïne tue, par overdose surtout : habitué à une poudre plus ou moins coupée de lactose, le toxicomane s'injecte un jour de l'héroïne beaucoup plus pure par inadvertance, et meurt ou manque de mourir. Il y a bien d'autres effets moins spectaculaires. La cachexie de l'héroïnomane au long cours, par exemple, cette paralysie des membres inférieurs, qui se produit à la longue, provoquée par la malnutrition. J'ai connu un jazzman qui s'est suicidé le jour où il est devenu incapable de marcher. Lui aussi, l'héroïne l'a tué. Cyrrhoses, hépatites, anomalies du rythme cardiaque n'atteignent pas les gens à vingt ans, mais ceux-là sont condamnés plus tard à payer l'addition : embolie due à leur cardiopathie, mauvais fonctionnement du système digestif, misère physiologique... Et tout cela s'accompagne d'un affaiblissement psychique et moral : une prodigieuse indifférence pour tout, à commencer pour sa propre vie. La pathologie s'établit sur une durée équivalente à dix-huit mois d'accoutumance. Il ne faut pas non plus oublier le phénomène d'impuissance sexuelle inévitable et dramatique, car le type qui décide de décrocher ne peut même plus se reporter sur le sexe. Mais je ne veut pas systématiser, certains toxicomanes ont vécu centenaires. Ce n'est ni la lèpre ni la gale : on traîne des faiblesses toute sa vie.

En Amérique le speedy de la Troisième Avenue est vraiment un déchet.

La vie junkie est invivable : angoisses horribles de la descente pour le speed, crises de manque pour l'héroïnomane, et la course pour le fric et le prochain shoot. Cela détermine et scande toute la vie. Le problème de l'argent n'est même pas le plus important. En Afghanistan les junkies peuvent s'acheter de la morphine pour trois fois rien, ils n'ont pas toujours des problèmes de fric, ils deviennent pourtant grabataires. On ne pense plus qu'à ces doses qu'il faut sans cesse augmenter pour garder le flash.

On prétend que les amphés provoquent la perte des dents et des cheveux ?

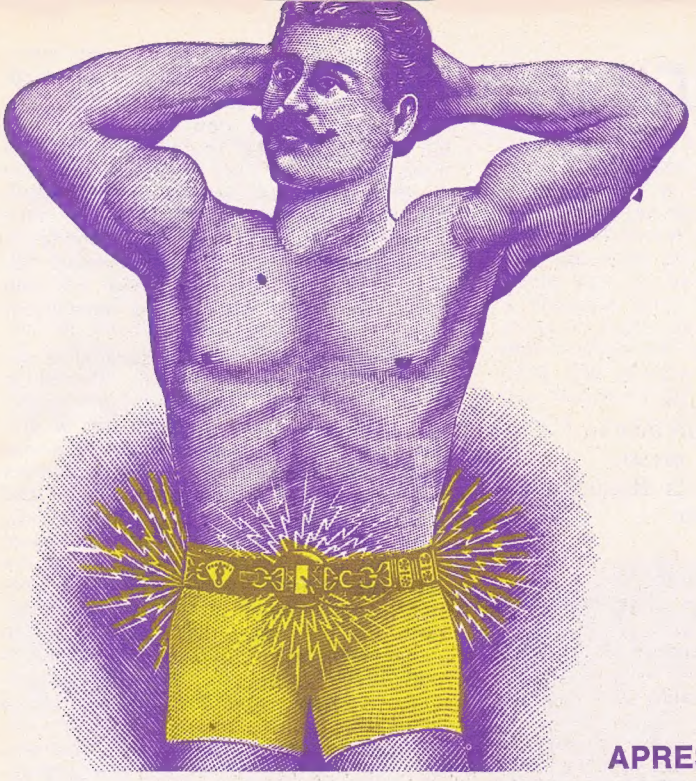
C'est un produit extrêmement dangereux. Psychiquement d'abord : un type qui prend du speed et fait une parano est infréquentable. De là à ce qu'il sorte un pistolet ou un couteau, il n'y a souvent pas loin. Physiquement, on risque la septicémie, l'hépatite, la cyrrhose, l'atrophie du foie, et toutes les infections possibles avec une seringue mal lavée.

Quand on parle de toxicomanie, ne faut-il pas séparer nettement les hallucinogènes des opiacés ? Ceux-ci ne se shootent pas, il est difficile d'en prendre régulièrement. Chez ceux qui les utilisent épisodiquement, il nous semble qu'on ne rencontre pas souvent de troubles graves ?

Une nuance : il existe un usage toxicomanogène de l'acide. J'ai connu à Montparnasse des gens qui tripaient tous les jours, et c'est plus fréquent qu'on ne le croit. Certains commencent à s'injecter de l'acide dans les veines. Je comprends l'argument des explorateurs des hallucinogènes, mais qu'allez-vous dire à des gamins de douze ou quinze ans qui veulent s'initier ? Le drame risque toujours de se produire quand une personnalité fragile rencontre un produit fort. Certains individus ne prennent qu'un trip : par leur constitution, par l'éducation morale qu'ils ont reçu, ils en ressentent une telle culpabilité qu'ils font un bad trip, une « décomposition délirante » qui peut durer des mois. Cela peut même arriver au premier joint. En général, les bad trips se terminent assez vite, mais cela dépend aussi de la quantité absorbée, de la qualité et des circonstances.

Autre question : que trouve-t-on sur le marché illicite de la drogue ? Y a-t-il beaucoup de produits impurs et d'autant plus dangereux ?

On trouve de tout et beaucoup de saloperies. Il y a eu récemment une sorte de réglisse vendu pour de l'opium qui a failli tuer ceux qui se le sont injecté. J'en ai vu défiler toute la journée, malades comme des chiens. L'autre jour, à la place d'héroïne, on a vendu un mélange de nembutal et d'Omo, qui donnait à la poudre le goût amer. Il y a trois mois un faux acide gris a circulé : les accidents médico-légaux ont couru les rues et un type a agressé deux femmes à coups de couteau...



APRES

L'autre jour, nous avons également découvert sous forme d'acide un médicament anti-migraineux, délirogène puissant qui crée une confusion très grave.

On trouve assez peu de LSD en France ?

Trois qualités circulent : celle des migrants anglo-saxons, qui prolifèrent vers mai et septembre, l'acide d'Amsterdam, de qualité variable, et l'acide suisse, plus pur et moins dangereux. Mais le plus souvent l'acide est coupé de speed ou d'autres adjonctions redoutables.

Y a-t-il un clivage idéologique qui sépare les vendeurs de hasch et les vendeurs d'opiacés, notamment d'héroïne ?

Il y a deux ans, peut-être. Rarement aujourd'hui. Le vendeur régulier vend n'importe quoi, c'est la loi de la jungle et le royaume de l'arnaque.

Venons-en à la répression proprement dite...

Comme vous le savez, la loi antidrogue du 30 décembre 1970 est un curieux amalgame de libéralités et de répression. Il y a déjà un mieux par rapport à l'époque où l'on incarcérait systématiquement n'importe quel défoncé, puisqu'en principe le simple usage de produits prohibés relève de la cure de désintoxication et non de l'incarcération. En fait, cela se passe un peu à la tête du client, et plus encore à celle du magistrat. La prison n'apporte rien, disent les uns, plus particulièrement les juges pour enfants qui se comportent en général avec compréhension. Les autres, magistrats des grandes villes spécialisés dans les affaires d'adultes, ont hérité de la sévérité des juges d'avant-guerre : la répression avait alors enrayé, éliminé même la toxicomanie dans certaines régions. Ils y croient, et la loi leur permet tout puisqu'il peuvent accuser à loisir le petit consommateur de prosélytisme, voire de trafic, par un amalgame grossier. Il faut dire aussi qu'il n'est pas toujours facile de distinguer le trafiquant de l'usager : un héroïnomane doit souvent trafiquer sur une petite échelle pour assurer sa consommation, « se tourner » comme on dit sans en retirer d'autres bénéfices que ses doses quotidiennes. Et voilà le drame : pour survivre, sauf s'il est très riche, l'héroïnomane doit contaminer cinq ou six types et acheter en coopérative. Mais en même temps il est malade, et la prison ne résout rien.

Il doit y avoir en permanence cent cinquante toxicomanes aux Baumettes à Marseille, autant à Fresnes. Entre quatre cent cinquante et six cents types en prison en permanence dans toute la France.

On m'a récemment cité le cas d'un individu qui avait pris sept mois de prison ferme pour un seul gramme de haschich. C'est une condamnation fréquente ?

De moins en moins pour simple usage — sauf si le juge décide, à tort ou à raison, qu'il y a prosélytisme. Mais dans certains cas de trafic mineur, les peines qui tombent sont délirantes : plus que pour les crimes de sang. Il faut également dire que les types sont condamnés parce qu'ils sont terrorisés, qu'ils reconnaissent n'importe quoi ou s'adonnent à d'imbéciles bravades, et qu'ils signent ensuite le procès-verbal les yeux fermés.

Y a-t-il un barème des condamnations ?

C'est directement fonction des circonstances, du lieu, du personnage, de la campagne de presse. Il est des Chambres pour sonner plus sévèrement les fils de bourgeois afin d'éviter qu'on les accuse de complicité de classe. D'autres distribuent en quelques minutes des mois de prisons au zonard ou au gars de la route, qui n'ont même pas le temps de comprendre ce qui se passe. Dans certaines villes de province, le hasch, c'est le diable, et le diable ne se mesure pas en grammes. Certains juges pour enfants se contentent au contraire de nous envoyer les consommateurs. Il faut enfin reconnaître que la brigade parisienne des stups commence à faire preuve de mesure et ne défère pas systématiquement les cas mineurs au parquet.

Peut-on dire qu'il y ait une stratégie policière qui semble intelligente : laisser courir le haschich pour éviter une croissance de la consommation de l'héroïne ?

Comme en Hollande, c'est une politique plus qu'une stratégie : les policiers des stups ne sont pas assez nombreux et laissent courir la friture à travers les mailles du filet.

Lorsqu'il n'y a pas inculpation, on se tourne donc vers le médecin. Que se passe-t-il lorsqu'on vous envoie aux fins de désintoxication un individu qui n'est pas forcément un toxicomane, peut-être un fumeur très épisodique de haschich ou un type qui a pris deux fois de l'acide ?

Le rôle du médecin est de savoir s'il s'agit de prises occasionnelles, d'un snobisme sans conséquence, d'expériences espacées et contrôlées, ou au contraire de la manifestation extérieure de difficultés personnelles. Si les gens ont des problèmes, nous essayons de les aider et de nous mettre à leur disposition. Dans le cas d'adolescents en pleine crise, ce contact peut être l'occasion d'une prise en charge psychothérapique. Il n'y a pas de cas d'espèce.

Pensez-vous qu'en France le très conservateur corps médical — et les psychiatres en particulier — soit armés pour assumer ce rôle ? Ne risquent-ils pas au contraire de faire plus de mal que de bien ?

Je suis très opposé aux conceptions de la psychiatrie officielle, à cette application bureaucratique de la psychiatrie de secteur, encadrement quasi policier des gens de la maternelle à l'hospice. L'asile est encore pire : y enfermer de jeunes défoncés ne peut qu'accélérer leurs tendances au déséquilibre. Mais les médecins valent souvent mieux que le système dans lequel on les enferme et qui les a piégé. Ils peuvent représenter au recours et une protection devant l'armada kafkaienne des juges, de la police, de la Sécurité sociale, des assistantes sociales, de l'hygiène, de la protection de l'enfance, etc. Quant au centre anti-drogue de Marmottan, il n'est conçu que pour répondre aux demandes des gens.

Certaines personnalités sont-elles prédisposées à la toxicomanie ?

Traditionnellement oui, mais de plus en plus rarement de nos jours. On se trouve désormais en face d'un ensemble de facteurs sociaux, affectifs et psychologiques caractéristiques d'une certaine jeunesse et bien difficiles à démêler. Il y a en général dialectique du déséquilibre et de la drogue. Mais si, comme je l'ai vu, des enfants de douze ans accèdent à la toxicomanie, alors c'est la drogue qui crée le déséquilibre.

Il peut y avoir des incidents psychotiques dus au haschich ou au LSD qui nécessitent des soins médico-psychologiques, non une désintoxication. Mais que faire dans le cas de la toxicomanie aux opiacés ?

Il y a l'idéal : prendre les gens en charge, les aider à vivre un certain temps, leur découvrir leur véritable personnalité, leur apprendre à situer leurs désirs profonds et à les assumer — une homosexualité refoulée par exemple. Cela comprend un sevrage, des milieux d'accueil hors du monde des junkies. Si tout se passe bien, on peut entreprendre une analyse sur deux ou trois ans : modifier la personnalité, entraîner une nouvelle naissance. Si cela n'est pas possible, il y a les pis-aller, toxicomanies de substitution comme la méthadone ou des groupes de prises en charge semi-autoritaire comme Daytop ou Synanon aux Etats-Unis.

Et l'apomorphine ?

Chez moi, cela n'a jamais vraiment bien marché. Sauf pour des gens très motivés qui en acceptent les conséquences : les vomissements à chaque prise.

Quelle est la proportion des cures de désintoxication réussies ?

La cure seule n'a pas grand sens, et les succès n'excèdent guère 10 %. Seule la prise en charge peut avoir une efficacité. Mais à Marmottan, nous sommes dix pour quinze cent vingt consultants : comment voudriez-vous que nous les prenions sérieusement en charge ?

MAUVAISES VIBRATIONS A MATIGNON

Après des années de répression silencieuse,
le gouvernement choisit de monter à l'assaut
sur tous les fronts de la police et de la propagande.
Le Premier ministre a fait élaborer une charte de l'information
sur la drogue, dictant directement ses thèmes à la presse
selon des méthodes dont nous avait en principe déshabitués la République.
Voici des extraits du texte impératif qu'ont reçu
les directeurs des grands journaux.

Le développement de l'usage de la drogue constitue, pour les sociétés modernes, une menace à laquelle nul ne peut rester indifférent.
A la demande du Président de la République une coopération européenne a été engagée pour lutter contre ce fléau.
Pour l'efficacité de ce combat, en France même, il est indispensable que l'opinion soit compètement et exactement éclairée. .. ..
Il m'est apparu utile de mettre à la disposition de tous ceux qui exercent une responsabilité d'information à l'égard du public un document de travail et de réflexion pour les aider à remplir leur mission. Aussi, ai-je demandé à un groupe interministériel d'information assisté d'experts médecins et sociologues, d'élaborer une « charte de l'information » sur la drogue qui puisse intéresser aussi bien les administrations que les informateurs. (...)
Jacques Chaban-Delmas

Les caractéristiques générales du problème :
1) Les diverses drogues présentent des dangers spécifiques qui doivent être connus, d'autant plus que l'on minimise trop souvent les dangers de certaines d'entre elles :
— L'héroïne est certainement le fléau essentiel car c'est une drogue mortelle à échéance rapide. La dépendance se produit en quelques semaines, voire quelques jours et la déchéance en quelques mois. Le développement de l'usage de l'héroïne est actuellement rapide.
— Le haschich pose des problèmes particuliers dont il faut faire connaître et souligner l'existence ; pris en petite quantité, il est moins toxique que d'autres drogues, mais il présente des dangers très sérieux lorsqu'il en est fait un usage habituel :
● il conduit à une désocialisation de l'individu et aboutit à des déchéances physiques et mentales incontestables ;
● il conduit, avec une fréquence qu'il ne faut pas minimiser, à la consommation d'autres drogues, plus dangereuses, d'autant plus que le haschich vendu en France est fréquemment mélangé à de l'opium ;
● les mélanges actuellement sur le marché ne sont pas purs et conduisent à des accidents.
— Le LSD, quant à lui, est essentiellement destructeur de la volonté et de l'activité. Il conduit à des troubles de comportement qui peuvent être considérables et irréversibles surtout chez des sujets ayant une fragilité psychique jusqu'alors non détectée.
— Les amphétamines peuvent créer des psychoses aigues (...).
— A court terme, les moyens de freiner la progression du fléau sont peu nombreux.
— La répression est le moyen essentiel et il est bon d'insister sur son caractère prioritaire, son caractère préventif même dans la mesure où elle permet de diminuer l'offre de drogue (...).
Les informateurs doivent avoir une conscience claire de leurs responsabilités : l'information en matière de drogue n'est jamais neutre, car elle provoque toujours des réactions au phénomène. L'un des buts essentiels que doit se proposer l'information est de convaincre chaque personne touchée directement ou indirectement par le problème du danger présenté par la drogue, du rôle actif que chacun peut jouer pour prévenir l'extension de son usage :
— s'il s'agit d'une personne exposée ou ayant commencé à user de la drogue, l'information visera à provoquer une abstention ;
— s'il s'agit d'une personne non exposée directement, mais en contact avec des personnes exposées ou des drogués, l'information devrait lui permettre :
● de trouver des arguments dissuasifs, vis-à-vis des personnes exposées,
● d'apporter une aide réelle au drogué qui peut d'ailleurs en être à des stades très divers d'engagement.
Selon le public (responsables, grand public, jeunes...) auxquels l'information s'adresse, ce but pourra être évident, ou simplement sous-jacent. Il ne s'agit pas d'ailleurs de faire une sorte de grande campagne anti-drogue, mais de donner au public *une information lui permettant de réagir positivement aux problèmes posés par ce phénomène.*
Toute la difficulté vient du fait que pour atteindre ce but, l'information doit éviter de très nombreux pièges, ce qui est rendu difficile en particulier par l'existence d'une série de thèmes favorables à la drogue exprimés par certains adultes.
1. L'information peut d'abord être *inefficace* si elle ne s'adapte pas au public auquel elle s'adresse :
● Les départements sont très diversement touchés, actuellement. L'effort quantitatif d'information doit donc être adapté à la diversité des situations locales.
● Chaque public doit être atteint par un canal approprié. Toute information venant des adultes n'est pas nécessairement suspecte aux yeux des jeunes et les adultes ont sûrement un rôle à jouer dans une information des jeunes. Cependant, dans certains cas, l'information venant des adultes est difficilement reçue : il faut donc également essayer de sensibiliser les jeunes par les jeunes.
— Chaque public doit être sensibilisé par les arguments appropriés. Une information destinée à des responsables, peut insister sur le danger social présenté par la drogue, alors que ce danger social peut être dans certains cas, un contre-argument pour les jeunes. Il faut donc prévoir une information pour les adultes grand public, pour les responsables (pour les relais) pour les jeunes et peut-être pour les enfants (par exemple, certains journaux d'enfants parlent de la drogue). Pour éviter cette inefficacité, il importe de mettre l'accent sur le principe que l'information doit être *adaptée* aux situations géographiques et aux publics qu'elle cherche à atteindre.
2 - L'information peut, et ceci est évidemment plus grave, *servir non à la prévention mais à la propagation :*
— si elle donne des explications trop détaillées sur les moyens de se droguer, si elle indique des produits pouvant servir de drogue, ou des filières permettant de s'en procurer, l'information peut faciliter l'usage de la drogue ;
— si elle ne présente pas de façon juste les effets de chaque drogue, elle peut conduire à des appréciations erronées, faire croire par exemple, que le haschich, parce qu'il est à court terme, est sans danger ;
— si elle dramatise trop ou si elle indique des dangers inexacts, elle devient non crédible dans son ensemble, ce qui est grave car alors le danger n'est plus reconnu du tout. Elle risque aussi dans ce cas de traumatiser les parents, de séduire un certain nombre d'adolescents chez lesquels le danger et la mort, — soit pour les braver, soit pour s'y donner — constituent un attrait et non un moyen de dissuasion. De plus, si elle faisait croire que la consommation de drogue est une coutume majoritaire chez les jeunes, elle risquerait d'entraîner dans la drogue, par conformisme, des jeunes qui n'étaient pas à priori particulièrement menacés ;
— si elle insiste sur des aspects qui sont pour certains des attraits elle peut conduire à une attirance pour la drogue ; trois aspects doivent donc être évoqués avec prudence, surtout lorsqu'il s'agit d'une information destinée aux jeunes ou au grand public :
● le plaisir de la drogue qui est évidemment un attrait. Une information inexacte sur cet aspect est sûrement dangereuse. En revanche, il convient évidemment de ne pas nier totalement cet aspect pour ne pas tomber dans la non-crédibilité. La juste mesure est, sans doute, de ne pas insister sur cet aspect, et en tout cas, de rappeler immédiatement que le besoin de la drogue vient rapidement non d'un désir de plaisir mais de la nécessité d'éviter la souffrance créée par le manque lorsque l'accoutumance est née ;
● la stimulation intellectuelle de la dro-

gue est souvent alléguée en particulier par des milieux intellectuels. Il faut faire clairement savoir qu'elle est plus apparente que réelle, que la drogue ne crée jamais rien mais donne l'impression de développer, pour un temps seulement, les facultés, que la déchéance qu'entraîne son usage a des effets négatifs en tous points sur les facultés intellectuelles ;

● l'aspect communautaire de l'usage de la drogue peut être également séduisant dans une société où beaucoup ressentent l'isolement. Il faut souligner qu'il n'y a pas du tout de communautés d'héroïnomanes : l'héroïnomane détruit la communauté. Quant à l'aspect communautaire de l'usage du haschich, il convient probablement de ne pas le souligner ; et en tout cas, pas sans rappeler deux faits ; d'une part, le haschich conduit souvent à l'héroïne dont l'usage implique la fin de la solidarité communautaire et, d'autre part l'usage de la drogue se fait plus dans des groupes éphémères que dans des communautés stables : « l'entrée en drogue » a parfois des motivations communautaires, mais la poursuite de l'expérience n'est pas vraiment communautaire. Les groupes qui se créent sont des groupes unis autour d'une complicité ou d'une souffrance ; au bout de quelques mois, ils se disloquent (...).

L'information doit être adaptée au public qu'elle cherche à toucher (...).

Objetifs à long terme et dans la phase actuelle de désécurisation.

— Si le problème doit se poser pendant 10 ou 15 ans, il faut établir des programmes longs avec des objectifs intermédiaires des phases d'information active et des temps d'arrêt.

— Dans la phase actuelle succédant à une période d'embargo sur l'information et de progression rapide de la drogue, l'information doit être désécurisante (cf. plus loin, les élément sur lesquels elle doit mettre l'accent dans ce but).

Prudence et invitation au discernement

Ce choix étant fait pour la période actuelle d'une information désécurisante, il faut essayer d'éviter les pièges dans lesquels il peut faire tomber. La désécurisation doit conduire à une prise en charge du problème et non à un rejet pur et simple des drogués, à l'aggravation du fossé entre les jeunes et les adultes (...).

L'information doit donc, dans la mesure du possible, être axée sur le dialogue et non sur la condamnation.

Elle sera souvent faite par l'intermédiaire de relais et non pas directement. Elle cherchera à provoquer non la panique, mais la conscience du danger et le discernement dans l'analyse des situations concrètes. Seule une certaine *« sérénité »* de l'information lui donnera poids et crédibilité (...).

Il faut rappeler les possibilités données par la loi du 31 décembre 1970 de sanctionner le prosélytisme en faveur de la drogue.

L'article L. 630 de la loi du 31 décembre 1970 punit d'un emprisonnement de un à cinq ans et d'une amende de 5 000 F à 500 000 F ou de l'une des deux peines seulement ceux qui auront par un moyen quelconque provoqué un trafic ou à l'usage de stupéfiants, ou de substances présentées comme ayant les effets des stupéfiants, ou qui les auront présentés sous un jour favorable. (...)

Il est important que les dangers pour l'individu soient bien montrés en particulier aux jeunes :

— La déchéance physique, et la mort possible au bout de quelques années.

— L'affaiblissement de la sexualité et les risques graves pour les enfants en particulier à la naissance, avec certaines drogues.

— Le danger spécifique de produits en vente sur le marché à composition mal définie. Les produits impurs peuvent provoquer des accidents graves. Les mélanges haschich-héroïne conduisent à une accoutumance et une dépendance sans que le drogué soit même conscient des risques auxquels ils s'expose.

— La souffrance créée par le manque de drogue et l'assujettissement qu'elle entraîne.

— La solitude de l'héroïnomane.

— Le caractère suicidaire de l'usage de la drogue. Les difficultés de guérison.

— L'impossibilité du bonheur dans ces conditions. Il faudrait casser les associations valorisantes « drogues-plaisir, drogue-révolte, drogue-communauté » et les remplacer par les contraintes, souffrance, asservissement, isolement. (...).

Marijuana

Une sensation d'étonnante légèreté commence à envahir son corps et ses membres.

Parmi les innombrables études publiées sur la marijuana, il en est une qui ressort particulièrement. Elle a été publiée dans « Scientific American », la plus grande revue américaine de vulgarisation scientifique. On ne peut pas accuser cette revue d'avoir des préjugés, d'un côté ou de l'autre. C'est pourquoi nous l'avons choisie.

LE cannabis sativa ou chanvre indien, d'où est tiré la drogue sous ses diverses formes, est une plante commune qui pousse facilement sous des climats variés. Il est donc possible de connaître avec précision le pourcentage des consommateurs sur le total de la population mondiale. Une enquête entreprise à cet effet en 1950 par les Nations-Unies a abouti toutefois à une estimation de quelque deux cents millions de marijuanaphiles dans le monde, localisés principalement en Asie et en Afrique.

Au cours de sa longue histoire, le Cannabis sativa a été utilisé comme source de fibres textiles, comme drogue notamment dans les cérémonies religieuses tribales et comme médicament, en particulier aux Indes. Au 19e siècle, le Cannabis sativa était largement utilisé dans le monde occidental pour combattre des affections ou malaises très divers : toux, fatigue, rhumatismes, asthme, délirium tremens, menstruations douloureuses, etc. Bien que son usage diminue par la suite à cause de l'apparition des hypnotiques et analgésiques synthétiques, le Cannabis resta inscrit à l'U.S. Pharmacopeia jusqu'en 1937. Les restrictions apportées à son usage et à sa circulation par le Tax Act de 1937 sonnèrent le glas de sa carrière médicale (...).

Les jolies petites feuilles

Les dérivés du Cannabis varient beaucoup en qualité et en puissance suivant le climat, le terrain, le mode de culture et de préparation. La drogue provient presqu'exclusivement de la plante femelle. Lorsque la plante de culture est tout à fait mûre, les feuilles supérieures et les grappes de fleurs sont recouvertes d'une sorte de résine jaune, gluante, fleurant la menthe. C'est cette résine qui contient les substances actives. On distingue trois catégories de drogues, différant par leurs qualités, et désignées par des noms indiens. La moins chère et la moins puissante, appelée « Shang », est tirée de la partie supérieure des plantes sauvages ; sa teneur en résine est faible. La majeure partie de la marijuana fumée aux Etats-Unis est de ce type. Pour le connaisseur indien, le « Shang » n'est qu'un pauvre succédané du « Ganja », un peu comme si nous comparions la bière à un bon scotch. En Inde, le « Shang » est méprisé de tous excepté des gens très pauvres. Le « Ganja » est tiré des fleurs et des feuilles situées à la partie supérieure des plantes cultivées, soigneusement sélectionnées ; la résine s'y trouve de meilleure qualité et en plus grande quantité. Mais tout en haut de l'échelle se trouve le « Charas » qui est fabriqué avec la résine elle-même, soigneusement grattée sur la partie supérieure de la plante adulte. Seule cette dernière préparation est appelée couramment « haschich ». Ce terme est quelquefois utilisé à tort pour désigner toute drogue tirée du Cannabis. Le « Charas » ou haschich est en fait cinq à huit fois plus fort que la marijuana ordinaire vendue aux Etats-Unis.

La chimie du Cannabis est extrêmement complexe et comporte encore des lacunes. On détermina en 1940 que les composants actifs sont divers isomères du tetrahydrocannabinol. Récemment, l'un de ces isomères, appelé « forme delta 11 », a été obtenu synthétiquement. On pense qu'il est le principal agent actif de la marijuana. Toutefois, on a tout lieu de penser que d'autres substances, ainsi d'ailleurs que le mode d'absorption de la drogue, ont une incidence sur les effets de celle-ci. Quatre-vingt dérivés ont été tirés du cannabinol et quelques-uns d'entre eux ont été essayés sur des animaux et des personnes volontaires pour en déterminer les effets.

Les effets du Cannabis sur les animaux sont concentrés sur le système nerveux central. La drogue n'affecte pas de façon notable le comportement général des rats et des souris, ni l'apprentissage simple chez les rats. Elle calme cependant les souris rendues agressives par isolement. Chez les chiens, le

Cannabis provoque un état de rêverie somnolent ressemblant au dernier stade de la période « high » chez les humains. Les fortes doses de Cannabis produisent chez les animaux des symptômes tels que vomissements, diarrhées, tremblements fébriles et manque de coordination musculaire. Quelques décès ont été notés chez les animaux ; pour les chats la dose mortelle, absorbée par voie buccale, est de trois grammes de « Charas », huit grammes de « Ganja » ou dix grammes de « Bhang », par kilo de poids du sujet. Toutefois des doses plus importantes ont été administrées à des chiens sans qu'ils n'en meurent et on ne signale aucun cas de décès chez l'homme.

Planer

Les effets psychologiques du Cannabis ont été décrits dans une très volumineuse littérature. Certains écrivains ont contribué à créer au haschich une sinistre reputation, c'est le cas des écrivains français, Baudelaire, Gauthier, Dumas père, etc., qui formaient le Club de Haschichins qui se réunissait à Paris vers 1850. Leurs sensations, relatées sous l'influence de grandes quantités de haschich doivent être considérées comme largement exagérées (...).

(...) Le rapport clinique le plus riche, est peut-être celui du psychiâtre new-yorkais Walter Bromberg qui décrivit en 1934 les effets psychologiques du Cannabis à la suite de nombreuses observations et entretiens avec des personnes sous l'influence de la marijuana. Il tira également certains éléments de son expérience personnelle.

« L'intoxication, écrit-il, débute par une période d'anxiété : pendant cette période, le fumeur ressent une crainte morbide et d'autres anxiétés de diverses natures, accompagnées d'agitation et d'hyperactivité. Quelques minutes plus tard, il commence à se sentir plus calme et sombre dans l'euphorie. Il devient bavard, exalté et exubérant. Une sensation d'étonnante légèreté commence à envahir son corps et ses membres. Il éclate de rire spontanément et sans contrôle. Sa conversation lui semble brillante et spirituelle : le déroulement rapide des idées lui donne l'impression d'avoir l'esprit vif, mais la confusion apparaît lorsqu'il essaie de se souvenir de ce qu'il pensait quelques secondes auparavant : à ce moment-là, il se peut qu'il ait des hallucinations visuelles... des flashes de lumière, qu'il voie des formes imprécises aux couleurs vives évoluer, se développer en figures géométriques, en corps et visages humains et en images d'une grande complexité. Après une période plus ou moins longue, au maximum deux heures, le fumeur devient somnolent, puis tombe dans un sommeil profond et sans rêve. A son réveil, il ne ressent aucun effet physiologique et garde une mémoire précise des détails de son intoxication. »

La plupart des observateurs confirment le rapport de Bromberg et reconnaissent que cette description correspond à l'état high de la marijuana. Tous admettent que les effets de la marijuana en cigarettes, durent de deux à quatre heures, et de cinq à douze heures lorsqu'elle est absorbée par voie buccale. Pour le néophyte, la période initiale d'anxiété est diminuée s'il se trouve au milieu d'amis avec lesquels il peut communiquer. Les utilisateurs expérimentés appellent quelquefois cette période « anxiété heureuse ». Le fait que l'intoxication accroisse la sensibilité aux stimuli extérieurs révèle des détails qui, autrement, passeraient inaperçus : les couleurs semblent plus brillantes et plus riches, les travaux d'art qui auparavant n'avaient pas grande signification pour le sujet acquièrent une nouvelle valeur. La musique, elle aussi, est mieux appréciée. De nombreux musiciens de jazz ont déclaré qu'ils jouaient mieux sous l'influence de la marijuana, mais cela n'a pas été confirmé objectivement.

L'estimation du temps est déformée et dix minutes peuvent sembler aussi longues qu'une heure. Par un curieux effet, on assiste souvent à une séparation de la conscience qui fait que le fumeur tout en ressentant le high, est en même temps un observateur objectif de son intoxication. Il se peut par exemple qu'il ait des tendances paranoïaques et en ait réellement conscience, ou même qu'il rie, qu'il plaisante d'elles et, dans un certain sens, y prenne plaisir.

La faculté de garder un certain degré d'objectivité peut expliquer que beaucoup d'usagers expérimentés réussissent à se comporter en public d'une manière tout à fait normale, même s'ils sont très intoxiqués.

La marijuana se distingue nettement des autres hallucinogènes (LSD, DMT, mescaline, peyot et psilocybine). Bien qu'elle produise quelques effets similaires, la marijuana est bien moins puissante que ces dernières drogues. Elle altère beaucoup moins la conscience et ne produit pas de tolérance croissante dans l'organisme. En outre, les fumeurs de marijuana sont habituellement capables de juger les effets de la drogue et de s'astreindre à n'en prendre que la quantité nécessaire pour parvenir au degré d'euphorie désiré.

Une enquête approfondie, visant à explorer les divers aspects du problème de la marijuana, fut entreprise en 1930 par un comité nommé par le maire de New York, Fiolerro La Guardia.

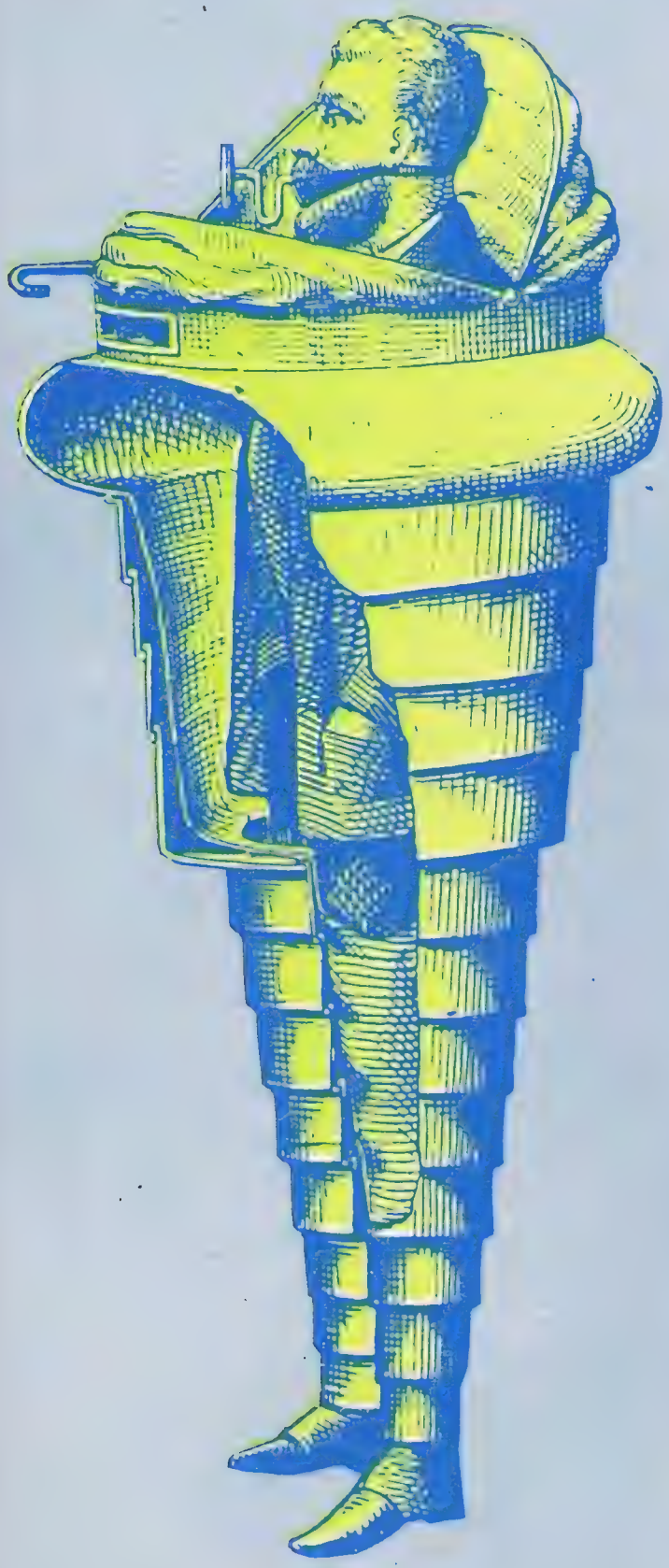
L'un des membres de ce comité, Robert S. Morrow, examina les effets de la drogue sur les fonctions psychomotrices et sur certaines facultés sensorielles. Il remarqua que, même prise en grande quantité, la marijuana n'affectait pas la faculté de frapper rapidement à petits coups, ni la rapidité de réflexes dans le cas de stimuli simples ; qu'elle ne diminuait pas non plus l'acuité auditive ni les facultés musicales ni la faculté d'estimer les brèves périodes de temps et les courtes distances. La drogue affecte cependant la sûreté de la main, l'équilibre statique et la rapidité des réflexes dans les cas de stimuli complexes.

Plus récemment, Lincoln D. Clark et Edwin N. Nakashi du Collège de Médecine de l'Utah utilisèrent huit tests de perception de coordination et d'apprentissage pour étudier les sujets absorbant la marijuana par voie buccale. Sur ces huit tests, six ne révélèrent aucune modification des facultés. Les tests de rapidité des réflexes et de mémorisation d'un code chiffré. Dans le premier cas, cependant, cette conclusion était basée sur seulement deux sujets et le deuxième test était basé sur cinq sujets dont l'un d'eux avait tendance à l'amélioration en continuant à prendre de la drogue.

Le H et la fête

Andrew T. Weil, Norman E. Zinberg et Judith M. Nelsen de l'Université de Médecine de Boston appliquèrent récemment d'autres tests à deux groupes de sujets, un groupe de cannabinophiles chroniques et un groupe de non-initiés. Sur la faculté de garder une attention soutenue (continuous performance test), les résultats des deux groupes n'étaient affectés ni par une faible dose ni par une dose élevée. Dans l'essai de reconnaissance des symboles chiffrés, le groupe de non-initiés commit quelques erreurs au cours de la période high, mais les résultats des usagers chroniques ne révélèrent aucune déficience significative ; on constata au contraire une amélioration aux plus fortes doses de drogue. Dans le test de coordination musculaire et d'attention (pursuit rotor test), les résultats furent identiques à ceux du test des symboles chiffrés mais dans ce cas l'amélioration du résultat des usagers chroniques est peut-être dû simplement à l'apprentissage. Neuf sujets non-initiés furent également soumis au test d'estimation du temps écoulé. Avant de prendre la drogue, il leur arrivait d'estimer à deux minutes près un laps de temps de cinq minutes. Après avoir absorbé un placebo, aucun sujet ne modifia son estimation. A faible dose, trois sujets doublèrent à peu près leur estimation et à forte dose, quatre sujets augmentèrent leur estimation initiale.

Dans l'étude La Guardia, Florence Halpern rechercha les effets de la marijuana sur les activités intellectuelles. Elle nota que les résultats des tests d'intelligence, en particulier lorsqu'il s'agissait de concepts numériques, avaient tendance à baisser au cours des derniers stades de la période high pour redevenir normaux par la suite. Dans quelques tests de mémoire et de facilité d'élocution pratiqués à de faibles doses, les résultats furent identiques ou même meilleurs qu'avant l'absorption de la drogue. Elle en conclut que lorsque le fonctionnement intellectuel était réduit, la diminution des résultats était due à une perte de rapidité et de précision au cours de l'intoxication.



La drogue affecte l'équilibre statique.

Un certain nombre de chercheurs, y compris des membres de l'étude La Guardia, du groupe Weil, etc., ont examiné les effets physiques et physiologiques de la marijuana. Ils en ont conclu qu'elle peut produire des nausées, des vomissements et des diarrhées, en particulier si la drogue est prise par voie buccale. Habituellement les symptômes corporels accompagnant l'état high sont faibles. On note quelquefois une dilatation des pupilles accompagnée d'alourdissement des paupières sous la stimulation de la lumière, de légers tremblements et un manque de coordination. Souvent aussi, on observe une augmentation du pouls qui s'accompagne quelquefois d'une faible augmentation de la pression sanguine. Le sujet urine plus souvent et plus abondamment. Quelquefois il a la bouche et la gorge sèches, ce qui lui donne soif. Mais l'un des effets les plus frappants de la marijuana est la sensation de faim qu'elle procure. Le sujet devient très porté à la jouissance gastronomique ! Ainsi une personne sous l'influence de la marijuana peut avoir pour une nourriture ordinaire l'enthousiasme du gourmet assis en face d'un plat de banquet. Cet effet donne à penser que la drogue pourrait être utile dans les cas de perte d'appétit pathologique ou anorexie nerveuse.

Les mauvaises habitudes

Il est maintenant abondamment prouvé que la marijuana n'engendre pas l'accoutumance. Lorsque le sujet cesse de se droguer on ne note aucun symptôme de sevrage ; il ne ressent pas, non plus, le besoin d'augmenter la dose chaque fois qu'il prend de la marijuana. Certains chercheurs se sont aperçus que l'habitude de la marijuana ne s'implantait pas aussi fortement que celle du tabac ou de l'alcool. Bromberg en conclut que la marijuana ne provoque pas d'accoutumance et qu'elle sert simplement à mettre en valeur l'instinct de recherche du plaisir présent en chacun de nous. Il est possible que quelques personnes parviennent à une certaine dépendance par rapport à la drogue, mais c'est surtout à cause de l'expérience agréable qu'ils en ont tirée ou parce qu'elle soulage leurs malaises psychiques. Un tel usage peut-il être appelé abus ? Le terme abus est difficile à définir : son interprétation varie d'une culture à l'autre ; si l'abus est jugé en fonction du danger que court l'individu et la société, on peut faire remarquer que, bien que les dangers de l'alcoolisme et même de notre social drinking institutionnalisé soient tout à fait prouvés, le social drinking n'est pas considéré comme un abus aux États-Unis. En ce qui nous concerne, nous estimons que les dangers de la marijuana n'ont pas été déterminés de façon précise.

Il existe, en outre, des facteurs sociaux et culturels qui contribuent à renforcer l'appréhension du public envers la marijuana : les vestiges, encore vivaces de la morale protestante dans notre pays condamnent la marijuana uniquement parce qu'elle incite ses adeptes à jouir librement de la vie, tandis que cette morale accepte l'alcool parce qu'il stimule le commerce et le profit tout en servant de catalyseur aux relations sociales. L'effet de la marijuana produisant un état d'introspection et de passivité répugne à la culture traditionnelle qui attache un grand prix à l'agressivité, à l'activité et au rendement.

Pour parvenir à une approche rationnelle du problème de la marijuana aux États-Unis, il est indispensable de laisser de côté la tension émotionnelle qui fausse ce problème et de remplacer les mythes par des faits, dans la mesure où ces derniers peuvent être déterminés. Examinons maintenant les questions que se pose le public au sujet de la marijuana. La marijuana conduit-elle ses adeptes à la consommation de narcotiques ? La loi fédérale de 1937, qui consacra l'illégalité du Cannabis, provoqua une hausse des prix qui mena les pushers de narcotiques à distribuer également de la marijuana sans prendre davantage de risques. Le mariage résultant du contact des clients avec les deux types de drogues aurait dû, semble-t-il, provoquer un accroissement de la consommation des narcotiques étroitement lié à l'accroissement de la consommation de la marijuana. Aucune relation de ce genre n'a été décelée au cours de plusieurs études entreprises dans ce domaine, y compris l'étude La Guardia et l'enquête présidentielle américain sur les abus de narcotiques et de dro-

gues. Il est vrai que l'étude fédérale démontra que 50 % des héroïnomanes avaient déjà fumé de la marijuana. Cette étude révéla également que la plupart des héroïnomanes avaient été des adeptes de l'alcool et du tabac. On n'a, par conséquent, aucune preuve indiquant que la marijuana risque, plus que l'alcool et le tabac, de conduire à la consommation de narcotiques.

Marijuana et crime

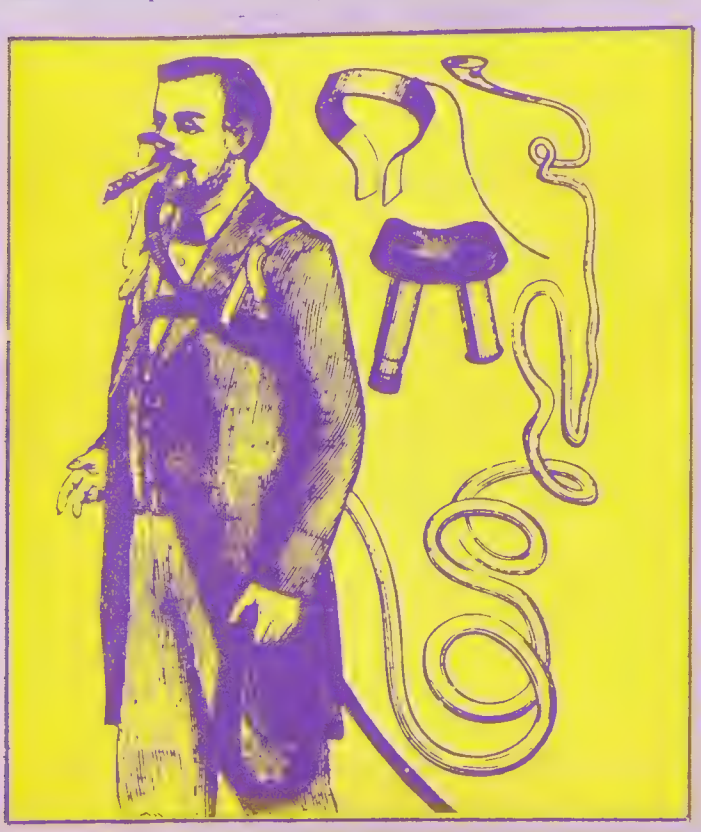
La marijuana rend-elle agressif et incite-t-elle à un comportement criminel violent comme certains chercheurs l'ont soutenu ? Dans une étude approfondie sur le problème de la marijuana à Manhattan, Bromberg ne trouva aucune indication d'une telle relation. « Aucun cas de meurtre ou de crime sexuel dû à la marijuana n'a pu être établi », écrit-il. En examinant à la loupe un cas qui avait été cité par le Federal Bureau of Narcotics, impliquant un homme qui avoua avoir tué un ami sous l'influence de la marijuana, Bromberg s'aperçut que le meurtrier était un menteur psychopathe et il ne trouva aucun indice permettant d'établir que ce dernier avait absorbé de la marijuana ou tout autre drogue avant son crime. Un psychiâtre du Nigéria, le docteur T. Asuni, note que la pauvreté d'une communauté avait une grande influence à la fois sur le crime et sur la consommation de haschich, mais il en conclut que cette conséquence était attribuable à une frustration du peuple plutôt qu'à une relation entre la drogue et le crime. Enquêtant sur le problème de la drogue en Inde, R.N. Chopra et G.S. Chopra ont conclu qu'au lieu d'inciter à un comportement criminel le Cannabis tend plutôt à le supprimer. L'intoxication à la marijuana, écrivent-ils, produit un état de léthargie défavorable à toute activité physique, à plus forte raison défavorable au crime. Les inhibitions se libèrent verbalement plutôt que par le comportement. Pendant l'état high, le marijuanaphile peut dire des choses qu'il tairait ordinairement, mais il ne commet généralement aucun acte contraire à sa nature ; donc, s'il n'est pas déjà un criminel, il ne commettra aucun crime sous l'influence de la drogue.

Marijuana sexy...

Cette expression populaire doit probablement ses origines en partie aux fantaisies d'écrivains qui ont commis quelques excès et en partie au fait qu'autrefois, au Moyen-Orient, on mélangeait la drogue avec des aphrodisiaques. Il n'existe, en fait, aucune preuve que le Cannabis stimule le désir ou la puissance sexuelle : c'est un fait reconnu, même par Ahmed Bénabud, psychiâtre marocain et chercheur en matière de drogues, qui condamne sévèrement le Cannabis pour ses effets psychologiques. D'autres, au contraire, prétendent que la marijuana affaiblit le désir sexuel, mais cette assertion n'est pas davantage fondée. Quelques marijuanaphiles rapportent que l'état high accentue le plaisir au cours des relations sexuelles. Il se peut qu'ils aient raison dans le sens que la marijuana accentue également les plaisirs de l'art et de la musique. Il est cependant douteux que la marijuana effrite les barrières murales qui ne sont pas déjà tombées.

Marijuana et débilité...

La marijuana conduit-elle à la dégénérescence physique et mentale ? Les rapports de nombreux chercheurs, en particulier en Egypte et en Orient, indiquent que les cannabinophiles chroniques consommant les catégories de drogue les plus puissantes, sont, en fait, typiquement passifs, improductifs, paresseux et manquent totalement d'ambition. Il est possible que l'utilisation chronique du Cannabis sous ses formes les plus puissantes ait des effets débilitants analogues à ceux du social drinking sur une longue période. Il y a cependant une autre explication possible : beaucoup parmi ceux qui prennent du Cannabis sont des gens malades, désespérés ou moralement accablés. Ils cherchent dans cette drogue bon marché un moyen d'adoucir l'impact d'une réalité autrement insupportable. Dans la plupart des cas, on ne peut pas être certain du phénomène qui précède l'autre : drogue ou dépression. Cette remarque s'applique notamment à beaucoup de potheads aux Etats-Unis. Une étude approfondie sur les collégiens ayant pris de la marijuana indique que beaucoup d'entre eux avaient souffert de graves conflits et de dépressions longtemps avant de commencer à prendre de la drogue. On dispose d'un vaste assortiment de preuves indiquant que l'usage modéré de la marijuana ne produit aucune détérioration physique ou mentale. L'une des plus anciennes et des plus vastes enquêtes dans ce domaine fut menée par le gouvernement britannique en Inde, dans les années 1890. On soupçonne d'ailleurs que les motifs réels de cette enquête auraient été de prouver que le Cannabis était plus dangereux que le scotch-whisky, ce qui aurait permis au gouvernement de



Le président Nixon avait nommé une commission nationale sur la marijuana et l'abus des drogues, treize membres choisis parmi les représentants, les sénateurs, des psychiatres et des hommes de loi. Chacun s'attendait à ce que la commission confirme les vues de l'administration sur la répression. Le résultat fut inverse : après un an d'étude et cinquante rapports, la commission proposa de supprimer les peines punissant la possession et l'usage de la marijuana. Voici quelques-unes des conclusions :

— Une légalisation même partielle de la marijuana (la vente et la consommation publique resteraient interdites) freinerait l'usage de l'héroïne « en écartant le jeune fumeur de marijuana de la subculture de la drogue ».

— La marijuana n'entraîne pas d'accoutumance, et l'idée d'une escalade de la marijuana vers l'héroïne est « totalement irrecevable ».

— Il n'y a pas de corrélation entre la criminalité et l'usage de la marijuana. Celle-ci tendrait au contraire à réduire l'agressivité.

— Comme de l'alcool au temps de la prohibition, des millions d'Américains consomment aujourd'hui de la marijuana. On estime à vingt-quatre millions le nombre des gens qui s'y sont essayés, à trois millions ceux qui en fument une à quatre fois par mois, à cinq millions ceux qui en fument au moins une fois par semaine, à cinq cent mille ceux qui en fument une fois par jour ou plus. Dans cinq ans, d'après William Mc Glothin, psychologue à l'Université de Los Angeles, Californie, il y aura entre six et douze millions d'utilisateurs hebdomadaires et de huit cent mille à deux millions de fumeurs quotidiens.

prélever beaucoup plus d'impôts sur la marijuana. Pourtant cette enquête fut effectuée avec une impartialité et une minutie typiquement britanniques. La commission d'enquête appelée Indian Hemp Drug Commission interroge quelque 800 personnes parmi lesquelles des usagers et des vendeurs de Cannabis, des médecins, des directeurs d'asiles psychiatriques, des chefs religieux et toute une gamme d'autres personnalités ; en 1894, cette commission publia un rapport de plus de trois mille pages concluant qu'il n'existait aucune preuve que l'usage modéré du Cannabis produisait plus de troubles mentaux ou moraux, ou plus d'excès que l'usage modéré de whisky.

Dans l'étude de La Guardia, à New York, un examen portant sur des usagers chroniques fumant depuis environ huit ans une moyenne de sept cigarettes de marijuana par jour, ce qui donne une dose relativement importante, indiqua que ces fumeurs ne souffraient d'aucune déficience physique ou mentale causée par l'absorption de la drogue. Une étude similaire menée par H.L. Freedman et M.J. Rockmore, portant sur trois cent dix militaires qui avaient pris de la marijuana depuis environ sept ans, aboutit aux mêmes résultats.

Marijuana et alcool

Lorsqu'on s'efforce de parvenir à une perspective rationnelle du problème de la marijuana, on est amené inévitablement à faire de nombreuses comparaisons entre cette drogue et l'alcool et entre l'attitude du public envers la drogue et envers l'alcool. Le social drinking est considéré comme une habitude bénigne qui ne soulève aucune désapprobation chez le public ; cette absorption d'alcool comporte pourtant des dangers très graves et irréfutables. Les statistiques des compagnies d'assurance-vie indiquent chez les social drinkers un taux de décès beaucoup plus élevé que la moyenne, pour les causes suivantes : maladie de cœur et du système circulatoire, cancer, maladie du système digestif, meurtre, suicide et accidents d'automobile. On a remarqué que la majorité des conducteurs tués dans les accidents avaient bu de l'alcool. Par contre, on n'a relevé aucune preuve que la marijuana contribue au développement de maladies organiques, et pour la seule enquête faite jusqu'à ce jour sur les effets de la marijuana sur les conducteurs, — étude contrôlée et menée récemment par le Bureau des Véhicules à Moteur de l'Etat de Washington —, on s'est aperçu que la marijuana affecte beaucoup moins le comportement du conducteur que l'alcool.

Marijuana et psychose

Peut-être la charge la plus lourde relevée contre le Cannabis réside-t-elle dans le fait que sa consommation peut provoquer des psychoses ou des troubles de la personnalité. Il existe à ce sujet une vaste littérature, divisée entre toutes les tendances et toutes les opinions. En Inde, en Egypte, au Maroc et au Nigéria, de nombreux psychiâtres ont déclaré énergiquement que la drogue pouvait conduire à la folie, tandis que d'autres sont d'avis contraires. Une des autorités la plus souvent citée en cette matière, est le docteur marocain Ahmed Benabud. Ce dernier croit que la drogue produit un syndrome appelé « Cannabis psychosis » ou psychose du Cannabis ; cependant sa description de cette psychose est loin d'être claire ; d'ailleurs d'autres chercheurs réfutent son existence. Les symptômes donnés par Benabud comme caractéristiques de ces syndromes sont communs aux autres états toxiques aigus et en particulier à la malnutrition et aux infections endémiques. Benabud estime que le nombre de fumeurs de kif (marijuana) souffrant d'un type quelconque de psychose, ne s'élève pas à plus de cinq pour mille ; ce taux est cependant plus faible que l'estimation du nombre de psychoses dans la population totale des autres pays. On peut donc supposer qu'il y a parmi les fumeurs de kif marocain un nombre beaucoup plus faible de psychoses autres que la « Cannabis psychosis », ou bien que la « Cannabis psychosis » n'existe pas et que la drogue ne contribue pas — ou très peu — au taux de fréquence des psychoses.

Le psychiâtre américain Bromberg, dans le rapport d'une de ses études, mentionne trente-et-un patients dont il attribue les psychoses aux effets toxiques de la marijuana. Parmi ces trente et une personnes, sept étaient prédisposées à des psychoses fonctionnelles que la drogue n'avait fait qu'aggraver ; on s'aperçut plus tard que sept autres de ces patients étaient schizophrènes, un autre fut diagnostiqué ultérieurement comme maniaque dépressif et il est possible qu'un certain nombre d'autres aient eu une attaque de psychose aiguë et temporaire (Five days schizophrenia) qui a pu être confondue avec une réaction à la drogue.

Bromberg ne trouva aucun psychotique parmi 67 prisonniers criminels, anciens marijuanaphiles. Freedman et Rockmore n'en trouvèrent pas non plus parmi les trois cent dix soldats, fumeurs de marijuana, et des résultats similaires ont été rapportés dans plusieurs autres études portant sur une quantité appréciable de sujets. Les recherches de Chopra portant sur 1 238 cannabinophiles ne révélèrent que treize psychotiques, ce qui représente à peu près le taux habituel de psychoses dans la population totale des pays occidentaux. Dans l'étude La Guardia, neuf sujets sur soixante-dix-sept, après un examen approfondi, révélèrent un problème de psychose. Ce taux élevé pourrait être cependant attribué au fait que tous les sujets étaient des patients dans des établissements hospitaliers. Samuel Allentuck et K.H. Bowman, les psychiâtres qui ont examiné ce groupe, conclurent que la marijuana n'est pas génératrice de psychose chez une personne stable et bien équilibrée. Cela ne veut pas dire pourtant que la drogue n'aggrave pas un état d'anxiété aiguë avec tendances panaroïaques ou même une psychose temporaire chez une personne prédisposée. Après tout, il est possible qu'une drogue qui modifie l'état de la conscience et déforme la perception et la vision

dies corps, produise un certain effet sur un Moi d'équilibre délicat et déjà chargé d'anxiété, et que, dans des cas semblables, elle puisse générer une réaction schizophrène. Dans le programme de recherches cliniques du Centre Psychiatrique du Massachussetts, à Boston, nous avons étudié les cas de quarante-et-un patients qui avaient été admis dans un état de schizophrenie aiguë : six d'entre eux avaient consommé de la marijuana de temps à autre, mais quatre de ces patients n'en avaient pas pris depuis longtemps lors de leur attaque de schizophrénie. Pour les deux autres cas, une étude approfondie ne put indiquer de façon précise si la drogue avait précipité ou non la psychose.

Marijuana et...

Dans ces recherches, on a accordé très peu d'attention au fait que la marijuana puisse éventuellement protéger quelques personnes contre une psychose. Parmi les cannabinophiles, la proportion de névroses ou de troubles de la personnalité est habituellement plus élevée que dans la population générale : on pourrait donc s'attendre à ce que l'incidence des psychoses soient plus élevée dans ce groupe. Le fait qu'il n'en est rien suggère que, pour quelques personnes souffrant de troubles mentaux, l'évasion par la drogue peut servir à prévenir une crise psychotique. Il y a cent ans, un médecin français, Jacques-Joseph Moreau de Tours, rapporta qu'il avait traité avec succès la mélancolie et d'autres maladies mentales chroniques avec un extrait du Cannabis. D'autres médecins, en France, en Allemagne et en Angleterre, utilisèrent le Cannabis à des fins thérapeutiques avec des résultats contradictoires. Dans les années 1940, on nota un certain intérêt pour le synhexyl qui est un tetrahydrocannabinol synthétique. Ce produit paraissait prometteur pour le traitement des psychoses dépressives, mais la seule étude contrôlée révéla qu'il n'était pas plus efficace qu'un placebo. Des essais sur l'utilisation du Cannabis pour le sevrage des narcomanes donna des résultats beaucoup plus prometteurs. La première utilisation médicale dans ce but fut rapportée en 1889 par un médecin anglais, Edward Birch, qui traita un consommateur d'hydrade de chlore et un opiomane en remplaçant leur drogue par du Cannabis sans présenter les troubles caractéristiques du sevrage. Des succès similaires furent obtenus récemment dans deux autres tentatives : l'une rapportée en 1942 par Allan Tuck et Bowman qui traitèrent des opiomanes avec un dérivé du Cannabis, et l'autre, entreprise en 1953 par deux médecins de la Caroline du Nord, L.S. Thompson et R.C. Proctor, qui sevrèrent des adeptes de narcotiques, de barbituriques et de l'alcool à l'aide d'un tétrahydrocannabinol appelé pyrahexyl. Il est curieux que ces résultats encourageants n'aient pas été suivis d'essais cliniques sur une large échelle ou de recherche fondamentale. Il semble que la recherche sur l'usage médical de la marijuana soit découragée par la croyance courante que la marijuana occasionne une accoutumance et par le fait que le Cannabis soit interdit par la loi et difficile à obtenir légalement, même à des fins de recherches.

Marijuana et société

Cependant pour expliquer la vogue actuelle de la marijuana parmi de larges couches de la population aux Etats-Unis, on devra regarder plus loin que les facteurs personnels. Une étude portant sur cinquante-quatre malades psychiatriques de race blanche, de classe moyenne et diplômés d'un collège, montra qu'ils prirent de la marijuana par curiosité, pour être mieux avec leurs amis, pour la stimulation ou pour une expérience inhabituelle. La marijuana exerce un puissant attrait sur la jeunesse de notre pays pour ceux qui ont tendance à l'introspection, à la méditation ou qui ressentent le besoin urgent de se dégager de l'emprise de la société. Pour beaucoup d'entre eux la consommation illégale de drogue est un acte de défi envers l'establishment.

Comme l'a observé C.P. Snow : « Etre mal dans sa peau semble faire partie du climat de notre société ». Il est difficile d'éviter la conclusion que l'usage croissant de la marijuana est lié en partie aux craintes terribles de la surpopulation, des conflits raciaux et de la guerre nucléaire. D'autre part, les mêmes menaces peuvent contribuer indirectement à la campagne émotionnelle dirigée contre la drogue. Il est concevable qu'une partie de l'affect produit sur la population par la violence et l'esprit martial de notre temps ait été déplacé et se décharge actuellement sur la marijuana. Considérée comme essentiellement néfaste et dangereuse, adoptée par les hippies et autres marginaux, qui manifestent et attirent l'attention sur les aspects de la réalité et les menaces de l'avenir que beaucoup d'entre nous trouvent trop dur à affronter, la marijuana est devenue le bouc émissaire naturel. En fait, l'anxiété et le sentiment d'impuissance devant les dangers de notre époque sont peut-être, en partie, centrés sur la marijuana. Ces sentiments conduisent les hommes à prendre de la drogue pour oublier, éveillant chez les autres une croisade contre cette dernière. Bien que l'une et l'autre de ces motivations puissent s'assouplir dans une certaine mesure selon la psyché individuelle, ni l'une ni l'autre ne contribuent à renforcer la sécurité du monde.

ALCOOL

Effets à long terme

De tous les groupes formés de personnes dépendant de la drogue, il n'en existe probablement pas qui constituent un plus triste exemple de pathologie physique que les « robineux », que les loques humaines qui errent dans les bas-quartiers. On remarque fréquemment, chez ces individus et chez plusieurs autres alcooliques, des troubles de l'appareil digestif, du système nerveux ; on constate également des troubles du sommeil, divers types de dommages neurologiques irréversibles et une atrophie des fonctions cérébrales. On a porté beaucoup d'attention à l'étude des problèmes du foie chez les gros buveurs et il est bien établi que l'alcool cause la cirrhose du foie ou y prédispose dans une forte proportion. Les alcooliques peuvent développer des syndromes psychotiques particuliers : affaiblissement permanent de la mémoire, epilepsie, manque de coordination chronique, impuissance sexuelle, perte de l'appétit ainsi que toutes sortes de problèmes nutritifs qui peuvent rendre les alcooliques plus vulnérables aux autres maladies ou infection.

Tolérance et dépendance

La tolérance à la plupart des effets de l'alcool se développe par l'usage fréquent de cette drogue ; cependant, elle ne vient pas aussi rapidement et n'atteint pas le même degré qu'avec les stupéfiants opiacés. La rapidité d'acquisition et les limites de cette tolérance dépendent des habitudes du buveur et il est possible à de gros buveurs de consommer deux fois plus d'alcool qu'un buveur novice. La culture occidentale considère comme une preuve de masculinité le développement de cette tolérance à l'alcool et la capacité de bien « porter la boisson ». La dépendance physique à l'alcool se produit chez de gros buveurs invétérés qui ont déjà développé une tolérance à l'alcool. Même si les hallucinations alcooliques, le delirium tremens (« DT's ») et les convulsions (« rum fits ») étaient connus et ont été étudiés au XIXe siècle, jusqu'à tout récemment il n'existait pas de consensus à savoir si ces symptômes étaient essentiellement le résultat de la toxicité chronique ou aiguë de l'alcool ou indirectement de déficiences nutritives ou une part d'un syndrome de suppression de la dépendance physique.

Les divers aspects du syndrome de suppression de l'alcoolisme sont généralement similaires à ceux que l'on a notés précédemment pour les barbituriques : nausées, anxiété, agitation considérable, confusion, tremblements et sudation suivis de crampes, de vomissements et d'illusions ainsi que d'hallucinations. Après quelques jours, le delirium tremens peut apparaître et peuvent aussi survenir des convulsions, un épuisement total et un affaissement cardiovasculaire. Au stade du delirium tremens, 10 % des personnes meurent. Ceux qui résistent à ces syndromes se rétablissent presque complètement en une semaine, même si certains symptômes psychologiques peuvent persister plus longtemps.

La dépendance psychologique à l'alcool semble exister chez plusieurs individus ; cependant, en Amérique du Nord, on semble tolérer assez facilement cette attitude. Plusieurs personnes s'adonnent à l'alcool pour obtenir un soulagement ou un stimulant avant ou après avoir fait face à une situation tendue, pour échapper à leurs problèmes, à leurs soucis ou à l'ennui, pour se détendre et mieux jouir d'une réunion sociale ou même pour dormir ; plusieurs personnes estiment qu'elles ne peuvent agir efficacement en certaines circonstances sans avoir pris un verre ou deux.

CAFÉ tabac

CAFÉ, tabac : des drogues que tout le monde connaît, ou croit connaître, ce qui n'empêche pas leur consommation massive, avec la bénédiction de l'Etat et du fisc. On connaît leurs effets nocifs, physiques et sociaux. Le cœur bat la chamade, la circulation du sang s'accélère, l'organisme se fatigue plus vite ; le tabac multiplie les cancers du poumon, de la gorge, du larynx, etc. Un grand fumeur vit cinq à dix ans de moins. La « pause-café » permet de tenir le coup, de continuer une heure encore son travail abrutissant, et le tabac, lui aussi, est une soupape de sûreté pour notre société, un geste qui devient mécanique, favorisé par le pouvoir en France, qui tolère la publicité pour les tabacs, le café, l'alcool, et qui en favorise la consommation pendant le service militaire, en distribuant ses paquets de Troupe. A l'étranger, aux Etats-Unis, par exemple, les gouvernants ont réagi en interdisant toute publicité pour ces produits et en rendant obligatoire l'inscription « nocif » sur les paquets de cigarettes.

Plus drôle : ces drogues devenues « sociales » et licites ont longtemps fait l'objet d'interdits comparables à ceux que l'on applique aujourd'hui à d'autres drogues. « En Allemagne, écrit le Dr Lewin, dans *Phantastica,* il y eut aussi des prohibitions. En 1961, à Lunebourg, la peine de mort était encore en vigueur contre le tabac à fumer, « contre le dévergondage de la boisson de tabac ». Dans la Saxe électorale, il était aussi défendu de fumer dans la rue et dans les voitures de poste. Il en était de même à Berlin aux termes d'un édit de 1723. En Transylvanie et Hongrie, le délit de fumer le tabac fut taxé à 300 florins d'amende. En Suisse, particulièrement à Berne, en 1660, l'acte de fumer le tabac fut rangé dans la catégorie des délits graves. (...) En Suède, Gustave III interdit le tabac, et fit d'ailleurs l'aveu impressionnant qu'il n'avait rien trouvé au monde de si haïssable que cette fumée, si ce n'est la langue allemande. En Turquie, le monde religieux s'insurgea contre le tabac parce qu'il contrevenait au Coran. A celui qui s'adonnait au tabac, on perçait le nez, on passait par le trou un tuyau de pipe, puis on le promenait en triomphe sur un âne. En Russie, le tsar Michel Fédorovitch décréta la peine de mort contre tous ceux de ses bien-aimés sujets qui auraient du tabac chez eux, en feraient commerce ou le boiraient (c'est-à-dire le fumeraient). Leurs biens devaient être vendus et le produit versé dans les caisses de Sa Majesté. »

L'usage du café fut réprimé de la même façon : « En Allemagne, quelques petits potentats, non contents d'interdire le café donnèrent des récompenses aux dénonciateurs. (...) Le prince évêque Wilhelm von Paderborn décréta en 1777 que l'usage du café était un privilège de la noblesse, du clergé et des hauts fonctionnaires. Il fut interdit sévèrement aux bourgeois et aux paysans. Les buveurs de café furent même passibles d'une volée de coups de bâton. (...) Mais les excitants de l'encéphale se moquent des obstacles qu'on oppose à leur extension. Leur attrait gagne de proche en proche, silencieusement, sûrement. A la fin, les auteurs mêmes des proscriptions passèrent à leur parti. »

PARANO BLUES

Canada

Le rapport canadien sur l'usage des drogues à des fins non médicales est une somme : trois cent cinquante pages, trois ans d'enquête, la compilation de toutes les sources médicales quelles qu'elles soient, sans parti-pris préalable. Ecrit en français pour le compte du ministère de la Santé publique, on ne le trouve pas en France. Peut-être est-il trop objectif. André Sirois est l'un de ceux qui l'ont rédigé.

André Sirois : Le gouvernement français semble refaire les erreurs que les Américains ont faites, au Vietnam en particulier, au sujet de la drogue : ils ont pensé qu'une politique de peur, de paranoïa collective en dissuaderait les jeunes soldats. Ils ont montré des films aberrants, écœurants d'un point de vue scientifique, du genre de **Pit of Despair.** Tous les soldats ont trouvé ça ridicule. Ceux qui n'avaient jamais pris de marijuana se sont empressés d'essayer. Ceux qui en prenaient déjà se sont dit que, puisqu'on ne raconte que des mensonges sur la marijuana, l'héroïne ne doit pas être si dangereuse qu'on le dit. Et comme l'héroïne était très bon marché à Saigon... Bien sûr, ils avaient peur de la seringue. Ils croyaient cependant qu'ils ne risquaient pas la dépendance en la sniffant. Avant de s'en rendre compte, ils étaient devenus dépendants, parfois même en une semaine. Tout ça parce qu'on a détruit la crédibilité de l'infomation, on a trop crié « Au feu ! » pour rien. Les Américains s'en mordent aujourd'hui les doigts. Je trouve désolant que le gouvernement français s'engage dans cette campagne paranoïaque et répressive.

Il faut adopter une approche plus empirique : constater qu'il y a un certain nombre de gens qui prennent de la drogue, et ne pas juger si c'est bon ou mauvais. Il faut simplement éviter le pire : informer sur les drogues dangereuses, par exemple. Récemment au Canada on a volé un gros stock de phencyclibine, un hallucinogène très dangeureux. Nous avons mis des communiqués dans la presse, à la radio. Des jeunes nous ont rapporté la drogue, elle était déjà disséminée en plusieurs lots. On a fait le calcul : presque tout est revenu. Les étrangers nous disent fréquemment — je reviens du congrès mondial des médecins, j'ai entendu ça souvent — que cela ne vaut que dans notre pays, pas chez eux. J'estime au contraire que dans des pays qui partagent des conditions de vie à peu près similaires, les hommes sont à peu près pareils.

Actuel : Comment fonctionne la Commission ?

André Sirois : La « Commission d'enquête sur l'usage non médical de la drogue », pour être précis, fonctionne depuis mai 1969. Il y a cinq commissaires, quatre-vingt-dix employés à plein temps et des gens extérieurs qui travaillent sous contrat. Jusqu'à mai 1970, l'activité principale consistait à réunir les données en vue du rapport, ce qui a conduit au rapport provisoire, pour essayer de calmer un peu la paranoïa croissante et suggérer quelques réformes. Nous avons fait, en particulier, une tournée dans tout le Canada : nous nous installions dans une ville et nous recevions tous ceux qui avaient quelque chose à nous dire sur le sujet.

Nous comptons bientôt éditer un journal des films, des disques : nous ferons n'importe quoi pour joindre les gens qui ont besoin d'information.

Actuel : Vous avez eu des contacts avec des gens qui nourriraient des projets similaires dans d'autres pays ?

André Sirois : Oui. Malheureusement très peu en France. Le gouvernement français nous a longtemps dit et répété qu'il n'y avait pas de problème de la drogue en France. J'ai essayé d'organiser des visites, à deux reprises, deux années consécutives, pour voir ce qu'il en était des méthodes de désintoxication, des soins en cas de mauvais trips. On nous a reçu grossièrement — je n'exagère pas —, on nous a traités de rigolos.

Actuel : La commission canadienne s'est prononcée pour la légalisation de certaines drogues ?

André Sirois : Quatre des cinq commissaires sont opposés à la légalisation, mais favorables à la libéralisation de certains articles du code, des peines plus légères pour la consommation. Un des membres recommande la légalisation de la marijuana et du haschish.

Etre en faveur de la légalisation ne veut pas dire qu'on approuve l'usage des drogues, ou même qu'on facilitera son usage. Rien n'empêche un parti politique, par exemple, de faire simultanément campagne pour la légalisation et contre la drogue comme fuite devant les réalités.

Actuel : On oppose le plus souvent à la légalisation l'hypothèse de « l'escalade » d'une drogue à l'autre.

André Sirois : La théorie de l'escalade est fausse, c'est de plus en plus connu. La marijuana et le haschish ne conduisent pas plus à d'autres drogues que le fait de boire de l'alcool conduit à l'alcoolisme. Le seul rapport entre les différentes drogues réside dans leur illégalité. Si l'on doit se procurer du hasch illégalement, on fréquente des gens qui, pour raison de commerce, vendront également de l'héroïne, de la cocaïne, du LSD ou des amphés. Aux Etats-Unis par exemple, l'Operation Intercept, dirigée contre le trafic de mari à la frontière mexicaine, a entraîné la raréfaction de la marijuana, et les gens se sont mis à prendre des amphés ou de l'héroïne. C'est carrément criminel. On devrait enfermer les gens qui prennent de telles décisions.

J'ai l'impression qu'aux Etats-Unis la très jeune génération a atteint un tournant, et il n'y a que chez eux qu'on puisse trouver l'espoir d'une solution. Ils sont mieux renseignés qu'autrefois. Les types de 15 ou 16 ans qui fument refusent de se shooter : ce n'est plus « cool ». La pression du groupe a diminué. Les problèmes se posent plutôt chez des gens plus vieux, qui entendent parler de la drogue depuis cinq ou dix ans et qui se décident à essayer ; ceux-là achètent n'importe quoi à n'importe quel prix, en n'importe quelle quantité, pour rattraper le temps perdu.

Actuel : Que pensez-vous des informations diffusées dans les mass media.

André Sirois : Les mass media ont toujours une attitude aberrante, elles répandent un nombre incroyable d'idées fausses. Je ne veux pas défendre l'héroïne, mais prétendre qu'elle mène à la dépendance dès la première prise constitue un mensonge pur et simple. Dire que l'héroïne mène systématiquement à l'overdose et à la mort, c'est une simplification stupide. Chacun pourra toujours rétorquer : j'ai une amie qui en prend depuis trois ans, elle connaît ses doses, elle se contrôle. On mettra donc en doute tout le contenu de l'information. Il y a aussi les mythes du LSD : il paraît qu'il « briserait les chromosomes » et produirait des enfants anormaux ; cette information vient d'une expérience à très petite échelle, dans des conditions absolument non scientifiques, et aucun fait n'est venu la confirmer. Il y a aussi ce médecin américain aveugle, le Dr Yoder : il a présenté à la télé des types qui, soi-disant, s'étaient aveuglés à force de regarder le soleil en trip. Tout cela était complètement faux, Yoder a dû tenir une conférence de presse quelques jours plus tard pour démentir. Mais les journaux qui avaient donné la première page à la nouvelle ont étouffé le démenti. La légende est restée, parce qu'elle est plus frappante. Après tout, les gens se moquent bien de savoir que le LSD ne rend pas aveugle.

Actuel : Au Canada, l'opinion publique est plutôt en faveur de la légalisation de la marijuana ?

André Sirois : La Presse, qui est le grand quotidien de Montréal, avec un million

Le Dam à Amsterdam

de lecteurs, a fait une enquête auprès de son public : 52 % se déclarent opposés à la légalisation. Un peu plus tard, on a posé la question suivante : s'il était prouvé que le haschish et la marijuana ne sont pas nocifs, seriez-vous encore opposés à la légalisation ? On a obtenu les mêmes pourcentages. Il y a donc une fraction de la population qui est contre, de toute façon. Le « danger pour la santé des jeunes » constitue un argument dont ils se servent mais leurs motivations résident ailleurs, dans la vieille mentalité puritaine, la frustration : tu es sur terre pour gagner ton paradis, le plaisir est un péché, etc.

Actuel : Et le gouvernement ?

André Sirois : Il hésite encore. Dans chaque parti, les députés sont partagés. C'est beaucoup plus une question de rentabilité politique que d'attitude philosophique. Ça peut servir à attirer des jeunes qui auraient toutes raisons de voter contre ceux qui leur tendent cet os. De la part des adultes, il y a souvent une supposition naïve : si on légalise la marijuana, ils se tiendront tranquilles. Mais tous les problèmes ne vont pas disparaître comme ça. Il faudrait aussi traiter le problème de l'abus des drogues **à des fins médicales,** les ordonnances de complaisance, le phénomène de l'automédication — les gens qui ont décidé qu'ils avaient besoin de tel ou tel médicament pour rester en bonne santé, le plus souvent pour des raisons totalement imaginaires. La commission voulait aussi étudier la fabrication et la vente des drogues pharmaceutiques, mais elle s'est, ici, heurtée à des puissances financières insurmontables. En fait, on devrait commencer par là. Nous n'avons jusqu'ici étudié que la surface visible de l'iceberg.

AMSTERDAM

Depuis trois ans, la Hollande est connue pour sa tolérance en matière de drogue. La répression du haschish y est très légère, on fume ouvertement au Paradiso et dans les rues d'Amsterdam, les hard drugs, l'héroïne notamment, sont relativement rares — c'est peut-être une conséquence du libéralisme. Herman Cohen est un jeune psychiatre qui siège depuis cinq ans à la commission gouvernementale chargée du « problème de la drogue ». Il envisage la situation avec calme.

Herman Cohen : Il y a eu en Hollande, au début, la même réaction qu'en France aujourd'hui : un choc, des réflexes conditionnés de peur et d'incompréhension, la volonté « d'écraser le fléau » à l'aide d'une législation très dure. Nous avons connu ça vers 1961 ou 1962, jusqu'en 1965 environ : les simples consommateurs risquaient des peines très lourdes. Il y a eu des protestations, des études établissant que le cannabis n'était pas aussi dangereux qu'on le pensait, alors que le nombre des emprisonnés augmentait. Lentement, les autorités ont assimilé ces faits : le changement définitif d'orientation s'est produit en 1969. Désormais, la police a cessé de dépister les consommateurs de cannabis et a concentré ses efforts sur les vendeurs. Pour ces derniers, la jurisprudence est moins sévère. Avant 1969, 30 % des personnes arrêtées n'étaient pas poursuivies. Aujourd'hui, le chiffre s'élève à 50 %. La plupart des petits vendeurs pris pour la première fois sont remis en liberté s'ils s'engagent à ne pas récidiver. Il y a quelques mois, un gros dealer chez qui on avait saisi deux cent quarante kilos de haschish a bénéficié d'un non-lieu : il y avait eu des irrégularités au cours de l'instruction. La plupart des vendeurs condamnés fait environ quatre mois de prison.

Actuel : Y a-t-il des estimations sur le nombre des usagers en Hollande ?

Herman Cohen : D'après des statistiques faites en 1971, 2 % des Hollandais de plus de 16 ans ont essayé une drogue ou l'autre. Cela donne au moins cent quarante mille personnes, parmi lesquelles neuf mille appartiennent à la « drug culture » par leur mode de vie, et entre mille et douze cents forment des « usagers à problème », des toxicomanes. Après dix ans, cela fait donc 1 % de toxicomanes parmi les usagers : on ne peut pas dire que le coût social de la drogue soit énorme.

Actuel : Vous ne considérez pas le problème de la drogue en Hollande comme un « fléau social » ?

Herman Cohen : Peut-être, mais mineur. Bien moins tragique, par exemple, que le problème des enfants maltraités par leurs parents : il y a à Amsterdam plusieurs centaines d'enfants assassinés ou sévèrement mutilés par leurs parents. La drogue a bénéficié d'un tapage abusif et publicitaire.

Actuel : Vous ne prévoyez pas une extension massive, chez les lycéens et les étudiants ?

Herman Cohen : Si, bien sûr. La proportion de lycéens et d'étudiants qui fument du cannabis va augmenter, les filles vont rattraper leur retard sur les garçons, et les petits établissements sur les facultés et les grands lycées. Finalement, pour cette génération, le hash remplacera l'alcool.

Actuel : C'est mieux ou pire ?

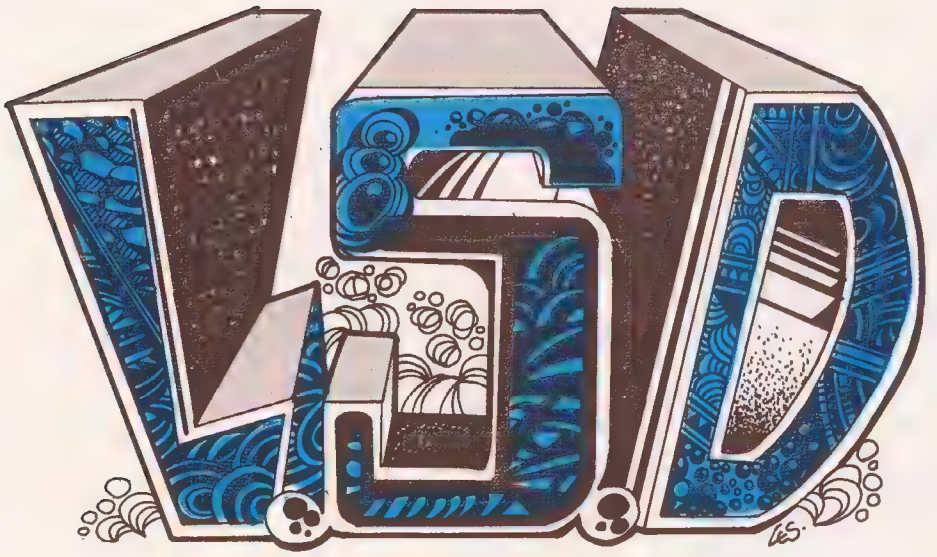
Herman Cohen : Disons que c'est moins mauvais.

Actuel : Le gouvernement envisage-t-il la légalisation de la marijuana ?

Herman Cohen : Il en discute. Un comité interministériel consulte les divers experts. Travaillant au sein du comité, je ne peux pas vous décrire les débats. Je ne crois pas qu'on arrivera à la légalisation complète, plutôt à un système de licence sélectivement accordée. De toute façon, on ne pourra pas continuer longtemps les poursuites et la répression. On sautera le dernier pas dans cinq ou dix ans, au maximum.

Actuel : Pensez-vous que l'usage massif du hasch peut avoir des conséquences « destructrices » pour la société ? Que chez les lycéens et les étudiants, par exemple, il pousse à l'abandon des études ?

Herman Cohen : C'est plus compliqué que cela. Aux Etats-Unis, il y a une étude très fouillée sur l'effet de la marijuana pendant la scolarité. On a constaté une corrélation certaine entre la population des usagers et celle des asociaux, ceux qui laissent tout tomber, les drop-outs. Mais c'est le problème de la poule et de l'œuf : ces gens prennent-ils de la drogue parce qu'ils sont asociaux ou l'inverse. Rien ne permet d'affirmer que la drogue joue ici un rôle déterminant par rapport aux autres facteurs.



Le LSD 25, l'acide, drogue de l'esprit, explosion de la conscience, révélation mystique, plongée dans la schizophrénie ou nouvelle cuite du samedi soir ? Humour divin, ricanement débile et dangereux, ou les deux à la fois ? Par delà le débat sur ses effets, l'acide mérite d'être analysé froidement, plus longuement peut-être que d'autres drogues, tristes défonces aux effets trop sûrement déprimants. Des grands hallucinogènes, peyotl et mescaline, psilocybine ont des principes actifs comparables à ceux de l'acide et des effets du même ordre. On prétend que le peyotl mangé sous forme de cactus bouilli fait vomir et provoque des effets plus doux. Michaux parle fort bien de la mescaline. L'acide est probablement plus bouleversant et finalement, en gros, résume les autres. Les livres de Michaux ou de Watts suffisent à éclairer la controverse idéologique. Voici, sortis du « rapport canadien », de larges extraits du chapitre consacré au LSD et à ses périls.

PARMI les médicaments connus à l'heure actuelle, l'un des plus remarquables et qui suscite aussi le plus de controverses est le LSD ou simplement « acide ». Une dose presque infinitésimale de LSD a la propriété de provoquer des changements profonds et inusités, tout en entraînant relativement peu d'effets physiologiques généralisés ; depuis les deux dernières décennies, cette drogue et d'autres drogues semblables ont exercé une influence considérable dans plusieurs domaines esthétiques, scientifiques, philosophiques, religieux et sociaux.

Comme plusieurs aspects de l'expérience semblaient ressembler aux symptômes survenant naturellement dans la schizophrénie, plusieurs chercheurs voulurent utiliser le LSD pour produire en laboratoire une « psychose-type » ou artificielle. La possibilité d'acquérir des connaissances sur les troubles psychiatriques en étudiant l'effet provoqué par le LSD a entraîné une activité considérable dans les domaines médicaux et scientifiques et on a inventé les termes de *psychotomimétique* (imitant la psychose) et *psychotogène* (engendrant la psychose). On a découvert, par la suite, que les effets du LSD diffèrent généralement, en fait, des psychoses naturelles, et c'est pourquoi il y eut diminution d'intérêt en ce qui a trait à cet aspect de son usage. Le terme *hallucinogène* (engendrant l'hallucination) a gagné une grande popularité en dépit du fait que le LSD n'entraîne pas d'ordinaire de véritables hallucinations. Le terme *illusinogène* (engendrant l'illusion) est probablement plus approprié, si l'on veut décrire la réalité en cause...

Alors que le LSD a eu une histoire assez courte et quelque peu orageuse, il existe dans la nature plusieurs substances qui semblent avoir des effets psychologiques similaires et qui ont été utilisées dans l'hémisphère occidental depuis des siècles. Parmi les plus connues, citons la mescaline, provenant du cactus peyotl (Lophophora Williamsii), la psilocybine, un des principes actifs des « champignons sacrés » (téonanactl et le volubilis mexicain « ololiuqui » (Rivea Corymbosa). De plus, le DMT (diméthyltryptamine) et le DET (diéthyltryptamine) se retrouvent dans des poudres à priser spéciales employées depuis des siècles par certains Indiens de l'Amérique du Sud. Quelques-unes de ces substances végétales étaient considérées comme divines par les anciens Aztèques et jouaient un rôle important dans des cérémonies religieuses bien longtemps avant la venue des Espagnols. En dépit des efforts faits par les Conquistadors pour détruire la culture indigène ainsi que ses fondements historiques et religieux, l'usage sacramentel du peyotl s'est répandu chez les Indiens du Mexique et, plus tard, au cours du XIXe siècle, dans certaines tribus nord-américaines. De nos jours, le peyotl est utilisé dans des cérémonies religieuses par la *Native American Church* qui compte plus de 200.000 adeptes chez les Indiens du Canada et des Etats-Unis.

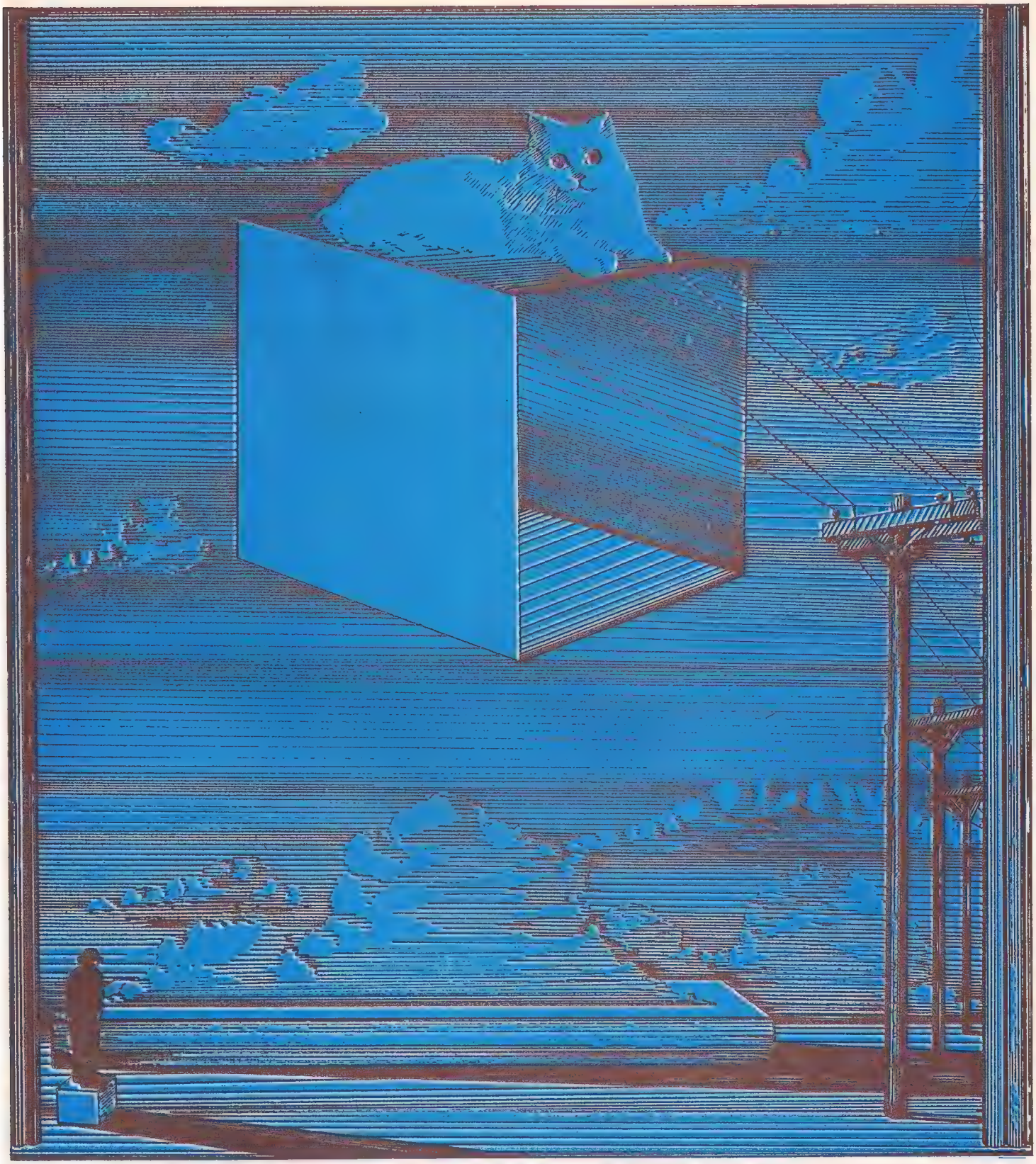
Le LSD n'a pas d'usage courant en médecine mais on peut l'employer à titre expérimental à des fins thérapeutiques. De nombreux rapports ont signalé, de façon impressionnante, les succès du LSD dans le traitement des alcooliques, des opiomanes, des criminels et de différents malades psychiatriques. On a aussi utilisé le LSD pour soulager l'angoisse et la douleur des malades atteints d'un cancer parvenu au dernier stade et pour aider ces patients à affronter la mort. Plusieurs de ces tentatives, cependant, n'ont pas été suivies de recherches scientifiques suffisantes, et plusieurs études récentes n'aboutissent pas à la conclusion que le LSD ajoute à l'efficacité de la psychothérapie classique.

Le LSD se prend d'ordinaire par voie buccale, mais on peut aussi l'utiliser sous forme de poudre à priser ou de solution à injecter. On en trouve sous forme de capsules ou de comprimés ordinaires, mais il arrive souvent qu'on imbibe de LSD en solution divers objets d'usage courant (tels que des cubes de sucre, des bonbons, des biscuits et des morceaux de tissu ou de buvard) ; dans ces cas, on le prend aussi par voie buccale. Il est absorbé facilement par la voie gastro-intestinale, se répand dans le sang et parvient aisément au cerveau ; chez les femmes enceintes, il traverse le placenta et atteint le fœtus. Quoique seulement une portion minime atteint de fait le système nerveux central, le LSD est, parmi les substances connues, l'une des plus puissantes au point de vue biologique ; chez certains sujets, il exerce un effet psychologique, moyennant des quantités aussi faibles que de 20 à 30 microgrammes (un millionième d'un gramme). Les doses ordinaires sont d'environ 200 mcg mais quelques personnes ont déjà pris jusqu'à plusieurs milliers de microgrammes.

Le trip

Quand il est pris par voie buccale, ses effets surviennent d'ordinaire en deçà d'une heure et même beaucoup plus tôt. La durée de l'effet dépend jusqu'à un certain point de la dose absorbée ; dans le cas d'une dose ordinaire, les effets majeurs durent d'habitude de 8 à 12 heures ou même davantage et le retour à l'état normal s'effectue durant une période analogue. Essentiellement, tout le LSD absorbé par l'organisme est métabolisé par le foie en une substance inactive et est excrété par la suite.

Il faut noter que toutes les réactions décrites ne surviennent ni à chaque expérience ni chez tous les sujets, quoique plusieurs d'entre elles peuvent arriver à des degrés variables au cours d'un « voyage » (« trip »), à la suite l'une de l'autre ou simultanément.



On peut noter tout d'abord une réaction *psychotique défavorable* (« freak out ») qui consiste en une peur intense ou une terreur cauchemardesque proche de la panique, une perte totale de contrôle sur les émotions, des illusions paranoïdes, des hallucinations, des manifestations catatoniques et parfois une profonde dépression et le sentiment que tout est absurde. De tels états ont généralement un caractère aigu quoique l'on ait signalé des réactions prolongées.

En second lieu, on peut mentionner une réaction défavorable, *non psychotique* au cours de laquelle la personne peut, à divers degrés, être en proie à un état de tension, d'angoisse et de crainte, à des illusions désagréables, à la dépression et au désespoir. Il peut en résulter un comportement social aberrant ou désordonné. Cette réaction peut différer de la première selon l'intensité de l'expérience et selon que le sujet garde plus ou moins la maîtrise de lui-même et le contact avec la réalité. De telles expériences désagréables sont communément désignées sous le nom de « mauvais voyages » (ou « bummers »).

En troisième lieu, vient l'*expérience psychédélique psychodynamique*, caractérisée par une retour dramatique à la conscience de données inconscientes ou rejetées. Une émotion très vive peut être ressentie au moment où l'on revit des expériences passées ou que des conflits graves réapparaissent de façon symbolique. Ce sont souvent ces effets que tend à provoquer la psychothérapie à base de LSD.

Il y a aussi l'*expérience psychédélique cognitive* au cours de laquelle on se sent extraordinairement lucide. Il est alors possible de voir les problèmes dans une nouvelle perspective et de perce-

voir simultanément l'interrelation qui existe entre plusieurs niveaux de signification et les dimensions diverses des problèmes. La relation qui peut être établie entre cette expérience d'une part et la pénétration et créativité naturelles d'autre part a suscité un intérêt considérable et de nombreuses discussions.

Le cinquième type d'expérience est appelée *expérience psychédélique esthétique* au cours de laquelle sont modifiées et intensifiées toutes les sensations, et surtout les sensations visuelles. Les changements affectant la sensation et la perception peuvent alors être fascinants ; il peut se produire des effets de synesthésie, c'est-à-dire une transposition des sensations : (la musique et d'autres sons peuvent être « vus ») ; des objets tels que des fleurs ou des pierres peuvent sembler revêtues d'une grande beauté ; la musique peut exercer un pouvoir émotif incroyable et il est possible de voir des couleurs merveilleuses, des dessins géométriques compliqués, des formes architecturales, des paysages. Bref, tout « l'imaginable » peut « arriver » pendant une telle expérience.

Le sixième type d'expérience est considéré comme le « sommet ». C'est *le point culminant de l'expérience psychédélique,* ou encore *l'expérience cosmique, transcendante ou mystique.* Parmi les phénomènes psychologiques que l'on relie à cette expérience, on peut signaler : le sentiment de faire « un » avec l'univers ou d'« appartenance cosmique » ; un sentiment de transcendance par rapport à l'espace et au temps ; un profond sentiment de joie, de bonheur, d'amour et de paix ; une conscience profonde des réalités théologiques ou religieuses ; une vision pénétrante de la réalité, qui est intuitive et non rationnelle ; une façon de voir les choses qui, sur le plan logique, semblent contradictoires et paradoxales ; la conviction enfin que l'expérience dépasse les mots, qu'elle est inexprimable et impossible à décrire. La plupart des sujets ne vivent pas pleinement ce dernier type d'expérience, qui est d'ordinaire transitoire et dont la pleine intensité est de courte durée ; elle peut avoir cependant des effets persistants sur les attitudes ou le comportement.

On signale qu'en général le LSD nuit à l'exécution des tests nécessitant un haut degré d'attention, de concentration ou de motivation. Il est souvent difficile d'obtenir des données précises en cette matière car les sujets sont souvent envoûtés par le caractère subjectif de l'expérience et qu'ils perdent tout intérêt aux tests psychologiques qu'ils jugent souvent absurdes et hors de propos. Les tests ordinaires concernant l'intelligence, l'apprentissage, la mémoire et les autres fonctions cognitives révèlent généralement une moindre capacité, de même que les tests ayant rapport aux fonctions psychomotrices. On constate parfois que l'état des facultés demeure inchangé et on signale, mais rarement, une amélioration. Il arrive parfois que certaines personnes se souviennent d'ordinaire fort bien des expériences vécues pendant qu'ils étaient sous l'effet de la drogue.

On signale rarement de véritables hallucinations, caractérisées par le fait que le sujet perçoit comme « vrais » des signaux sensoriels imaginés ; on note souvent, toutefois, des pseudo-illusions et d'autres distortions de la perception. Parmi les effets mentionnés le plus souvent, il en est un qui a rapport au temps, à la façon dont on perçoit habituellement la durée. Des instants peuvent paraître des heures et l'on peut avoir l'impression de dominer le temps. Les expériences agréables peuvent sembler éternelles et les « mauvais voyages » peuvent sembler un cauchemar sans fin. Le LSD « élargit le champ de la conscience », affirment ses promoteurs ; « il le diminue », déclarent ses opposants ; il est peu probable que la science puisse élucider ce conflit d'opinions, dans un avenir prochain, car les techniques actuelles ne permettront sans doute pas de vérifier empiriquement de telles hypothèses.

On avance souvent que le LSD peut permettre d'atteindre à des niveaux supérieurs de spontanéité, d'intuition, de créativité et qu'il peut augmenter l'aptitude à résoudre des problèmes. Il est difficile de le prouver car les effets décrits dépendent souvent de critères fortement subjectifs et que l'on peut rarement les vérifier au moyen d'expériences scientifiques. Les études de laboratoire portant sur la créativité sont en butte à des problèmes considérables et l'on sait peu de choses sur les mécanismes de base de ces processus cognitifs. Il est évident que le LSD n'est pas une solution-miracle et qu'il ne peut rendre génial un individu ayant peu d'imagination et de talent.

Le Flip

Un « mauvais voyage » (« bad trip ») au LSD peut consister simplement en une expérience modérément négative ou ambivalente mais il peut aussi comprendre des moments de terreur intense ou de panique proche du cauchemar. De telles réactions pénibles sont souvent centrées, semble-t-il, sur la crainte de la mort, ou de la folie, sur des conflits sexuels fondamentaux, de même que sur la peur des représailles de la justice quand il s'agit d'un usage illicite de la drogue ; ces réactions peuvent être accentuées par un événement réel ou un problème dont l'importance est réelle ou imaginaire. Sous l'influence du LSD, il est difficile de faire face aux problèmes immédiats qui surgissent et la vulnérabilité émotive peut être accentuée. Les « mauvais voyages » semblent survenir le plus souvent chez des sujets qui sont mal préparés, qui vivent l'expérience seuls ou dans un milieu où ils n'ont ni protection ni surveillance. Un « guide » expérimenté ou un thérapeute peuvent souvent empêcher ou diminuer les réactions négatives, mais ce n'est pas là une garantie contre toute expérience désagréable, pas plus que ne le sont les expériences positives antécédentes ; en effet, il est arrivé que de très « mauvais voyages » ont été faits par des sujets qui avaient connu, auparavant, de nombreuses expériences psychédéliques décidément agréables. Certains tranquillisants peuvent aider à réduire l'effet désagréable de l'expérience, souvent en arrêtant l'effet de la drogue.

En milieu clinique ou expérimental, il se produit rarement des psychoses prolongées même lorsqu'il s'agit de sujets souffrant déjà de troubles psychiatriques. Cohen a fait le relevé des expériences de 44 chercheurs qui avaient administré du LSD ou de la mescaline à environ cinq mille personnes, environ vingt-cinq mille au total. Il a trouvé que des réactions psychotiques durant plus de 48 heures sont survenues chez 0,18 % des malades en psychiatrie soumis à l'étude et chez 0,08 % des sujets servant à l'étude expérimentale. Quatre malades se sont suicidés au cours des mois suivant l'expérience au LSD mais aucun suicide ne s'est produit dans le second groupe. Il est d'autre part impossible de prouver que ces décès résultent vraiment de l'usage du LSD. D'autres chercheurs ont signalé que des réactions défavorables analogues sont survenues au cours d'expériences contrôlées et plusieurs chercheurs considèrent que, du point de vue psychiatrique, le LSD est relativement sûr quand il est pris sous surveillance médicale.

Ces données ne permettent pas cependant de déterminer les effets que produit l'usage illicite du LSD. En effet, il peut toujours exister des différences considérables relativement à la pureté et à la quantité de la drogue absorbée, aux conditions et au milieu où se déroule l'expérience ; la nature du « voyage » peut donc être modifiée en raison de ces facteurs. On ne connaît pas la fréquence des « mauvais voyages » chez ceux qui font un usage illicite du LSD ; plusieurs cas, cependant, ont été portés à l'attention des autorités médicales et il est impossible de croire qu'il s'agit là d'un phénomène rare. Solursh signale que, selon une étude rétrospective portant sur un groupe d'usagers illicites, les « freak out » sont survenus 24 fois sur 601 au cours des « voyages LSD » (« acid trips »). De plus, des témoignages impressionnants de gens qui sont en contact étroit avec le monde de la drogue portent à croire que la fréquence des « mauvais voyages » augmente constamment. Ungerleider a étudié 70 sujets qui ont dû être hospitalisés dans un clinique médicale de Los Angeles après usage illicite de LSD. Dans un tiers des cas, on a diagnostiqué une psychose et deux tiers des malades ont été hospitalisés plus d'un mois.

Les suicides sont rares tant chez les usagers illicites que chez ceux qui sont soumis à une surveillance médicale, mais on a tout de même relevé quelques cas. En de rares occasions, on a aussi signalé des tentatives d'auto-mutilation. On signale plus fréquemment des morts accidentelles et l'on a noté un certain nombre de décès ou de blessures graves résultant de la perte du jugement ou d'un manque d'attention. Il est arrivé, par exemple, que des personnes ont sauté d'un édifice ou d'un arbre car elles avaient, semble-t-il, l'illusion de pouvoir voler ou d'être indestructibles.

Un « freak out » peut produire la peur et la panique chez le sujet et l'amener à commettre des actes agressifs mais les homicides reliés au LSD sont rares et l'on n'a pu en prouver que quelques-uns. En général, il a été impossible de prouver le bien-fondé des rapports voulant que des actes de violences aient été commis sous l'influence du LSD ; il peut cependant exister quelques exceptions importantes à cet égard. La majorité des arrestations reliées au LSD mais n'ayant pas trait à son usage ou à sa possession ont été causées par des actes « troublant la paix » et il n'existe à peu près pas de preuve permettant d'affirmer que le LSD joue un rôle important dans les actes criminels.

La métaphysique psychédélique

Depuis des siècles, le sens religieux que peuvent avoir les expériences psychédéliques a fait l'objet de discussions passionnées. Plusieurs autorités ont souligné des ressemblances fondamentales entre l'état de conscience transcendante ou mystique provoqué par les drogues et le *satori* ou *kensho* du Zen, le *samadhi* de l'hindouisme ou la *vision béatifique* du christia-

nisme ; il en est d'autres qui se sont révoltées à la pensée qu'un tel « mysticisme instantané » pouvait résulter de produits chimiques. Il est à peu près évident, toutefois, qu'un degré considérable de religiosité a pénétré le mouvement des drogues psychédéliques des années 60 et a joué un rôle majeur dans l'usage de telles drogues dans d'autres cultures.

Plusieurs chercheurs ont compilé les principales théories et les recherches scientifiques marquantes portant sur cette question. A cet égard, la preuve scientifique la plus rigoureuse est peut-être fournie par l'expérience menée par Pahnke ; dans l'ambiance des cérémonies religieuses du Vendredi-Saint, il avait alors donné de la psilocybine à des séminaristes. « Les sujets qui ont reçu de la psilocybine, note-t-il, ont relaté des phénomènes que l'on ne pouvait distinguer des catégories définies par notre typologie du mysticisme et même ils y étaient peut-être identiques ». Selon toute apparence, les aspects religieux de l'expérience psychédélique dépendent beaucoup du sujet, de ce qu'il tient pour valeurs et espérances, de l'ambiance qui l'entoure, et ne se présentent pas normalement avec une grande intensité chez la plupart des personnes ou dans la plupart des situations. Masters et Houston signalent que sur 206 sujets, il y en a 6 seulement qui sont parvenus à une expérience mystique ; d'autres chercheurs ne rapportent rien de tel alors que d'autres encore indiquent que la fréquence de ces expériences est élevée. Ces divergences d'opinions sont peut-être dues, en partie, à des différences de vues quant au sens et à la définition de l'expression « expérience mystique ».

Physique psychédélique

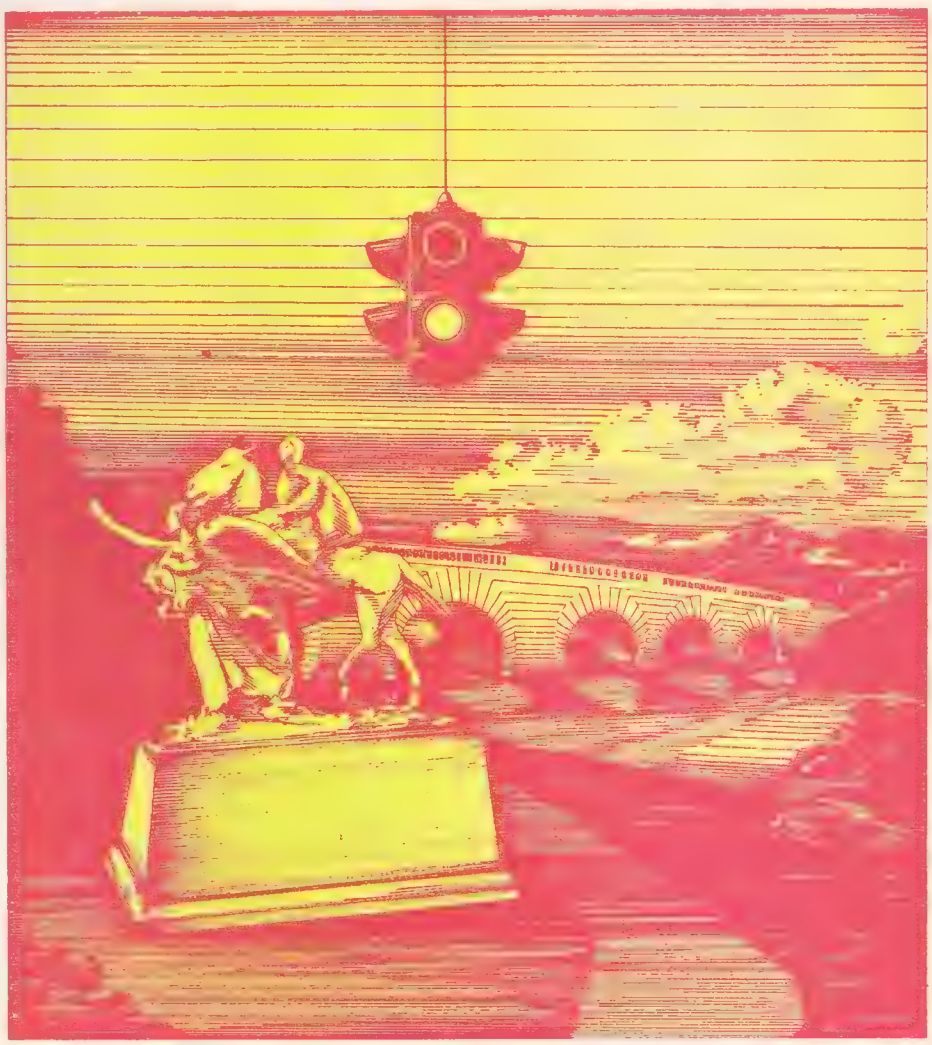
Le LSD exerce ses effets physiologiques les plus importants sur et par le système nerveux central mais l'on ne connaît pas encore le mécanisme exact de son action. Etant donné son grand potentiel de stimulation du système nerveux, le LSD est capable de provoquer différentes réactions au niveau du système nerveux autonome (réactions sympathomimétiques) : du point de vue clinique, on les considère de peu d'importance quand le LSD est pris en doses normales. Parmi les réactions les plus fréquentes, on peut mentionner les suivantes : dilatation des pupilles, accélération du rythme cardiaque et élévation de la tension artérielle, sueurs, fièvre, frissons, élévation du niveau de sucre dans le sang, « chair de poule », rougeur de la figure, mictions fréquentes, maux de tête, et rarement nausées et vomissements. Il augmente en général l'activité du cerveau (comme l'indique l'EEG), rend plus alerte, empêche le sommeil et diminue l'appétit ; il peut causer des tremblements et réduire la coordination musculaire, modifier le rythme respiratoire et faciliter certains réflexes simples. Quelques cas de convulsions ont été signalés. Le LSD est très peu toxique et, jusqu'ici, on n'a signalé aucun décès dû à l'absorption d'une trop forte dose. La preuve n'en a pas été faite mais l'on a des indices psychologiques de dommages mineurs au cerveau chez les habitués qui prennent de fortes doses de LSD. Il faudrait pour en être certain des expériences répétées sur une longue période — ce qui n'a pas encore été possible. Depuis quelques années, une question a fait l'objet de nombreuses controverses et a été entourée d'une publicité à sensation : la possibilité que le LSD affecte la transmission des caractères héréditaires en altérant les chromosomes, qu'il produise, dans les globules blancs du sang, des changements qui ressemblent à la leucémie et qu'il nuise au développement du fœtus. Jusqu'à présent, les expériences faites en laboratoire sur des cellules humaines, de même que sur des insectes et d'autres animaux vivants, n'ont abouti qu'à des conclusions contradictoires. Elles n'apportent donc aucune réponse définitive à ces questions importantes.

Il est d'autant plus difficile de faire des recherches à ce sujet qu'une rupture temporaire ou permanente des chromosomes peut résulter assez fréquemment de diverses causes étrangères à la drogue ; elle peut être produite par la radio-activité nucléaire, par de nombreux agents de pollution, par les Rayons-X, par la fièvre et par nombre d'infections virales. De plus, il existe des preuves évidentes que des drogues d'usage courant, comme la caféine et l'aspirine peuvent causer une rupture des chromosomes dans certaines cellules. Il importe de souligner que le dommage aux chromosomes n'affecte pas nécessairement, en soi, l'individu qui prend la drogue ou ses descendants mais c'est là chose possible.

Tolérance et dépendance

La tolérance psychologique et physiologique entraînée par le LSD s'établit par suite d'un usage répété, quoique la tolérance psychologique est différente à plusieurs égards, de la tolérance aux autres drogues. Dans le cas de la plupart des drogues, le simple fait d'augmenter les doses peut accroître la tolérance ou intensifie les effets. Quand il s'agît du LSD, il faut laisser s'écouler un intervalle de trois ou quatre jours ou plus entre les « voyages » si l'on veut en obtenir tous les effets, quelle que soit la dose absorbée. Une autre caractéristique de la tolérance au LSD c'est qu'elle survient et disparaît rapidement. Ces facteurs laissent supposer que la tolérance au LSD est déterminée par des mécanismes pharmacologiques qui diffèrent considérablement de ceux qui entraînent la tolérance à la plupart des autres drogues psychotoniques.

Le LSD n'entraîne pas de dépendance physique, même dans les cas où il a été employé plus de deux cents fois au cours d'une seule année. On a signalé que la dépendance psychologique s'établit chez certains individus qui attachent une grande importance à l'usage de la drogue et qui se sentent déprimés ou insatisfaits s'ils en sont privés. Toutefois, l'usage du LSD est généralement intermittent et des intervalles de plusieurs semaines ou de plusieurs mois peuvent séparer les « voyages », même chez les usagers reconnus.



AMPHETAMINES

Classification : stimulant.
Possibilité de surdose : possible, mais généralement pas fatale ; des dommages importants, tant au corps qu'à l'esprit, peuvent résulter d'un emploi prolongé.
Surdose et mort possible plus fréquente, après injection, due aux impuretés des produits.
Dépendance physique : de type particulier, voir ci-dessous.
Méthode commune d'utilisation : Ingéré ou injecté, capsule, comprimé ou poudre.
Le nom général de SPEED inclut différentes catégories de produits : les AMPHETAMINES (incl. la Benzédrine), les DEXTRO-AMPHETAMINES (la Dexedrine), les METHAMPHETAMINES (Amphédroxyne, Dexoxyne, Drinalfa, D.O.E., la Méthédrine, la Norodin, le Syndrox).

QU'EST-CE que le SPEED ? Où vous conduit-il ?
Le SPEED est de prime abord une chose fantastique : les enfants des cours classiques droppent toutes sortes de SPEED, sous forme de pilules de régime qu'utilise maman, sans mauvais effets apparents. Vous pouvez aussi vous shooter. Vous avez maintenant les petites marques rouges à votre bras. Vous voilà vissé, tout en sourire, dans votre petit coin. Et, pendant trois jours d'affilée, vous sculptez une petite banane en bois, sans manger et sans dormir. Comme votre esprit va vite sur le SPEED ; vous avez un million de choses à faire. Votre cœur fait la course au rythme de un million de miles à l'heure. Vous vous sentez magnifique, stone comme ce n'est pas VRAIMENT possible de l'être. Des freaks amis viennent vous visiter et vous trouvent en train de sculpter deux bananes à la place d'une. De même toute la nuit de 9 heures du soir à 8 heures le lendemain matin, avec, à côté de vous, le kit complet... encore plus de SPEED... tonalité parfaite... Rus ! Fouhaôclaptissssshh hhhhhon...
Le temps du petit déjeuner est passé. Vous allez faire un petit tour dehors pour trouver un autre morceau de bois car vous voulez scupIter un petit singe pour aller avec vos deux bananes. C'est alors, dans cette rue, que l'Homme voit ce type qui marche dans la rue avec des cheveux si étranges. Une sirène retentit au loin. Vous devenez paranoïaque à la seule pensée qu'ILS pourraient bien venir vérifier vos bras et ses petites traces rouges, ou bien vos yeux. Mais vous n'avez pas de dope sur vous. D'ailleurs ILS vous laissent passer sans rien vous dire.
Deux jours plus tard, vous avez presque terminé le singe et vous allez entreprendre de sculpter un palmier pour aller avec les bananes et le singe. Vous imaginez qu'il y a quelqu'un qui vous surveille à travers la fenêtre. Votre cœur devient vite si lourd.
Paul arrive. Vous cachez vite tout votre kit parce que tout le monde sait bien que Paul est un agent des Stups. D'ailleurs, même si Paul ne vous attrape pas, le gars qui vous surveille à travers la fenêtre finira bien par vous avoir, LUI. Votre vitesse de croisière est toujours de un million de miles à l'heure. Vous finissez votre palmier. Vous êtes vous-même comme les copeaux de bois qui traînent autour de vous. Vous aimeriez bien sculpter des noix de coco pour aller avec le palmier, les bananes et le singe.
Vous restez comme ça pendant des heures. Finalement, vous abandonnez. Vous fixez le plafond pendant quelque temps et vous vous écrasez enfin pour une bonne semaine.
Quand vous vous réveillez, vous êtes LE désastre. Vos veines sont un désastre. Vos yeux sont jaunes. Votre peau a la couleur de l'ambre. Vous avez l'impression d'avoir un éléphant assis dans votre poitrine et cet éléphant ne veut pas que vous bougiez. Vous vous écroulez dans la boîte à ordures et la voiture des vidanges vous amène au loin.
LES SPEEDS TUENT... ET C'EST VRAI. On prend des speeds depuis longtemps ; avant la Seconde Guerre mondiale on en prenait déjà. Combien de personnes connaissez-vous qui ont pris régulièrement des speeds pendant dix ans ? Pendant cinq ans ? S'ils survivent aussi longtemps, vous pouvez croire qu'ils ne sont pas en très bon état. Même ceux qui prennent de l'héroïne ont une vie plus longue que les speeds freaks.
LES SPEEDS TUENT. La raison pour laquelle les jeunes ne s'en rendent pas compte est qu'ils sont jeunes, précisément, que leur magnifique corps sain peut prendre une grande quantité de stress. Les speeds activent le corps entier et le forcent à courir très vite et très longtemps. Plus la dose est importante, plus la tension est grande. Plus la dose est petite, plus la tension l'est. C'est pourquoi, il est possible de prescrire de petites doses de speed (sous forme de pilules pour diète par exemple) sans que cela provoque de dommage apparent. Une grande quantité de speed fait peser une énorme tension dans le système circulatoire et cause souvent de l'anévrisme dans les vaisseaux sanguins.
L'appétit n'existe plus. La nourriture est un emmerdement sans nom et il devient presque impossible d'avaler quoi que ce soit de solide. Il est aussi très difficile de dormir, quand ce n'est pas carrément impossible durant l'effet principal. Ne pas manger et ne pas dormir sont deux des effets secondaires du speed : et le corps s'épuise quand on ne le nourrit pas et qu'on ne lui donne pas la chance de se régénérer par le sommeil.
Le foie et les reins, dont le travail est de filtrer les impuretes de notre système, sont donc condamnés à un ouvrage supplémentaire. Cela crée une situation que l'on pourrait comparer a une pompe à eau que l'on ferait fonctionner sans eau ; le résultat est qu'elle brûle. Mettre de l'eau dans la pompe (c'est-à-dire, boire beaucoup durant le voyage) aide sans doute. Moins cependant que si l'on n'avait pas pris de speed du tout.
En raison de la stimulation massive du système nerveux par les amphétamines, en raison du fait que l'on ne dort ni ne mange, il arrive souvent que des états de psychose se produisent. Ces états sont généralement caractérisés par des hallucinations, par des réactions paniques, par des frayeurs incontrôlables, auxquels s'ajoutent des vagues d'abattement et de dépression. Durant ces périodes d'abattements, il est extrêmement tentant d'y echapper en reprenant du speed. Après trois ou quatre jours de ce régime, c'est le produit chimique qui vous contrôle et plus rien ne parait important.
Le speed est actuellement capable de détériorer un corps et de le faire vieillir de plusieurs années en quelques semaines ou en quelques mois.
Par surcroît, les speed freaks souffrent souvent d'une forme aiguë de paranoïa. Enfin, la crainte d'être arrêté augmente encore, par le fait que le système nerveux est stimulé par les speeds.
Les speed freaks font une grande erreur qui est d'ailleurs commune à tous les usagers des drogues fortes Plus ils prennent de speed et plus leur esprit logique s'affaiblit. Pire, ils croient que de TOUTE FAÇON, leur tête était mélangée : ils prennent du speed pour tenter d'amoindrir l'anxiété causée par cet état de confusion. Bien entendu, le résultat est une confusion encore plus grande, l'anxiété aussi, ainsi qu'une déperdition de ses capacités mentales.
On a prouvé également que les speeds détériorent les fonctions cérébrales. On a vu des gens qui, bien qu'ils aient parlé parfaitement leur propre langue, ont perdu l'usage des mots, au point de ne plus s'en souvenir. Ça, toutes les drogues fortes ne le font pas. Le Speed y réussit.

En cas de surdose

En cas de surdose, l'hospitalisation est presque toujours obligatoire. La victime de la surdose semblera d'abord complètement stupéfiée, avec un incroyable pouls. Les speeds sont aussi très dangereux pour ceux qui souffrent de maladies cardiaques.
Outre le danger même relatif aux speeds, il y a encore d'autres dangers en rapport avec l'utilisation d'aiguilles pour se piquer. Le plus commun de ces dangers est l'HEPATITE.

L'hépatite

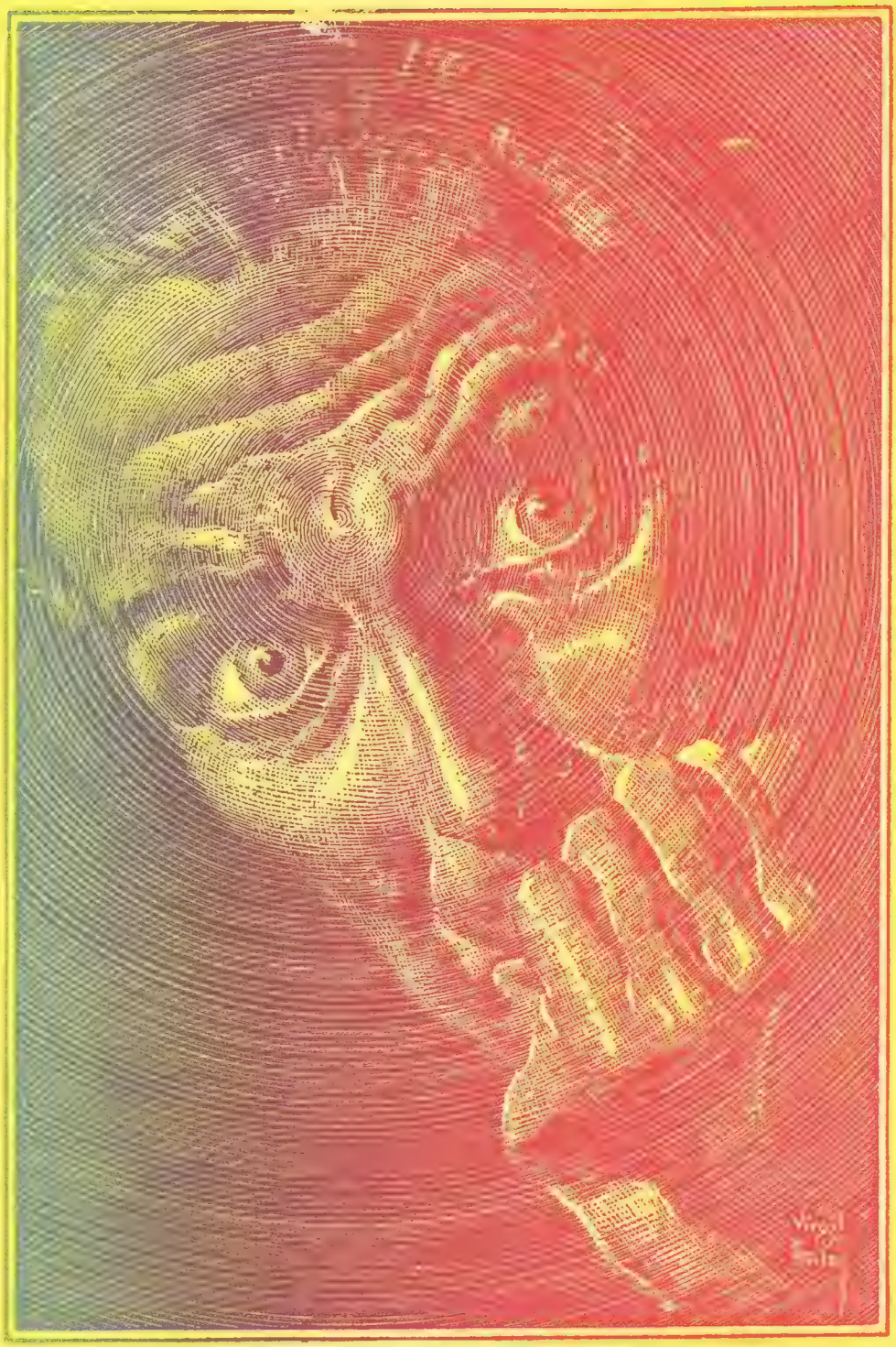
La forme la plus commune est l'HEPATITE VIRALE. Elle est causée souvent par une aiguille sale ou par contamination directe de la dope. L'autre forme d'hépatite est l'HEPATITE INFECTIEUSE qui est contagieuse par contact personnel. Ces deux

formes sont fréquentes dans le monde souterrain. Les symptômes sont : la nausée, les vomissements, la perte de l'appétit ; on a l'impression d'avoir une sorte de grippe... mais énorme. Suite à ces premiers symptômes, la peau devient généralement jaune, le blanc des yeux aussi. La maladie peut durer des semaines, voire des mois et l'on s'en remet assez bien. Mais les soins sont importants et dispendieux, souvent trop pour qu'un freak moyen puisse se les offrir.
Des recherches ont été faites au sujet des hépatites contractées par des speed freaks. Elles montrent que ce genre d'hépatite pourrait bien être de type chronique. En effet, des tests sanguins effectués des semaines et des mois après l'apparent recouvrement de santé, montrent encore une légère anomalie du sang.
On a suggéré aussi que le speed pouvait, tout comme l'alcool, causer des cirrhoses du foie.

Quelques mots sur le shootage

N'importe quel étudiant de première année en médecine pourra vous dire que le corps a plusieurs façons de rejeter les corps étrangers non souhaitables. Votre sang, en particulier, a le pouvoir de rejeter les virus indésirables ; similairement, il maintient la pureté de votre organisme, même si vous vous êtes coupé, par exemple, et qu'ainsi vous soyez exposé directement à des millions de germes nocifs. Quand une substance empoisonnée est prise par la bouche, votre corps a la chance de pouvoir la rejeter par où elle est entrée : la bouche. C'est ce que l'on fait en vomissant. Mais, quand une substance quelconque est prise par voie d'injection intraveineuse, toutes les voies naturelles de rejet sont outrepassées et vous n'avez plus d'autre choix que de conserver en vous ce que vous y avez mis.
L'hépatite, la surdose, etc., ne sont pas les seuls dangers que vous courrez en vous injectant des substances dans les veines. Vous pouvez aussi vous injecter une forme de bactérie particulièrement déplaisante. Cette bactérie a si bonne santé, elle, que vous ne la détruisez pas même en faisant bouillir l'aiguille. Cette bactérie s'installe et se reproduit autour des valves de votre cœur. C'est mortel... Même si cela peut prendre des années. Un autre danger est le suivant, bien que la plupart des gens qui se shootent ne semblent pas en être conscients. La plupart des comprimés, des poudres, etc., sont des composés qui peuvent contenir des substances impropres à être introduites dans votre système circulatoire. On a connu des cas de morts par accumulation de talc dans les bronches, par exemple ; ce talc était dans les comprimés.

(Mainmise)



LA COCAINE est un stimulant de système nerveux central. Elle réduit l'appétit. Quand elle est appliquée directement contre des muqueuses, comme celles du nez ou de la bouche, elle produit une anesthésie et une contraction des vaisseaux sanguins.

C'est Freud qui utilisa le premier la cocaïne comme médicament. Il l'expérimenta sur lui-même et il développa, semble-t-il, un certain nombre de ses théories psychanalytiques sous l'effet de cette drogue. Freud pensait que la cocaïne était une drogue psychiatrique miraculeuse et la prescrivait pour toute maladie mentale. Il se désillusionna rapidement quand il s'aperçut que ses patients restaient accrochés à la drogue.

La cocaïne a des similitudes avec les speeds de bien des façons. On développe une rapide tolérance, c'est-à-dire le besoin de prendre de plus en plus de la substance... Un high sur la cocaïne peut causer les mêmes syndromes de psychoses paranoïaques. Une surdose de cocaïne peut aller jusqu'à causer de graves convulsions qui se terminent par la mort.
On ne note que très peu de cas de cocaïne injectée mais il semble que le reniflage de cocaïne est en expansion, particulièrement en certains milieux.
Sniffer de la cocaïne peut amener une perforation de la cloison nasale. Cette perforation est due à la contraction des vaisseaux sanguins là où la cocaïne est appliquée. Les tissus qui ne sont plus irrigués meurent par manque d'oxygène.
On classe généralement la cocaïne dans les drogues addictives quoiqu'une désintoxication ne cause pas les syndromes de privation communs aux drogues fortes (opiates). Une désintoxication de la cocaïne est plus proche d'une désintoxication des amphétamines, avec possibilité de dépression, de fatigue et de distraction.

HEROINE

L'OPIUM, tiré de la fleur du pavot (papaver somniferum), se présente sous la forme d'une pâte brune et gluante, ou, à un stade plus raffiné, d'une poudre brune. Il est utilisé depuis la préhistoire. La Chine en consommait des quantités modérées jusqu'à ce que les Européens ne l'introduisent en masse et de force à partir de 1830. L'opium peut être fumé, mangé ou injecté. On le consomme en Occident sous sa forme originale ou sous forme d'élixir parégorique ou de teinture d'opium (laudanum). On lui préfère souvent ses dérivés chimiques, morphine ou héroïne.

La morphine constitue l'alcaloïde principal de l'opium, presque son « principe actif ». On l'a isolé au début du XIXe siècle, et utilisé massivement pour réduire la douleur, chez les blessés ou les malades hospitalisés, en particulier pendant la guerre de sécession, qui marque aux Etats-Unis l'origine du premier « problème de la drogue » : on ne découvrit que peu à peu la dépendance qu'elle provoque. Il était déjà trop tard : un important marché clandestin s'était organisé.

Lorsqu'on découvre, à la fin du XIXe siècle l'héroïne, dérivé semi-synthétique de la morphine (nom exact : hydrochloride de diacétylmorphine), on croit tenir enfin un remède à la dépendance : on s'empresse de « désintoxiquer » les morphinomanes par de généreuses doses d'héroïne. Il faudra douze ans pour que la médecine entérine tristement une nouvelle constatation : l'héroïne provoque une dépendance plus rapide et plus puissante que la morphine. Il est encore trop tard : l'héroïne a détroné la morphine parmi les usagers illégaux. Elle deviendra le plus employé des opiacés.

A poids égal, l'héroïne est beaucoup plus puissante que la morphine : c'est le rêve des trafiquants et de tous les intermédiaires. Pour l'usager, elle offre un autre avantage : le flash (l'effet qui suit immédiatement l'injection intraveineuse) est nettement plus agréable que celui de la morphine et de l'opium (sensation de brûlure sur le corps entier). Après les quelques minutes initiales, il devient difficile de distinguer les effets. Les conséquences à long terme sont identiques.

L'usage médical des opiacés concerne leurs propriétés analgésiques (médicaments anti-douleur). L'usage non médical vise les effets euphorisants, la prostration béate : ne ressentir aucun désir, aucune crainte, n'avoir besoin de rien, ne penser ni au passé, ni à l'avenir, vivre dans un présent figé.

La dépendance s'installe rapidement, parfois en deux semaines de prises quotidiennes. Lorsque les effets du dernier fix se sont dissipés, il faut passer par la période de manque : douleurs diverses, crampes d'estomac, vomissements, tremblements. C'est d'ordinaire suffisant pour jeter le misérable toxicomane aux genoux de son dealer local, qui en profite pour appliquer le tarif maximum. Autre inconvénient : il faut augmenter les doses pour obtenir le même effet. Au bout d'un certain temps, il est même impossible de retrouver l'euphorie des premiers fix sans parler du flash, oublié depuis longtemps.

Le manque ne constitue pas le seul problème grave. La dépendance aux opiacés est aussi psychologique. « Désintoxiqué », le junkie ressent un vide insupportable dans sa vie, autrefois complètement organisée autour de la poudre : les fix jusqu'à l'aube, la fin d'après-midi et la soirée passées à chercher de la poudre, ou de l'argent pour acheter de la poudre, et à fixer d'innombrables rendez-vous hasardeux, à traîner dans des cafés ou dans une piaule dans l'attente d'un vendeur qui viendra quatre heures en retard : une vie morne et grisâtre. Le cycle peut durer plusieurs années, une vie entière. La seule désintoxication définitive suppose une réorientation complète de toute la personnalité. Ça n'arrive pas tous les jours.

Un junkie peut vivre vieux mais meurt souvent jeune d'overdose. L'héroïne vendue au marché noir est coupée à 95 % de lactose ou d'autres poudres blanches. Il arrive pourtant qu'un usager achète sans le savoir une poudre beaucoup moins coupée, contenant jusqu'à 20 % d'héroïne pure. S'il n'ajuste pas la dose, c'est l'over-dose : un état de choc et de paralysie qui peut se prolonger pendant plusieurs heures, et provoque souvent la mort (à New York : plusieurs morts par jour pour over-dose). Le traitement médical de l'over-dose est l'injection de **nalline.** Le traitement utilisé par les junkies consiste à injecter du lait et de l'eau salée. Artisanat sans garantie.

Autres complications possibles : les impuretés, fréquentes dans l'héroïne du marché noir, toujours de provenance douteuse. L'effet ressemble à celui de l'over-dose, et peut aussi entraîner la mort. Il faut y ajouter : l'hépatite virale et autres maladies dues aux seringues sales (très peu de junkies font bouillir l'eau et la seringue avant le fix), les abcès aux bras ou autres endroits de l'injection.

A long terme, la dépendance produit un état d'affaiblissement morbide, dû à la disparition d'instincts essentiels à la survie : malnutrition (les opiacés suppriment la sentation de la faim), bronchite chronique (ils empêchent de tousser), désintéressement sexuel.

Bien sûr, le problème le plus sérieux est celui de la toxicomanie elle-même : le véritable junkie est un être tristement infréquentable, sans conteste un représentant écologiquement inviable de l'espèce humaine.

barbituriques

LES barbituriques sont un dépressif à très fort taux d'intoxication, qui se consomment usuellement en capsule ou en comprimé, parfois en injection. Le premier barbiturique a été découvert en 1903 sous le nom commercial de Véronal, toujours utilisé aujourd'hui, suivi en 1912 du Luminal ; depuis, 2.500 dérivés de l'acide barbiturique ont été synthétisés ; cinquante marques se trouvent dans le commerce. Ils agissent fortement sur le système nerveux ; à petites doses, ils sont efficaces pour supprimer la tension et l'anxiété, et n'abrutissent pas trop. A plus fortes doses, leur pouvoir sélectif disparaît, leur action sédative s'étend à tout le système nerveux et à la moelle épinière, d'où l'apathie et le sommeil dans des circonstances normales.

Les barbituriques sont éliminés par les reins et le foie à des vitesses variées, selon que leur action est lente, comme le Véronal, le Luminal, ou intermédiaire, ou ultra-rapide, comme le Penthothal, dont l'effet se produit dix minutes environ après l'injection. Ils sont plus dangereux que le speed ou l'héroïne : alors que le speed oblige le cœur et les organes vitaux à travailler en heures supplémentaires, les *downers* (dépressifs) ralentissent le cœur et diminuent de façon drastique la pression sanguine. Les barbituriques sont généralement utilisés par ceux qui préfèrent un *high* de type paresseux, proche de l'ivresse alcoolique.

La tolérance aux effets des barbituriques se développe après un usage intense, le taux d'élimination s'élevant et rendant nécessaire un accroissement de la dose pour produire l'effet originel ; mais, à la différence de l'opium, il existe une dose mortelle (dix fois la dose somnifère) au-delà de laquelle la mort est automatique. Une overdose de barbituriques à effet lent est souvent fatale, et il y a moins de chances qu'elle soit découverte à temps pour être traitée médicalement. L'état de confusion mentale dans lequel se trouve l'utilisateur de barbituriques l'amène à oublier combien de doses il a prises et entraîne ainsi de fréquentes overdoses avec leurs conséquences : empoisonnement sévère, coma profond, interruption de la respiration et du travail des reins, les manifestations étant un état de choc type, un pouls rapide et faible, une peau suintante, avec la mort au bout.

Les effets psychologiques et sociaux des barbituriques sont comparables à ceux de l'alcool : rejet de la société, état dépressif prononcé, avec tendance au suicide, pertes de mémoire, agressivité. Les effets de la drogue restent très nocifs pendant la cure de désintoxication, qui nécessite une hospitalisation ou du moins un contrôle médical, avec diminution progressive des doses : faiblesses, tremblements, anxiété, température élevée, pouls rapide, crises d'épilepsie, psychoses, hallucinations paranoïaques accompagnent la désintoxication.

« Le drogué aux barbituriques offre un spectacle pénible. Il ne coordonne plus ses mouvements, il titube, tombe des tabourets de bars, s'écroule de sommeil au milieu d'une phrase, laisse dégouliner la nourriture de sa bouche. Il est troublé, querelleur, stupide. Il use le plus souvent d'autres drogues, n'importe lesquelles, pourvu qu'il puisse mettre la main dessus : alcool, benzedrine, opiacés, marijuana. Il est méprisé dans le milieu de la défonce : des débiles à pilules. Aucune classe. Il me semble que les barbituriques créent la pire forme de toxicomanie, pas belle à voir, dégradante, difficile à traiter. » (William Burroughs, *Le Festin Nu.*)

MISERABLE MIRACLE

Grand poète, vieux bourlingueur distingué, sur l'Amazone, l'océan et dans sa tête, voisin de palier du surréalisme, Henri Michaux est l'un des premiers expérimentateurs européens des hallucinogènes, entre 1950 et 1960. Ces quelques citations de **Misérable miracle** (récemment réédité par Gallimard) ne sont qu'une facette, mais éclatante, de son œuvre. Après une vingtaine de prises, dont il a tiré les enseignements graphiques ou littéraires, somptueux et débiles, Michaux a cessé tous rapports avec la mescaline.

Celui qui attrape un coup de poing sur la figure voit mille chandelles ou mille étoiles scintillantes, mais il ne voit pas un tombereau de suie ou un acte d'une pièce de Shakespeare, même abrégé.

Au plus fort de son action la Mescaline apporte des images aveuglantes ou cernées par la foudre, des tranchées de feu, ainsi que des hommes lointains ou lilliputiennement (1) petits, animés d'un mouvement rapide, plus proche de celui des pistons d'un moteur que d'aucun geste d'homme.

Enormément de cristaux et tout finit tôt ou tard en cristaux.

Visions. Ce que la Mescaline pousse à voir. Ce que donne par-dessus tout la Mescaline, c'est une vibration énorme, multiple, fine, polymorphe et effroyable, qui semble ne devoir jamais plus finir.

Devenue faible, mais encore fort agitante, elle étale de grands champs de couleurs aux millions de points distincts et répand des foules avec l'agitation des foules. Plus tard elle n'est plus capable que de l'agitation de chenilles en marche. Les formes presque toujours innombrables, éperdument allongées, exagérément frêles et graciles, creusées en leur milieu, permettent de voir de fluets minarets, des colonnettes comme des aiguilles, des clochetons par trop gentillets, des losanges et ce qu'on peut faire de plus élancé en tout genre, élancé et frêle. Plus que creusées elles sont parfois cassées (2) (au moins étrécies) en leur milieu, ou en plusieurs endroits. Pour qui n'aurait pris qu'une fois de la Mescaline, les arts mexicains (statues zapotèques et toltèques ; et temples aztèques) aux multiples lignes de cassures, sont devenus parlants et significatifs.

Plus faible encore, la Mescaline fait trembler toute chose de tout petits tremblements incessants, d'oscillations, d'emboîtements-déboîtements. Un infime permanent séisme y règne, qui fait songer à un processus ruiniforme, sans que rien, malgré les lézardes incessantes ne tombe **en ruine.**

Plus tard encore elle fait onduler (3) toutes choses, d'une presque imperceptible et microscopique houle. Dans cette sorte de tapis roulant qui défile d'un bout à l'autre du champ de la vision, l'on peut reconnaître selon son tempérament, ses préoccupations, ses impressions dernières (importance des dernières), selon les incidents du moment (bruits fortuits, mots entendus, ou même pensées transmises, car on est devenu extrêmement réceptif) on peut reconnaître, **dis-je,** n'importe quoi, **pourvu, condition unique, que ce soit en grand nombre, foules de gens, parterres de fleurs, métropoles géantes, troupeaux immenses, ou, à qui ne sait pas inventer ou s'y oppose, de multiples points de couleur uniquement.**

Comme si on voyait les villes et les signes d'une sorte de civilisation des myriades.

Une certaine épaisseur plutôt qu'un vrai relief et des surfaces dont le toucher serait légèrement désagréable.

Comme il y a un style mescaline, il y a des couleurs de la Mescaline. A qui en a pris, vous pouvez les montrer dans la réalité. Elles seront reconnues. (Non toujours celles-là, mais celles qui auront le même air de famille.) Les criardes d'abord (4). Des rouges stridents passent près de verts absolus. C'est un drame optique. Les écœurantes ensuite. Des pierreries en quantité, visiblement fausses, sont l'inlassable cadeau.

S'affaiblissant encore, la Mescaline distribuera jusqu'à épuisement des tissus moirés, des satins douteux, des objets nickelés dont le nickel a souffert et des revêtements aux tons aguicheurs. Par moments de très intenses et pures couleurs, mais tôt ou tard le bazar revient, réduisant à néant l'effet des beautés précédentes. Quelle que soit la couleur, la nuance douceâtre, véritable pelotage par la vision, est la plus courante.

Celui qui déteste les séductions faciles va bien enrager. Mais pourquoi donc allait-il se faire chatouiller les nerfs ?

La Mescaline provoque un état vibratoire. Vibrations multiples, au début presque foudroyantes. A amplitudes anormales, avec beaucoup de pointes. Il faudrait en faire la preuve expérimentale. Le curieux est qu'on y est sensible et dans l'épilepsie, non. On en tombe, simplement. La décharge électrique des neurones est sans doute moins massive et les ondes différentes. L'état de schizophrènes agités devrait aussi être examiné de ce point de vue (...).

La Mescaline démontre à qui en prend, son radotage intérieur, celui-ci étant très augmenté grâce à la vitesse, ou grâce à la suppression du mécanisme de freinage.

Mais l'inventeur, celui du type dont on dit qu'il a fait une découverte en y songeant toujours ? La différence avec le radotage pur, lequel n'améliore pas l'idée, quel que soit le nombre des passages de celle-ci, est que l'inventeur ou le créateur, à chaque passage, fait vivement une nouvelle liaison, assemblant ici, défaisant là, jusqu'à ce qu'après quantité d'interventions provisoires, il crée une œuvre entièrement conforme à son secret désir.

Quoi qu'il en soit de ces radotages, les passages (apparemment) planétaires d'un univers accéléré sont une des merveilles de la Mescaline. Elle fait expérimentalement aussi le monde de la relativité. Elle la donne en exhibition. Soudainement quarante minutes après l'avoir absorbée, la vitesse des images est augmentée fantastiquement et le temps est bouleversé. Tout se modifie. Les idées sont plutôt des billes que des idées. L'invraisemblable irréalité de la réalité est patente, violente, les réflexions décapées et véloces circulent comme des corps astraux.

Au sortir de la Mescaline on sait mieux qu'aucun bouddhiste que tout n'est qu'apparence. Ce qui était avant, n'était qu'illusion de la santé. Ce qui a été pendant était illusion de la drogue. On est converti.

1. L'image lilliputienne dans la plupart des toxicomanies ne serait-elle pas due à ce qu'on ne réagrandit pas, comme on ferait normalement, l'image qui est prodigieusement petite ?
Le mécanisme d'agrandissement (ou le sentiment que c'est plus grand) ne fonctionnerait plus.
2. La vibration casserait la ligne droite que vous vouliez tracer.
3. L'impression d'ondulation pourrait provenir, remarque le Dr Ajuriaguerra, de l'irrégulière apparition de pointe sur une surface.
4. Par suite du voisinage fréquent des couleurs complémentaires (?) — voir Rouhier, *Le peyotl. La plante qui fait les yeux émerveillés.*

Fascisme Psy

C'ETAIT à l'été 1970, non loin d'Aspen, Colorado, une énorme surprise partie, festivité quasi rituelle dans cette région. Ce soir-là, un samedi de juin, les freaks se pressèrent par centaines, durs à cuire de la montagne et gentils ramollos du coin, en tout plus de deux mille pour fêter le temps des cerises. Un prodigieux délire, une scène tellement superbe que le shérif et ses hommes n'osaient y pointer le nez de peur d'y prendre un mauvais coup ou un bon trip. Impuissants et chagrinés devant les proportions de ce capharnaüm psychédélique, ils se contentaient de regarder monter vers le ranch une invraisemblable procession de freaks chevelus et planants.

Le groupe de rock secouait la grange immense et barbouillée de couleurs brutales. On dansait partout, et jusque dans les champs. Les couples se dévêtaient au gré de leurs amours ou de leurs illuminations, dans les hautes herbes où s'échangeaient toutes les drogues du monde. De temps à autre un individu échevelé jaillissait de la grange pour pisser à longs jets dans la boue du corral. A des lieues alentour, les parties d'Aspen passaient à juste titre pour les plus folles bacchanales de défonce de tout l'Etat.

La gaieté touchait à son zénith et le soleil à l'extrémité de sa course lorsqu'apparut une dame d'une cinquantaine d'années, vêtue comme toutes les personnes de son âge — mais ses cheveux étaient si gris qu'on eut dit une teinture d'argent. Son entourage était plus inhabituel : elle traînait à ses basques un homme d'une quinzaine d'années son cadet, une sorte de valet déguisé en chef de publicité, cravate de soie et souliers pointus, chargé d'un monstrueux thermos de cinq litres et d'une multitude de gobelets plastifiés. Derrière venait un adolescent chinois, dix-huit ou dix-neuf ans, majestueusement drapé d'un étincelant peplum écarlate et campé sur des bottes en peau de serpent. Ne nous cachons rien : j'étais un peu défoncé et je crus à une apparition. La dame pénétra dans la grange d'un pas décidé et commença à distribuer des verres d'un liquide pourpurin et mal identifiable. C'était du punch. Elle nous interpellait, versait des rasades : « Qui veut du punch ? Vous verrez, la musique sera bien plus belle quand vous aurez bu. N'est-ce pas, John ? » Et John tordait sa moustache en ricanant : « Oh oui, bien plus belle, ô très chère... » Le Chinois prélevait ici ou là une petite lampée des verres qu'il donnait à la ronde. Je buvais une bière et refusais tout net la mixture. Parmi la cinquantaine de personnes agglutinées devant moi, je restai bientôt le seul à n'avoir pas tâté au breuvage.

De l'autre côté de la grange, à une dizaine de mètres, la dame me figea du regard pendant deux interminables minutes sans que je puisse échapper à cet œil et refuser plus longtemps de le fixer. Je tournai la tête en vain, il me fallut y revenir, et je sentais ses yeux littéralement sur moi, très proches, démesurés, deux gouffres qui m'aspiraient au-delà de toute résistance. J'approchais et pris le verre de punch. Elle souriait. Je retournai m'asseoir, et j'en bu un peu : un pouvoir étranger pénétra en moi. Comme je l'ai compris plus tard, le punch contenait de l'acide. La dame souriait encore et toujours. Elle rassembla le petit groupe et l'entraîna au-dehors. Je la suivis avec les autres. Là, elle rangea les gens en cercle et s'assit elle-même au bord de la prairie. Sur son ordre, le Chinois se mit à lire à chacun les lignes de la main. Plus encore que le valet, celui-ci semblait sans autres volontés que celles de sa maîtresse, véritable automate stoned et décérébré.

La dame tournait longuement autour du groupe, interrogeait chacun personnellement : « Que faites-vous là ? Pourquoi êtes-vous venu ? Pourquoi avez-vous bu le punch ? Pourquoi avez-vous rejoint le groupe ? Vous aimez ce groupe ? N'est-ce pas mieux d'être avec nous plutôt qu'à l'extérieur ? » Cela prenait des proportions gigantesques : tout était dans le groupe et le péril à l'extérieur. J'essayais de m'écarter. Elle me rappela, j'étais à nouveau entraîné, comme des secousses électriques dans mon cerveau et ma raison qui s'échappait.

La dame était belle et toute puissante, j'étais rassuré d'avoir retrouvé le groupe, je m'enfonçais. Il me fallut un brusque sursaut, ces réflexes de survie à la limite de la conscience. Peut-être n'avais-je pas bu autant de punch que les autres : je m'écartais à nouveau, elle m'appelait : « Vous avez bu avec les autres, revenez, après tout ce que j'ai fait pour vous, rejoignez le groupe, ne partez pas vers l'extérieur... » Je me mis brusquement à courir et je tombai par miracle sur ma voiture. Je démarrai d'un coup, essouflé et glacé, vidé.

Je n'ai jamais su la suite de l'aventure : comment savoir ce qu'il était advenu au groupe, à ces hippies sans adresse et sans point de chute, entraînés par une dame au beau milieu d'une défonce générale ?

Je restais assez troublé. J'en parlai quelque temps plus tard à Ed Sanders, un de mes amis qui écrivait alors un livre sur Charles Manson et l'assassinat de Sharon Tate. Pour lui, c'était une manifestation de plus de ce qu'il nommait le fascisme psychédélique — l'aboutissement ultime de l'acide dans certains groupes fermés et névrosés à travers les voyages sans retour de l'envoûtement et de la domination. Ceux-là avaient d'abord vécu le flower power et les bonnes vibrations sans s'arrêter, ils avaient voulu aller au bout des phénomènes « d'expansion de la conscience » toujours plus loin et plus fort, et la recherche avait tourné à l'obsession. L'interrogation restait suspendue dans l'angoisse jusqu'à la constitution de ces groupes accablés de fantasmes, définitivement clos sur eux-mêmes et tout tendus dans l'obéissance à un leader douteux : hors du groupe désormais, point de salut ou de vie concevable, le groupe est juste, le groupe est bon, et tout à l'extérieur devient menace, erreur et malheur. Au récit de mon aventure, Sanders croit reconnaître le personnage et les manières de Jean Brayton, grande prêtresse de la Loge du Soleil, recherchée comme bourreau d'enfants par les polices de plusieurs Etats. Elle avait une fois enfermé un enfant de six ans dans une caisse pendant

exode héléique

cinquante-six jours aux seules fins de le « punir ». Elle était bien connue dans le Sud californien, où elle manipulait une secte à l'aide de toutes sortes de drogues : acide, démicrol, scopolamine, Jimson weed, datura root, éther, belladone, et pratiquait énergiquement sur autrui les lavages de cerveau psychédéliques. On en venait à des sacrifices d'animaux, à des beuveries de sang frais, veillées morbides et orgies sado-masochistes. Toutes choses qu'affectionnent également Manson et sa famille.

Sanders revint sur le sujet dans son livre, **L'histoire de la famille de Charles Manson.** Ici, le délire s'incarne et tourne au mal absolu. Le lieutenant Calley, massacreur de Song Me, était le produit ultime de la machine militaire — un automate. Manson de même s'imposait comme l'avatar final de notre société et de sa révolution psychédélique. A l'extrémité des phénomènes d'expansion de la conscience, l'individu trouve la vision de sa propre mort ; au-delà, plus rien, si ce n'est l'Apocalypse. L'individu explose et sa mort se confond avec la fin du monde. Ce n'est parfois qu'un lancinant slogan pour vieux gourou boursien. Mais ce jour-là, avec Manson, il y eut huit cadavres percés de centaines de coups.

Dans son livre, Sanders raconte l'histoire avec une extraordinaire minutie, jour après jour de 1967 à 1969, cent quarante kilos de rapports et de bandes magnétiques, un an et demi de travail et les recherches de trois détectives privés pour écrire 412 pages. Manson, comme bien d'autres et comme Jean Brayton, se servait de l'acide pour programmer les gens de son groupe : là aussi, lavage de cerveau, brimades, puis reconstruction des cadres mentaux selon les volontés du maître. Pour justifier l'affaire, on en appelait aux mysticismes de l'Eglise du Jugement dernier : une théorie qui confondait Christ et Diable pour exalter l'obéissance et la vertu des châtiments. Manson draguait, défonçait la fille, l'initiait : « Je suis le Christ, je suis Satan, baise-moi, tu baises Dieu, tu baises Satan... ». Mille microgrammes d'acide pour le cerveau d'une jeune fille, et cette lancinante comédie : on imagine aisément les résultats.

Au bout du voyage, il était inévitable qu'on en vint au meurtre ; Manson contrôlait à tel point l'esprit de ses disciples qu'il pouvait les pousser au crime au gré de son propre sadisme. L'enchaînement était simple : Manson exigeait qu'un disciple défoncé le frappe, le disciple refusait et devait admettre du même coup qu'il méritait la mort pour cette désobéissance ; alors le monde s'écroulait dans sa tête, il avait accepté sa mort et celle de Manson son Dieu, qu'importait donc la mort des autres ? Ce n'était au début qu'un jeu psychique, mais les cerveaux en sortaient dévastés. Au bout du compte, et lorsque les meurtres eurent réellement lieu, il n'y avait plus d'assassins et d'assassinés, simplement une stupéfiante immolation au nom de la Mort sublimée. C'est la principale découverte de Sanders : pour la grande presse, de sales hippies avaient massacré d'innocents acteurs d'Hollywood et un couple de bourgeois tranquilles ; dans la réalité, ce fut une apothéose de crime et de sang, succédant à de nombreuses séances de sévices et de films hystériques auxquels participèrent les victimes elles-mêmes, et Sharon Tate, tous complices et tous coupables. La police a saisi et fait disparaître les films tournés sur les premières scènes de sadisme, un malheureux dealer de cocaïne fouetté par chacun, une fille décapitée vive, des sacrifices d'animaux, d'abjectes et sanglantes simagrées, des orgies sexuelles. Ce vampirisme vidéo avait ses adeptes et ses voyeurs, une clientèle qui payait cher pour une représentation dans les villas des alentours de Los Angeles. Une agence très underground pouvait également fournir de petits cadavres encore chauds sur simple coup de téléphone et moyennant un gros chèque.

Sanders affirme également que les fils et les filles de plusieurs stars connues fréquentaient le ranch de Manson. On soupçonne de hautes personnalités et quelques éminents fonctionnaires d'avoir participé à diverses séances d'assassinat collectif. Et pour les sectes elles-mêmes, c'était bien encore le meilleur moyen de se couvrir et se procurer de la drogue en toute impunité.

Aujourd'hui, le meurtre de Sharon Tate et de ses compagnons est public, jugé, condamné. Mais ailleurs ? Partout surgissent des sectes qui professent de semblables philosophies, où s'incarnent les mêmes Christ sataniques, où l'on prêche au dehors le mépris de la drogue pour la mieux utiliser en fabuleuses quantités comme un sacrement et le moyen de laver les cerveaux. Quel est donc ce Jugement dernier qu'appelle la Loge du Soleil ? Comment expliquer le meurtre de quatre-vingt jeunes femmes en Californie, ou ces quarante-quatre morts non identifiés à travers les Etats-Unis, tous frappés des signes d'un sacrifice rituel ? Bilevisées, direz-vous ? Peut-être, mais si le diable n'est pas encore un personnage national digne de mouvoir nos ordinateurs, les premières effluves du soufre nous chauffent le nez. A New York, trois sectes maléfiques opèrent et recrutent ouvertement, et se poussent avec succès pour obtenir des articles dans la presse. L'une d'elles a pour chef un individu qui se prend pour Dieu en personne et qui administre à ses apôtres quinze cents microgrammes de LSD avant de les endoctriner au cours de douze heures de prêche en chambre. Qu'un apôtre menace un jour de perdre la foi, on recommence le traitement accompagné d'un discours plus énergique. Les hérétiques convaincus sont enfermés pour des jours dans de minuscules cachots. Le directeur d'un journal underground s'était cru autorisé à les dénoncer : il fut menacé et battu.

Ne riez plus : voici le temps du fascisme psychédélique, du vidéo-vampirisme, des salons de nécrophilie et des sinistres ébats de la bonne société, des suceurs de sang qui vénèrent Dieu et Belzébuth — le meurtre sur leurs tables de loi.

(D'après Lucien K. Truscott IV, **Village Voice.**)

LA PESTE BLANCHE

**Les Black Panthers n'aiment pas l'héroïne.
On les comprend :
elle décime les ghettos,
avec la complicité des flics blancs.
Voici leur position.**

DETROIT, trente mille héroïnomanes dans la communauté noire, pour la plupart des jeunes de 16 à 22 ans, le plus fort pourcentage de toutes les villes américaines. Etrange coïncidence, le taux de chômage oscille entre 45 et 50 % dans cette tranche d'âge. L'expansion économique qui a suivi les émeutes raciales de 1967 avait attiré de nombreux travailleurs noirs des Etats du Sud dans les usines automobiles de Détroit. Prospérité passagère et illusoire. Depuis, le chômage n'a cessé de s'aggraver, d'autant qu'aux ouvriers licenciés, sont venus s'ajouter les anciens combattants de la guerre du Viêt-nam. En AmériKKKe, ils n'ont trouvé pour tout refuge que le « Jones man », le nouveau seigneur du ghetto, le revendeur d'héroïne.

Michael Cetewayo Tabor, vingt-trois ans, membre du Black Panther Party, emprisonné depuis avril 1969 pour sabotage et complicité de meurtre contre des policiers, fait le procès de la « Peste ». Il ne parle pas seulement en militant. A treize ans, il se pique à l'héroïne sur les trottoirs de Harlem. A dix-huit ans, l'Autobiographie de Malcom X lui fait prendre conscience de son aliénation. Il arrête de se droguer et adhère au BPP.

« La drogue a une telle emprise dans les ghettos colonisés d'AmériKKKe que le terme de « Peste » n'est pas trop fort pour la qualifier. Pourtant, le gouvernement raciste US ne commence à s'en préoccuper que depuis quelques temps. C'est même devenu « une affaire de grande importance ». Il faut noter que cet intérêt croissant est relativement proportionnel à l'extension de la Peste dans les sanctuaires de la communauté blanche, la moyenne et la haute bourgeoisie. « Tant qu'elle se confinait au ghetto, le gouvernement ne la considérait pas comme un problème. Mais depuis que les professeurs d'université, les politiciens véreux, les financiers cupides et les industriels ont découvert que leurs propres fils et leurs propres filles sont atteints par le fléau, le pays est en état d'urgence. C'est très significatif, et très riche d'enseignements, en ce qui concerne la drogue et le peuple noir (...).

« Les programmes de prévention et de désintoxication ne peuvent rien contre la Peste. Leur approche bourgeoise, archaïque, freudienne ne leur permet pas de s'attaquer aux racines du mal. Ils ignorent les origines socio-économiques de la drogue, au mieux effleurent-ils le problème. Ils refusent hypocritement de voir que dans la communauté noire l'exploitation capitaliste et l'oppression raciale sont les facteurs primordiaux de son extension. Ils ne se préoccupent jamais de soigner les drogués noirs, et d'ailleurs ils n'y parviennent même pas pour les blancs. (...)

« Le gouvernement ne pourra pas résoudre le problème : cela nécessiterait une transformation radicale de la société. La conscience sociale, les valeurs, les buts, les traditions, tout doit être changé, ce qui implique un renversement du mode de production et de distribution des richesses. Seule la Révolution peut détruire la Peste. La racine de la drogue, symptôme monstrueux de la maladie qui ronge l'édifice capitaliste, réside dans le système social. Aussi ne peut-elle se résoudre que d'un point de vue de classe. (...)

« L'héroïne, la Peste, fléau des colonies noires de Babylone. La Peste, dont les pouvoirs destructeurs, dans le domaine spirituel, moral, psychologique, physique et social, surclassent ceux de tous les maux connus jusqu'ici par l'humanité. La Peste, cultivée en Turquie, convoyée à Marseille, transformée en morphine-base, puis en héroïne, passée en AmériKKKe, coupée, diluée, puis introduite dans le ghetto. La Peste, poison mortel, poudre blanche vendue par des bêtes immondes folles de fric à de jeunes Noirs qui cherchent désespérément ce qui les aidera à oublier la misère, l'abjecte pauvreté, la maladie et la dégradation quotidiennes.

« Au début, la Peste apporte l'oubli. Sous sa sinistre influence, la prison nauséabonde du ghetto devient Eden. L'âcre puanteur des taudis suant l'urine disparaît, les hurlements d'angoisse du peuple noir conduit aux limites de l'insanité par une société sadique s'éteignent. Fini le vagissement assourdissant des sirènes des voitures de flics-porcs, qui foncent dans les rues de l'Enfer Noir pour secourir le cent septième autre flic-porc, en état de difficulté bien mérité. Finies les poubelles renversées et les ordures qui pourrissent dans les rues du ghetto.

« Oui, sous son influence extatique, on oublie l'hideuse réalité. Mais il y a un truc, un truc cruel et monstrueux, un piège mortel. Au moment où le bonheur illusoire produit par l'héroïne se dissipe, les réalités dont le désespéré cherchait à s'évader l'engloutissent à nouveau. L'âcre puanteur de l'urine assaille ses narines. Les cris d'angoisse se fondent au vagissement des sirènes de police, il les entend très fort et très distinctement, comme en stéréophonie. Et ces immondices qui débordent des poubelles trop pleines, elles lui souillent les pieds. La jeune proie n'est pas longue à comprendre que seule une autre piqûre pourra l'arracher à cette hideuse réalité. Chaque dose la mène plus près de la tombe. Bientôt elle sera ficelée, enchaînée, phy-

siquement et psychologiquement sous l'emprise de la Peste. Son esprit et son corps seront désormais esclaves de l'héroïne. (...)

« Alors le cercle vicieux se met en place. Le drogué viole ce que la classe dirigeante appelle la loi pour se procurer de l'argent et entretenir sa maladie. Il perd toute force et énergie. Il va en prison ; à sa sortie, il ne pense qu'à une chose : une piqûre. Le cycle continue. Il plonge toujours plus profond dans l'abîme de la dégradation. Et là, toujours là, pour satisfaire son besoin, le flic, le marchand, le fournisseur de poison, le pourvoyeur de la mort, impitoyable, rebut meurtrier de la planète, ignoble capitaliste qui vend la destruction dose après dose, incite à la consommation, véritable homme de la Peste. (...)

« Le trafic de drogue est incontestablement l'une des entreprises les plus profitables. Les bénéfices se comptent en milliards. L'US Steel, la General Motors, Standard Oil en pâlissent de jalousie. A l'échelle nationale et internationale, c'est la Maffia qui contrôle le marché de l'héroïne. Elle investit une grosse part des profits dans des affaires dites légales qui lui facilitent le travail. Le crime organisé étant une affaire en constante expansion, elle cherche toujours de nouveaux domaines d'investissement pour maximiser ses profits. Ainsi les affaires légales et illégales s'imbriquent-elles étroitement, tandis que se développent les relations entre la Maffia et « d'honorables hommes d'affaires ». Depuis quelques années, un grand nombre de politiciens, d'ambassadeurs étrangers et d'importants capitalistes ont été arrêtés aux Etats-Unis pour trafic de drogue. D'autres, grâce à leur richesse et à leur influence, ont pu y échapper. (...)

« Vue la nature rapace et vorace du capitalisme, il n'y a rien d'étonnant à ce que des hommes d'affaires soi-disant honnêtes soient impliqués dans le trafic. Avec leur soif insatiable de profits, ils feraient n'importe quoi pour de l'argent. (...)

« Le concept du Pouvoir Noir s'est étendu à toutes les institutions et à toutes les activités de la communauté noire. Les professeurs noirs veulent contrôler les écoles du ghetto, les hommes d'affaires et les commerçants expulsent leurs confrères blancs, les tenanciers de maison de jeu également. De même, les trafiquants noirs cherchent à monopoliser le marché de l'héroïne dans la communauté. Ironie tragique, ce sont les maîtres-chanteurs, les propriétaires d'établissements de jeu et les trafiquants de drogue, en somme les escrocs capitalistes noirs, qui ont réalisé les plus grands progrès dans le contrôle de la communauté à New York. (...)

Carnet de croquis de Crumb.

« Mais la Peste n'aurait jamais pu se développer à ce point si elle n'avait pas favorisé les forces d'occupation la police. Les arrestations effectuées par le Bureau des Narcotiques n'ont pas augmenté : en échange de pots de vin, la police accorde une totale sécurité d'action aux trafiquants. (...)

« Autre pratique courante : des flics-porcs, spécialement ceux des Narcotiques, découvrent de la drogue chez un pourvoyeur, l'arrêtent et ne fournissent à l'enquête qu'une partie de la drogue confisquée. Puis ils la refilent à un autre trafiquant, qui leur donne un pourcentage sur la vente. Les flics utilisent aussi des trafiquants comme indicateurs qui obtiennent toute liberté d'action en échange de leurs informations. La police ne pourra jamais résoudre le problème, elle en est un des éléments. (...)

« Les politiciens véreux du Capitole, fantoches fourbes et hypocrites de la bourgeoisie, ont fait passer une loi qui permet aux agents des Narcotiques de pénétrer au domicile de quiconque sans frapper, sous prétexte de chercher des stupéfiants et « d'autres preuves ». Cette loi a pour but apparent d'empêcher les trafiquants de faire disparaître toute trace avant que la police ne pénètre chez eux. Le naïf qui penserait que cette loi ne s'appliquera qu'aux trafiquants suspects se prépare une désillusion tragique et peut-être fatale. Il oublie les réalités de l'AmériKKKe actuelle : sa politique, ses lois, sa police ont un caractère fasciste, et d'ailleurs ne s'en cachent pas. Et les domiciles des révolutionnaires, des progressistes, et même des sim-

pies amoureux de la liberté sont couramment violés par la police sous ce fallacieux prétexte. (...)

« Depuis que le peuple noir a abandonné la tactique inefficace des « Droits Civils » et résolu d'obtenir sa libération par tous les moyens, il devint indispensable de renforcer les forces d'occupation dans les colonies noires. Mais l'oppresseur sait qu'il ne peut le faire ouvertement, surtout à New-York, sans attiser la ferveur révolutionnaire dans le ghetto ; il a besoin d'un prétexte. Quel est-il ? Voilà le mécanisme : « Les responsables de la communauté nous ont informés que la délinquance, les aggressions, les cambriolages et les assassinats ne font qu'augmenter, ce qui concorde avec les enquêtes de la police. Les rues sont dangereuses, les entreprises infestées de voleurs, le commerce ne peut plus fonctionner. Les autorités de la ville et les résidents noirs pensent que cette horrible situation provient de la multiplication des drogués, qui s'attaquent aux braves gens pour se procurer de l'argent. A leur appel angoissé, à leur appétit de sécurité, nous répondons en renforcant la police ». On ne peut nier que les victimes de la Peste soient responsables de la plupart des crimes perpétrés dans le ghetto. Mais avant de nous arracher les cheveux, nous ferions peut-être mieux de nous demander qui a introduit la Peste à Harlem, à Bedford Stuyves et dans les autres communautés. A qui profite la drogue ? Les policiers, troupes étrangères de l'ennemi envoyées dans le ghetto par la classe dirigeante, ne protègent pas la vie des Noirs, mais les intérêts économiques et la propriété privée de la bourgeoisie. Ils sont là pour empêcher le peuple noir de se révolter. Rockefeller et Lindsay se moquent pas mal de notre vie. Et si nous ne savons pas encore à quoi nous en tenir avec la police, nous sommes vraiment mal barrés. (...)

« Les financiers cupides qui contrôlent la police raciste et les politiciens véreux sont ravis que la jeunesse noire soit victime de la Peste. Et ils le sont pour une double raison : primo, cela leur rapporte un profit financier ; secundo, ils se sentent tranquilles tant qu'ils voient nos jeunes défoncés à l'héroïne écroulés sur le trottoir. Notre guerre de libération n'est pas près d'aboutir. Tant que nos jeunes frères et sœurs se vendront pour un sachet et une piqûre, nos espoirs de liberté s'envoleront en fumée. Sans la jeunesse noire, nous ne pourrons jamais construire une force révolutionnaire. Nous sommes seuls à pouvoir extirper la Peste du ghetto. La drogue est la pire forme de génocide : la victime paie pour mourir. »

Certains ont entendu l'appel de Michael Tabor. En janvier 1971, soixante-dix drogués, blancs, noirs et porto-ricains — sur cent cinquante — quittent le centre de désintoxication de Logos, à New-York, pour fonder un groupe révolutionnaire, Spirit of Logos. L'une d'entre eux, Rona Bernstein, explique pourquoi : « J'étais entrée volontairement à Logos car, comme je me piquais depuis l'âge de seize ans, ma mère m'avait dénoncée à la Commission de Contrôle des Narcotiques, un euphémisme pour dire « prison ». L'enseigne de Logos, « communauté thérapeutique pour la réadaptation des intoxiqués », m'avait semblée plus engageante. J'y suis entrée volontairement. On vous y attribue certaines fonctions dans la marche de la maison. Comme je savais taper à la machine, on en profita. On m'usait et m'abusait ; j'étais traitée comme un chien. Puis on m'affecta au service des approvisionnements. Je devais alors sortir dans la rue en minijupe, et vendre mon corps pour de la nourriture ou des vêtements (que je n'ai évidemment jamais mangée ni portés). Le personnel de Logos gardait tout ce que je rapportais pour sa propre consommation, alors que les résidents avaient à peine de quoi se nourrir ou se vêtir. Par vendre mon corps, j'entends faire du charme aux gens que j'abordais pour leur demander la charité. La « communauté thérapeutique » nous utilisait pour faire de l'argent.

« Mais il était très difficile de quitter Logos. Ils nous disaient que la drogue nous était indispensable, que nous avions des troubles de caractère terribles et que si nous partions, nous serions condamnés à nous droguer pour le reste de notre vie. Lorsqu'une soixantaine d'entre nous décida de s'en aller, je compris que ce n'était pas moi l'oppresseur capitaliste, que ce n'était pas moi qui souffrais de troubles caractériels, mais les dirigeants de cette société et ceux des soi-disant centres de réadaptation. Je m'aperçus aussi qu'en me droguant, je faisait exactement ce que désiraient les flics. Les flics pourraient arrêter la drogue dans ce pays, mais ils auraient alors des milliers de révolutionnaires et d'anciens drogués sur le dos. C'est bien la dernière chose qu'ils souhaitent. »

(D'après Michael Tabor, Rat UPS)

(Suite du dossier p. 49)

petites annonces

Depuis plus de dix mois, nous publions des petites annonces gratuites. Aujourd'hui nous sommes submergés : il devient impossible de tout classer et de tout publier, faute de place, de temps et d'argent. Comme il n'est pas question de transformer les petites annonces gratuites en petites annonces payantes, nous sommes obligés d'adopter la solution suivante : pour qu'une petite annonce puisse passer dans le journal, il faut qu'elle soit inscrite dans le formulaire de la page 39 que vous devez découper et nous envoyer. Les autres textes ne passeront que s'il reste de la place. Ainsi nous pourrons nous y retrouver et continuer à publier le maximum d'envois.

Autres remarques : nous préférons aider ceux qui cherchent à agir. Voilà pourquoi l'immobilier, le commercial et le cœur ne paraîtront qu'en fonction de l'espace disponible. C'est ainsi que dans ce numéro nous n'avons pas publié un certain nombre de demandes de contact — qui relevaient d'ailleurs plus de la course à la nana que d'autre chose — parce qu'il nous était impossible de dépasser les sept pages. Nous ne pouvons pas, non plus, faire suivre le courrier, ce qui représenterait pour nous un travail administratif énorme. Nous ne ferons donc suivre qu'aux organismes souterrains qui tiennent à le rester. Sinon, assumez, indiquez une poste restante ou une boîte postale. Inscrivez *Actuel Petites Annonces* sur l'enveloppe. Ecrivez en capitales ou tapez à la machine : très souvent nous n'arrivons pas à vous lire. Pour qu'une annonce puisse paraître dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 7 mai.

Contacts

CHOISY-LE-ROI (94) : On en a marre d'être seuls, écrivez, amenez votre amour à Alex et Lise Planès, 13, av. Léon-Gourdault.

MEAUX-BEAUVAL (77) : Aimerais trouver des contacts avec des lecteurs de Meaux. Il y a certainement quelque chose à faire dans ce coin. Y. Feat, Aquitaine B 92 (433-15-43).

TOURS (37) : Jeune couple, 19 ans, passionné moto, désespéré de ne pouvoir s'acheter la bête de ses rêves, cherche contacts avec motards purs, non frimeurs, dans région Tours en vue amitié et sauvegarde. Alban Magne, 1, square Rodin, Tour 13, app. 399, 2e étage.

CAEN (14) : J.H. seul, 16 ans et demi, aimant nature, cinéma, lecture, etc., ch. G. et F. région Caen et autres. Ecrire à Bruno Rencurel, 106, rue de Geôle.

BONDY (93) : 18 ans, seul, incompris, aime musique et western. Horreur du sport. Besoin d'amitié. Ch. vrais copains me ressemblant. Sylvain Hémard, 8, avenue de l'Est.

STAINS (93) : Sympathisant du F.H.A.R., auteur compositeur de 25 ans, aimerait que tous les membres et sympathisants du F.H.A.R. lui écrivent pour lui redresser le moral. Maurice Ropars, 1, rue Charles-Baudelaire.

BREST : Sauvez le freak appelé, ch. une folle pour vivre et écouter Hendrix, Floyd, etc. Jean-Michel Durand, 2e cl., 5e escouade. P.-A. Foch, N 29-Brest.

BREHOULOU FOUESNANT (29) : Sympathisant F.H.A.R. désire prendre contact dans toute la France pour échange d'idées et actions. Marcel Tanguy, surveillant lycée agricole.

PARIS-17e : Je crève ! Si tu es sympa et que tu as le courage de me remonter, écris à José de la Cruz, 108, rue Jouffroy.

PARIS-16e : J'en ai marre de vivre dans une pièce de 2 x 3 m sans fenêtre, ch. autre chose, plus grand ! Voir en collectif. Avec fenêtre. J'écris et j'ai besoin de lumière. Alain Vial, 5, rue Francisque-Sarcay.

ARGENTEUIL (95) : 20 ans, bientôt prisonnier pour un an. Ch. correspondantes (ts) en quête d'une vie plus spirituelle. Bernard Soubigou, 8, rue de l'Hôtel-Dieu.

MARSEILLE (13) : Ch. J.F. (17-18 ans) pour communication et action. Sommes plusieurs dans le brouillard. Jean-Carlo Marchio, Château-Belmont « Cage », 18-Marseille-13e.

PRE-SAINT-GERVAIS (93) : 17 ans, deux tentatives de suicide, n'arrive pas à se dégager de l'autorité paternelle. Obligée recevoir courrier chez un copain. Martine Bayou, chez M. Alain Gayot, 3, rue du 14-Juillet.

TOULOUSE (31) : Amitié, poésie, première adolescence, écrivez-moi. Alexandre Gavin, 8, rue de la République.

CLICHY (92) : Le combat contre la répression sexuelle n'est pas l'affaire des garçons uniquement ! Les lectrices d'Actuel, au lieu de lire Troyat et France-Dimanche, feraient mieux de m'écrire : Jean-Claude Réminiac, 8 bis, av. H.-Poincaré.

PARIS-11e : Don Quichotte, 28 ans, partagerait son appartement avec J.F. indigène pas trop sauvage, ou M.L.F. pas trop dogmatique. Ecrire à Nono, 90, rue de la Roquette.

PARIS-3e : Club « Les jeunes Amis », recherche F. et G., 19 à 35 ans, Paris et région pour sorties amicales et culturelles les week-end. Ecrire ou téléphoner, Gilbert ou Michel Meimon, 259, rue Saint-Martin. 887-36-97.

EAUBONNE (95) : A la sortie du boulot, je ne sais pas où aller. Ch. F. ou G. dans le coin pour parler, écouter de la musique. Réponse assurée. Jack Viviani, 18, rue Tarlée-des-Sablons.

PARIS-8e : J.H. paumé, aimant ciné, pop, s.-f., ch. autres jeunes voulant autre chose. Ecrire à Jean-Marc Umller, 41, rue Boissy-d'Anglas.

PARIS-16e : Voudrais connaître G. et F. tendance mystique, passionnés par la réincarnation, l'au-delà, la para-psychologie, les sciences occultes, pour réunions, expériences, recherche, méditation. Guy Lombardo, poste restante, rue Poussin.

VIGNEUX (91) : Mec dingue de pop, aimerait petite nana sympa (18-22 ans). Ecrire vite à Claude Blain, 3, rue Saint-Just.

CAEN (14) : Extra-terrestre, recherche désespérément terrienne douce, dingue, sympa, pas bêcheuse, ayant horreur de la foule, aimant S.F., B.D., pop, ciné, Nietzsche, vite ! Philippe Hermier, C.U. d'Hérouville St-Clair, bt 1, ch. 321.

ORLEANS (45) : Freaks, dingues, écœurés de la société, écrivez-moi en vue formation réseau d'amis (es). Réponse assurée. Pascal Déon, 100, avenue de la Marne.

« ISME » : Mec laid, bête et méchant, cherche correspondantes, contacts, pour discussions sur scientisme, anarchisme, psychanalyse... Forgeot Patrick, 50, rue Fabre-d'Eglantine, 92-Rueil-Malmaison.

WEEK-END : Clodo par principe (19 ans), aimerait rencontrer jeune fille 17-18 ans, aimant comme moi les balades au clair de lune. Rencontres samedi et dimanche. Sibert Alain, 10, rue de Chaumont, Paris-19e.

AMOUR AMOUR : 1) Désire correspondre ou rencontrer J.F. appréciant l'amour-liberté, l'amour-poésie, l'amour-cocktail molotov, l'amour-amour et pensant comme moi que l'amour sera fête. 2) Désire entrer en contact avec J.F. et J.H. désireux vivre en communauté dans la région bruxelloise et souhaitant combattre le régime capitaliste. Mils Christian, 5, place Jardin-aux-Fleurs, 1000 Bruxelles.

RIMBAUD : Passionné de Rimbaud, voudrais voir et causer avec des gens dans mon cas. Académiciens s'abstenir. Celtier Didier, 8, impasse St-Maur, 94-Maisons-Alfort.

COCORICO : Désire correspondre avec Franc-Comtois (es) pour réveil planète et libération Franche-Comté. Vuitton Gilles, clos des Marronniers, 39-Arinthod.

LYON (69) : Sympathisant du F.H.A.R., tél. 28-02-85.

ANNONAY (07) : J'en ai marre d'être dans cette ville bourgeoise, seule. Ecrivez-moi à Giuliani Catherine, Champgurin, 07-Annonay.

PARIAS : Nous les parias, toujours seuls, si nous tous jeunes comme François (numéro 14, page 2), essayons de sortir du gouffre. Si vous voulez, écrivez-moi. Favennes J.-P., poste restante, Chambéry.

CANADA : Je désire reprendre contact à la base et je ch. M.M.M. (Mûr, Mâle, Marginal) avec des cheveux tout partout. Moto et créativité, aventure Québec-France, tous fronts de libération et Ching, concret dimensionnel et volonté mystique. Votre franchise contre la mienne. M'écrire en long : Jean Basile, 335, rue Emery, appt 3, Québec.

COURAGE ! Anar cherche : aimerais avoir communications avec autres anars pour apprendre et progresser. Merci ! Thorne Kent, B. 459 R.U.A., 92-Antony.

PARIS-20e : J.H. 18 ans, cherche correspondant (es) pour échange idées sur la politique, pop musique (aime hard-rock et musique progressive). Réponse assurée. Piegza Francis, 11, rue Martin-Garrat, Paris-20e.

SALOPES : Filles majeures isolées cherchent d'autres filles pour rompre isolement. Valette Syryna, chez Marie-Do, 17, rue des Cerisiers, 37-Tours.

ORIGINAL : Mec sympa, révolté, isolé, 16 ans, cherche fille 15-20 ans, assez démente pour lire Actuel, habitant Paris ou Deux-Sèvres si possible. Blanchard Jean-Louis, 7, place Malesherbes, Paris-17e.

ENTENTE PARFAITE : Couple jeune 22-30 ans, s'emmerdant beaucoup, désire rencontrer autres couples 35 ans maximum pour échanger idées, se rencontrer si entente parfaite (obsédés, s'abstenir). Pilon Christine et Jean, ILN, 3, rue Serclot-des-Guyonniers, 53-Evron.

ÇA URGE : Garçon, 18 ans, cherche J.F. et J.G. habitant Bruxelles. Sans complexe, libre, marrant. Buts : écouter de la mosik et vivre. Ecrire rapidement : Pizani François, 62, rue Mercellis, 1050 Bruxelles.

ABRACADABRA TEUTON : Amateur de soirées secrètes, sociétés secrètes, rites sataniques, etc., recherche jeune Allemande. Duhamel Marc, 1, rue Lavoisier, 92-Nanterre.

PARIS-18e : Cherche agrandisseur 24 x 36 bon état, pas cher. Grangé Patrick, 7, rue du Poteau, Paris-18e.

RAME : J'en ai marre, je suis écœuré, passez me voir. Biji Hassan, 182, bd Alsace-Lorraine, 93-Rosny-sous-Bois.

HERMAPHRODITE : Age et sexe indifférents, tous échanges. Daniel Biga, La Neimada, chemin de l'Abadie, 06-St-Honoré.

VIENS POUPOULE : Je suis un « chien ». Où sont les « chiennes » ? Lambert Jean-Pierre, 24, rue Chevreuil, 95-Argenteuil.

A D'AUTRES : Aimerait avoir des nouvelles de P. Hecker (sans arrières-pensées). David Chantal.

A POIL : J'ai 17 ans, j'aime vivre nu. Toi aussi ? Alors, écrire vite pour l'été. Reilhac Michel, 31-En Mercier, Le Faget, par Caraman.

HELP : Anar, 18 ans, bien que militant dans une organisation, se fait chier. Aimerait rencontrer J.F. progressiste. Ecrivez-moi : Habadou David, 34, rue de Chabrol, Paris-10e.

PARIS-19e : Pauvre mec isolé, aimerais connaître nana très actuel. Moureau Jean-Pierre, 11, rue de Flandres, Paris-19e.

MEMBRE : Sympathisant du F.H.A.R. recherche contact avec membres et sympathisants du Sud-Ouest, pour action éventuelle. Laudignon Daniel, chambre 47, Maitairie basse, 47-Fumel.

PAS POSSIBLE : Cherche nana 20-25 ans, pas conne, pigeant l'anglais pour m'assister dans projets très sérieux : livres, presse et radio. Partager. Si vous êtes cette perle, m'écrire ou tél. 343-45-29. Vassal Jacques, 7, rue Michel-Chasles, Paris-12e.

SI POSSIBLE : J'ai 18 ans, cherche jeune fille. Quéméré Jean-Pierre, 27, rue Jean-Jaurès, 94-Villeneuve-le-Roi.

SERIEUX : Peintre professionnel ch. J.F. goût artistique d'avant-garde, aimant le travail. Di Crola Gérard, 4, avenue de Messine, Paris-8e.

HYPOCRITE : 17 ans, chevelu incompris, je voudrais sortir de l'obsession de la jeunesse, de la considération de la femme comme objet sexuel, comme bétail. Mais je ne nie pas l'amour physique et j'aimerais savoir ce qu'en pensent les filles de mon âge. Bianco Norbert, Côte de Beaumesnil, 27-St-Aubin-la-Vertueuse.

LOVIE : « I need somebody to love », mec 19 ans sensible et large d'esprit cherche nana simple, naturelle et jolie pour essayer d'être heureux ensemble. (All we need is love.) Flon Michel, 21, rue Rollin, Paris-5e.

FAIS VITE : 20 ans, paumé, peux plus rester seul. J'ai besoin d'aller avec une nana sympa, libre ; même problème que moi. Viens, écris, téléphone, fais vite. Labes Bertrand, 43 bis, Victor-Hugo, 92-Neuilly-sur-Seine.

ALLUME : Fana motos cherche copains, freaks en possédant une. Paris ou la région. Marre de vivre. Bouvier Agnès, 3, rue Boissonade, Paris-14e.

53-ST-BERTHEVIN : Je désirerais correspondre avec G. et F. faisant la route ou vivant en communauté, aimant la pop music et luttant contre la société actuelle. James Guyot, Chanteclair-Carbusson (route de Rennes), 53-St-Berthevin-les-Laval.

85-ST-FULGENT : Cherchons lecteurs convaincus d'Actuel pour contact et discussion. Venir café de la Paix, à Montaigu, le samedi après-midi, ou écrire à Didier Lucas, 85-Les Broubils, ou Daniel Limousin, café des Sports, 85-La Bruffière.

59-LILLE : J.H. 23 ans, désire contacts avec F. ou G., en vue d'organiser activités diverses et faire voyages à l'étranger (Afrique du Nord). François-Régis Cappere, 10, bd de Metz, appt 5.

53-COSSE-LE-VIVIEN : Papillon cherche fleur au nectar inépuisable et ayant besoin de trouver une terre plus riche. Raphaël Deschamps, 4, rue de Bretagne.

92-LEVALLOIS-PERRET : J.H. aimant Raymond Queneau cherche J.F., totems et tabous, pour mettre des points multicolores ou blancs, mais jamais noirs, sur les i.

PARIS-5e : Sympathisant du F.H.A.R. ch. G. et F. très nature. Guy de Wilde, 11, rue Toullier.

ST-CLOUD : Germaniste français, 19 ans, aimerait rencontrer jeunes Allemands (es), actuellement à Paris pour échange d'idées. Alain Lepretre, 21 bis quai Carnot.

GALATIE-ROUMANIE : Jeune étudiante aimant pop music, liberté, paix, ch. correspondant (es). Ecrivez-moi en anglais, grec, italien et roumain. Granada Rofatis, STR RAION 19, Bloc B 2.

57-THIONVILLE : Connard, ch. amis pour oublier la connerie de ma vie. J'en ai marre, écrivez-moi. Franck Simon, infirmerie Bathias.

82-MONTAUBAN : Ch. correspondants (es) de partout voulant se libérer de leurs préjugés, idées révolutionnaires et libertaires, mosik, etc. Vite : D. Déjean, 18, faubourg du Moustier.

78-LA VERRIERE : J.H. (névrose de castration), cherche J.F. (névrose compatible). Psychopathes s'abstenir.

31-TOULOUSE : 18 ans, moral à zéro, ch. G. pour correspondre aimant pop, peinture, amour (minets exit.). Agnès Rivière, 10, rue Ninau.

30-NIMES : J'aimerais voir la tête des gens de Nîmes et environs qui lisent le canard. Venez entre midi et 2 heures ou après 6 heures, on discutera autour d'un petit café. Apporter disques. Mireille Bord, 47, rue Robert.

77-FONTAINEBLEAU : Rêveuse éveillée de 23 ans un peu dingue, un peu poète et trop solitaire, ch. types idem si possible fous de musique (folk surtout) et de langue anglaise, pour l'aider à s'en sortir. Françoise-Alice Montagne, 27 A, bd Joffre.

PARIS-15e : Si vous passez à Paris, je serais heureuse de vous offrir l'hospitalité. Pauline Remillet, 73, rue du Commerce, 1er étage.

95-TAVERNY : J'ai 22 ans, vais être plaquée par mon mari pour stérilité. Qui comprend le problème ? Aime les enfants ? Ou veut me prêter les siens ? Ecrivez, Michelle Audry, résidence Mermoz, bât. E.

69-VILLEURBANNE : Mec de 18 ans à qui l'on reproche souvent d'avoir une gueule d'Arabe, cherche nana sympa aimant pop et peau bronzée en vue amitié sincère. Dominique Duperray, 43, impasse Yvonne.

37-TOURS : 18 ans, peintre psychédélique dépressif et isolé en traitement psychotérapique, ch. la fille du pays du nouveau soleil levant. Didier Grégoire, 41, rue Chalmel.

83-HYERES : Militaire dans mouise et ennui. Ecrivez-lui. Alain Geffroy, DM Fusiliers, CP 3, B.A.N.

57-SARREBOURG : Aimerais contacts avec gars et filles environs Sarrebourg pour m'échapper hors les murs de ma caserne. Jean-François Thiriot, 3e cie, 3e section, 1er R.I.

72-LE MANS : Agitateur de rillettes, fou de S.F. et fantastique aimerait rencontrer autres bargeots dans ce style pour colorer le saindoux de bizarre ! Emmanuel Leroux-Hugon, 17, rue Berthelot.

ROUEN : Création d'un F.H.A.R. vraiment révolutionnaire. G. et F. intéressés. écrire à Michel Evide, 11, parc de la Risle, 76-Mont-St-Aignan.

PARIS-6e : J.H., 22 ans, schizoïde, pas con, idéaliste, ch. amitié profonde J.F. 17-25 ans, lucide, intéressante. Ecrire à François Alvarès, 133, bd Raspail.

PARIS-15e : J.H., 25 ans, peintre, poète, photographe tendance anar, accueille tous les mecs cherchant une piaule et échange d'idées. Jean-François Depit, 9, rue de Dantzig.

EMPLOI : Cherchons hôtesse-secrétaire mi-temps parlant anglais, pour bureau accueil jeunes, été 72 Paris. Tél. 633-69-26, le matin.

Négoces

CHARTER : Dispose de 10 billets d'avion retour simple Bombay-Zurich (charter Belair), le 3-8-72. Prix 670 F. Le Point, 13, rue Louis-Pasteur, 68-Mulhouse.

2 F : J'achèterais à bas prix, les numéros 1 à 17 d'Actuel. J.-J. Breant, 4, rue de l'Ancien-Pré, 27-Gaillon.

ÇA MARCHE : Vends prix intéressants, état neuf, méthode audio-visuelle appr. guitare avec disques et classeur solfège des Ed. Labat. Jean Schmitt, 3, rue de l'Abbé-Thomas, 68-Guebwiller.

BAZAR : Vends Green Riner (CCR), Book of Taliessyn (Deep Purple), Best of B. Springfield - Ecology (Earth), Watt (Ten Years After), 10 F chaque. Best (33 à 45), il manque le 39 (20 F le tout). J.-F. Cruchet, 92, d'Achères, 78-Maison-Lafitte.

BANJO : A vendre banjo 6 cordes Framus + étui et bride état neuf, 300 F, échangerais éventuellement contre guitare basse. Serge Grange, 14, avenue Jacquemond, 42-St-Etienne.

RAPPORTE : ch. sympas pour chercher et m'envoyer caricatures de toutes sortes acteurs, chanteurs, politiciens, etc., dans vieux journaux pour pari avec copains. Martine Lornet, 4, rue Mecy, 39-Arbois.

HOLALA : Ch. anciens numéros d'Actuel, Charlie Hebdo, H.K. et autres du même genre et désire connaître gens à St-Brieuc. Thierry Pinogé, centre F.P.A., Langueux 1100005 B.P. 13, 22-Iffiniac.

HELLO : Sommes six copains à la rech. de contacts en vue location fermette, région Provence, isolée, comptons sur vous. Trillon Anick, tél. 936-19-06, 1, allée Racine, 93-Clichy-sous-Bois.

A CHEVAL ! Ch. correspondance sur tout ce qui concerne le yoga. Jean-Claude Metge, 65-Oursbelille.

IMPOSSIBLE : Jeune, 23 ans, libre à partir de 16 h 30, ch. prof piano, si poss. bénévole. Appeler Nelson, à MIR 01-37, entre 17 et 19 h.

BOUBOU : Ech. 34 33 tours de pop et rock, liste sur demande, en très bon état, certains neufs, d'une valeur de 70.000 F, contre magnéto 4 pistes si poss. stéréo en bon état n'ayant pas plus d'un an. Alain Girny, 24, rue de Charrière-Blanche, « Les Fresnes », 69-Ecully.

PRETATOUT : Ch. premier 33 T des Rolling Stones (Carol), prix vente indifférent. Jean Peyrot, 7, rue Léon-Haricot, 28-Dreux.

SUPER : Vends combi Volkswagen 9 CV 1964 (surélevé), moteur neuf (20.000 km). Prix à débattre (1.800 environ). Robert Thevenin, 34, villa des Sorbiers, 91-Boussy-St-Antoine, tél. 900-80-06.

ADIEU : Vends sitar indien (de Bénarès), double neuf, décoration très ouvragée avec housse tissus. Daniel Roucher, 104, av. Henri-Barbusse, 92-Colombes.

T'AS LE MORAL : Ch. Actuel numéro 1. André Boudoulec, 1, av. des Glénan, 29 S-Quimper.

PERSISTE : Vends guitare 12 cordes « Klira », ayant peu servi, 300 F. Michel Signoret, 13, av. des Sources, 84-Avignon.

SUR LA GUEULE : Jeune poète coll. d'Elan vient de sortir un recueil de poèmes intitulé « Au fond des Pierres ». Si vous voulez le lire, envoyez 11 F à Etienne Oswald, 186/9, rue Lavoisier, 59-Hem.

TORDU : Vends pédale de distorsion « Olka », 120 F. Jean-Luc Quintard, 20, rue de Lourmel, Paris-15e.

ALLEZ-Y : Vends bon état posters, 7 disques 33 tours, rock'n folk, best, partitions musicales. Tél. FON 50-24, le matin, 9 à 12 h, Luigi Alesi.

ENCORE TOI : Vends disques pop 33 et 45 tours bon état. Grand choix, demander liste, joindre enveloppe timbrée. J.F. Madelain, 35, Champs de Mars, 07-Bourg-St-Andéol.

OUT OF SIGHT : Fanatique sans fric ch. appareils, négatifs et matériel divers. Denis Yannick, 10, rue Léo-Delibes, Bt E, 72-Allonnes.

LA LUNE : Ch. Phénix, revue BN, numéro 2 et numéros 1 à 6, de Schtroumpf (les cahiers). Pierre Yager, école Mousseron, Douchy.

GODD VIBES : Vends guit. él. très bon état « Egmarb », vibrato 2 micros 400 F, ou, échange contre guit. sèche. J.-F. Rousseau, 57, rue des Lombards, 10-Troyes.

INTROUVABLES : Achète pas cher Actuel numéros 1 et 4. Christian Dautancourt, 73, rue Legendre, Paris-17e.

CROQUE-MORT : Achète revue Rock'n Folk avant numéro 60, Best avant numéro 25, Grateful Dead, Jefferson Airplane, Hawkwind, etc., 15 F, la bête, Michel Vialle, 37, rue de la Gaucherie, 53-Laval.

FACTOTUM : Ch. dactylo sympa pour taper un mémoire. Rémunération. Alain Leiblang, 45, rue du Sahel, Paris-12e.

HEY JOE : Dingue d'Hendrix ch. disques rares, pirates ou inédits neufs, prix les plus bas. Magnez-vous, j'ai envie de prendre mon pied. Perrière Daniel, 11, rue Victor-Hugo, 77-Claye-Souilly.

TRES BONNE : Rech. afin d'éviter la « faune » et « l'air pur » du métro, Solex pas ruineux et si poss. en état de marche. Tél. à WAG. 42-12 jusqu'à 19 h. Sylvie Chabanon.

NOUS AUSSI : Rech. local pour jouer de la musique soit à Paris ou aux alentours de Clichy. Jean-Luc Heulin, 21, impasse des Cailloux, 92-Clichy.

MOSIK : Ch. disques de J. Joplin inédits en France, tél. FON. 34-18, demander Jérôme.

IMMOBILIER : Urgent, ch. Massif Central ou limitrophes, maison + bout de terrain cultivable seules conditions : toits, murs, eau potable et isolement. Raymonde Heuzé, 2, rue Arthur-Fontaine, 35-Rennes.

BD : Rech. toutes sortes de B.D. ou revues en anglais, si poss. gratis. Marc Diez, 1, rue de la Vénus-d'Arles, 84-Avignon.

FOLK : Ch. textes sur chansons de Dylan, Seeger (chanteurs folk en général). Guy Bazil, 2, bd Léon-Bourgeois, 35-Rennes.

BOURSIEN : Ch. partitions et songs books (Crosby, Still, Nash and Young ; John Sebastian) encore jamais trouvés, pas trop cher. Bien que je souffle dedans, ma bourse ne se gonfle pas. Alex Manconi, 11, rue de Charnay, 78-Elancour.

MILOU : Achète tous numéros de Tintin, Charlie (mensuel hebdo), Kari Hiri (mensuel hebdo), toutes bandes de Guido Crepax. Offre à Laurent Boyer, Le Bésignoles , 07-Privas.

VENDS : Guitare solo 300 F ampli 20 watts, 300 francs, disques 45 T liste sur demande, guitare sèche avec housse neuve, 200 F, urgent. Danielle, qui habite dans le 9e envoie-moi ton adresse. Jean-Luc Berquier, 45, rue Boulard, Paris-14e.

NICE MATIN : 3 garçons ch. app. pas cher Nice ou alentours pour comm. et recevoir ceux qui font la route. Bernard Migliarini, résidence du Rouret-l'Anjou, bloc C 7, bd Henri-Sama, 06-Nice.

KIF-KIF : Echange ampli wem super 15 bass 30 W excellent état contre chaîne stéréo même valeur, 1.000 F environ. Marc Merolli, 10, rue des Oliviers, 30-La Grande-Courbe.

FOURGON : Ch. un fourgon aménageable pour vivre sans limite et trimballer nos vides et nos reins, nos rires, nos caresses, notre volonté de résoudre avec vous les problèmes. On ne veut pas aller vite, on ne peut pas payer trop cher. Alain Coustalat, Vignec, 65-St-Lary.

HANDS UP : Pour la Belgique, livrets avec tes droits en cas d'arrestation d'emmerdes. Envoyer si poss. 20 FB. Franus Stilmant Perlé, Grand Duché du Luxembourg.

SYMPA : A Nice, un garage auto-dépannage, 291, place des Anglais, Station Antar. Pour les amis d'Actuel, prix sur les réparations. (Comm. par Michel Moustier, 287-191, pr. des Anglais)

TRAFIC : Vends électrophone radiola + enceinte (neuf), 200 F, achèterais chaîne ou élément Hi-Fi 1.000 F + guitare folk de qualité écho, etc., 350 F max. Jean Laurent, chez Onfray, 53, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris-5e.

TAO : Groupe underground « Nirvana » besoin d'un peu d'argent ou de vieux matériel afin de pouvoir agir. Jean-François Pignatel, av. de l'Oliveraie, 13-Martigues.

BEN-BARKA : Couple désire renseignements pour achat d'une barraque au Maroc et possib. de s'y implanter. Jean-Luc Truffert, 491, av. de Stalingrad, 92-Bagneux.

N° 19 : Dylanologiste fauché accepte tout ce que vous avez sur Bob Dylan (photos, articles, posters). Irai jusqu'à acheter L.P. pirates de Dylan mais pas trop cher (s). Jean-Pierre Baudin, 12, rue Marguerite-d'Anjou, 54-Pont-à-Mousson.

SALUT : Je m'en vais, besoin fric, vends bon état projecteur super 8, appareil photo et accessoires détails sur demande. Jean-Michel Quéré, 62, rue de Meaux, 93-Bondy.

FASCINANT : Vends Drôme (Diois) 2.980 m2 + hangar 30 m2 + E.D.F. + permis de construire (retape du hangar 3 pièces, s. de b., w-c), poss. eau commune à 100 m. Prix : 9.000 F. Marcel Schaepman, Montmartel, 26-Saillans.

MENUISERIE : Recherche bois en tout genre : Michel Szmaida c/o Dominique Boucher, 8, rue de Nemours, Paris-11e, 805-46-44.

PROPOSE tous travaux sérigraphiques (maquettes, tirages). 236-53-82, l'après-midi.

ALTO : Saxo « Selmer », bon état - Banjo « Framus », 4 cordes, neuf ; prix intéressants : François, 666-94-70.

Route

JE PARS : Ch. mec ayant expérience pour donner tuyaux et adresses en vue balade en France et à l'étranger en mobylette. Thomas Caisman, Lou-Grillet, P 4 ZUP, 13-Aix-en-Provence.

WHOLE TRIPOU : J.H. ch. J.F. 16-18 ans en vue route cet été et vente bijoux « maisons », style freak, hippie, etc. Nicolas Jehenne, Le Ripé, 49-Jarzé.

OUEST : Ch. gars ou fille pour voyage aux U.S.A. et Canada, juillet, août, septembre, ou ailleurs. Patrik Aubrq, 4, allée des Grésillons, 95-Ermont. Tél. : 959-16-65.

VALPARAISO : Gars, 17 ans, sachant naviguer, ch. embarquement sur voilier en août sinon quelqu'un (e) pour stop vers le Sud même mois. Alain Nabad, Coll. St-Louis, 56-Lorient.

C'EST PLEIN : Ch. garçon ou fille, environ 16 ans, pour partir au Maroc pour fin juin, juillet, août plus tuyaux et adresses. Tél. le soir ou écrire : Alain Ballet, 36, rue du Dr-Roux, 94-Champigny. Tél. : 283-65-14.

KUKU : Ai bien l'intention d'aller faire un petit tour à Copenhage cet été. Si vous avez quelques adresses (dodo, resto...) pensez à moi. Jacques Cerfontaine, av. Georges-Truffaut, 31-19, 4.000 Liège, Belgique.

MEURS ! En ai marre de vivre comme un con. 18 ans, anar pacifiste aimant liberté ch. G. ou F. sympa en vue route. Philippe Pelletier, Les Malinières, 6, rue Sully, 69-Décines.

MOROSE : Type 25 ans, isolé, ch. fille pour voyage Espagne, Pologne, Suède, mai, juin, juillet, août, en moto. Serge Horoz, 138, rue du Temple, Paris (3e). 5e étage.

AIRPLANE : Billet Londres-New-Dehli, 750 F, départs tous les mois. Tél. pour renseignements le soir. Line Génelot, 43, rue Brancion, Paris (15e). Tél. : 842-22-99.

L'ENFER : Inde en juin, libéré du service milit. (para) rech. fille pour route en stop. Frais partagé. Cal. Limousin Hervé, La Citadelle, 3e Cie, 1er RPIMA, 64-Bayonne.

TROC : 2 macs, 22 ans, ch. 2 filles sympas pour voyage Afrique du Nord au mois d'août. Jean-Pierre Trelet, 18, rue de l'Etaing-St-Denis, 92-Chaville.

NOUS AUSSI : Ch. filles et mecs entre 20 et 25 ans, et désirant partir à l'aventure, Inde, Népal, Chine. J'ai 22 ans et j'en ai marre. Réponses assurées. Ecrivez-moi : Philippe Blondiaux, 63 ter, rue d'Avesnes, 59-Maubeuge.

PORTE D'ORLEANS : Urgent, cherchons 2 places voiture pour voyage Maroc. Jeanne Barré, 8, rue Renoir, Le Puits Lamarlière, 95-Villiers-le-Bel.

BEN HUR : Nous sommes 6 joyeux lurons avec 2 CV désirant rencontrer joyeuses luronnes avec 2 CV pour voyage en Grèce. Gilbert Jamet, 89, av. Henri-Martin, 94-St-Maur (départ août).

SU-SUCRE : Part cet été en Suède. Rech. le plus de renseignements possibles sur les pays scandinaves plus adresses. Jean-François Codron, Moulin vieux, 83-La Londe.

CADIX : J.F. 25 ans, ch. J.H. 23-26 ans, pour Thaïlande, Hong-kong, départ fin juin. A.-R. par charter, temps illimité, aimant photos et architecture. Fabienne Gallicher, 19, rue J.-J.-Rousseau, Paris (1er).

COMPLIQUE : Ch. 2 freaks, G. ou F., pour faire route juqu'à Agonac et pour rester ensemble avant le festival. Ceux intéressés par un voyage en Corse pour juillet peuvent me contacter. Monique Pugnet, 8, rue Carrière, 73-Ugine.

AVEUGLES : 2 J.F. recherchent motards barbus et chevelus si possible, pour balade durant le week-end et espèrent en connaître qui partiraient pour septembre en Hollande. P.S. Grosses cylindrées. Christiane Djeddou, 15, rue Clauzel, Paris-9e.

LE DEPART : Mec, 18 ans, ch. fille même sage, bien, sympa et dynamique pour voyage stop en août. Destination à décider. Bruno Trapani, 4, rue Jacquard, 42-St-Chamond.

AVANTI : Ch. F. ou G. pour expédition prolongée en Birmanie, Thaïlande via Inde. Christian Hevin, 41, rue de Lens, 59-Lille.

VAS-Y ! 23 ans, possédant voiture ch. fille très sympa pour voyage pays nordiques au mois d'août. Ecrire Didier Imbeaux 77 bis, av. Gambetta, 93-Bagnolet.

OUBLIONS : Ch. n'importe qui avec 4 roues pour m'amener le plus tôt possible le plus loin possible (France et Europe). Izabelle II, montée Joseph-Serre, 69-Lyon-Caluire.

PAS KON : Prendrions deux filles en 124 sport pour voyage en juillet de la Finlande à l'Espagne. Connaissons déjà tous les bons coins (route de Toulouse à Oslo en stop en 1969). Ecrire Daniel Bourges, S.P. 69256 F.

LE DESERT : 22 ans, ch. G. ou F. pour partir en Egypte au mois d'août 72. Préférence pour poètes connus ou méconnus mais décontractés. Michèle Pencreach, 122, av. St-Exupéry, 92-Antony.

LA MER : En ai marre d'en avoir marre. Gars, 23 ans, ch. gars ou filles pour faire la route Sud France dès que possible. Serge Kruger, 60-Morienval.

LA NATURE : On embarque mecs et nanas fous de la nature pour faire la route vers le Sud. Philippe Bourget, 36, rue des Rosiers, 92-Rueil.

FLICS AU CUL : Runaway II ch. G. ou F., 16 ans, sympa, pour faire les routes vers fin avril. René Simon, 18, rue des Jardins, 29-N-Morlaix.

REVEILLE-TOI : Ch. charter pour les U.S.A. juillet et août, de préfér. Los Angeles, de moins de 900 F. Urgent. Gérard Communal, ENIA, 8, rue de la République, 73-Albertville.

BRAVO : Prof héberge freaks gratis. R. Perrand, 77, bd du Redon, Marseille (9e).

PARS ! Ch. G. ou F. pour faire la route à partir du 20 mai, temps illimité, Europe, Afrique, Asie, n'importe où mais partir vite... Guy Paulin, Cité St-Amand « Les Castors », 64-Bayonne.

C'EST VRAI ! Jeune con, 19 ans, cherche conne, 18 ans, pour partir au mois d'août en Allemagne (camping) de préf. sachant parler allemand. Alain Sibert, 10, rue de Chaumont, Paris (19e).

PASSEZ ! Jeune freak, 17 ans, ch. F. hippy désirant faire la route en stop début mai, si possible dans la région de Tours. Ecrire ou passer. Yves Bernard, 1, rue Pierre-Lescot, 37-Joué-les-Tours, La Sup.

HOURRA ! Lit et nourriture pour type faisant la route. Ch. J.F. 18-20 ans pour planer avec Hendrix Soft Laughlin Floyd, etc., venir le soir après 18 heures ou écrire. Pierre Marquant, « Le Vieux Chêne », Bois-de-Cise, 80-Ault.

SHIT-CHUT : Cause départ en G.-B., Hollande, Allemagne et Danemark, aimerait avoir adresses et tuyaux pour pieuter. Joël Hopkins, 7, av. V.-Hugo, 93-La Courneuve.

MINETTE : Ch. G. ou F. (17-22 ans) ayant bagnole pour partir (août-septembre) se bronzer au soleil. Jérôme Leser, 10, rue Bérengère, 92-St-Cloud.

PATAKOS : Ch. le plus de renseignements possible sur la Grèce et ses îles (exp. vécues, adresses, etc.). Mireil Girouin, Les Grances, 25-Espenel.

ZOU : Désire faire voyage Espagne cet été (juillet), ch. copains et copines pour partir. François Hernandez, 206, bd J.-Jaurès, 13-Salon-de-Provence.

UN AUTRE : Mec 17 ans et demi, très seul ch. F. pour amour, tendresse, G. pour amitié. Aime cinéma, mosik. Voudrait faire la route. Ecrire ou passer : Michel Leclerc, 214, rue de la Lyre, 77-Le Mec.

VELOCES : 3 mecs en solex ch. 3 nanas pour balades et pique-nique. On est sympa, soyez sympa. Pierre Guillaud, 66 bis, av. de la Californie. 06-Nice.

TRISTES TRUCS TURCS : Le boulot ras-le-bol. Aussi l'évasion la Turquie. Que ceux qui pourraient me filer des tuyaux écrivent : Jean-François Simonetto, Bureau adminstratif, GEM. -StMandrier, 83-Toulon N.

TEUTONIE : Désire partir en stop en Allemagne cet été. Si vous connaissez des tuyaux pour faire du fric en route, des endroits où coucher et bouffer pour pas cher, écrivez : Gérard Mathiot, « Clair-Vallon », 31-St-Jean-de-l'Union.

GOOD BYE : Ch billet avion pour partir Canada pas trop cher, ou bateau, compte partir en juin. D'avance merci. Jacques Tavenart, chez Pierre Olivet, 41, av. Anatole-France, 93-Pantin. Tél. : 845-49-57.

CHAUDE : Mec 27 ans ayant bicoque dans un village de Lapons, éleveurs de rennes (près du Cap Nord), ch. nana pour y passer l'été. Yves Delaporte, 8, rue du Fer-à-Moulin, Paris (5e).

JUIN : 18 ans, ch. contacts avec filles aimant voyager ou mecs pour mois de juin 72, pour partir étranger. M'écrire ou passer me voir, on discutera. Jean-Luc Milet, 2 bis, av. du 25-août-1944, 94-Thiais.

S'ECLATER au soleil, mecs 18 et 19 ans, assez dépaysés, se sentant seuls, ch. compagnes sans trop de principes pour séjour itinérant en voiture vers Sud et Corse en août. Gérard Ruillier, 29-31, rue Boussingault, Paris (13e).

L'AN 01 : J'ai envie de le commencer, même si ce n'est qu'un petit bout. Si tu es sur la route, si tu en as marre ou si tu veux simplement d'arrêter chez un ami pour une ou plusieurs nuits. Edmond Richter, Atelier de Saulieu, B.P. 20, 21-Saulieu. Tél. : 195.

ASSURE : J.F. 18 ans, ch. J.H. plus de 20 ans pour faire la route cet été. Aime la nature, la musique classique et contemporaine. Réponse assurée. Rosy Guillio, 10, rue Chapelain-de-la-Ville-Guérin, 22-St-Brieuc.

BELLES GORGES : 19 ans ch. J.F. même âge pour remonter les gorges du Tarn les jours de beau temps. Jean-Luc Lacombe, 7, cité des Polognes, 84-Valenton.

CHARLES DUCHAUSSOIS

Flash

ou le grand voyage

Un gigantesque appétit de vivre et de connaître la drogue, toutes les drogues.

COLLECTION "L'EXPERIENCE PSYCHIQUE" dirigée par Jacques Brosse

GEORGE ANDREWS ET SIMON VINKENOOG

Le livre du chanvre

Une anthologie de plus de 80 textes sur le chanvre indien et ses dérivés.

ALAN W. WATTS

Joyeuse cosmologie

Le L.S.D. pour se réintégrer dans la vie cosmique et y participer activement.

Fayard

Grasset

EXTRAS : 2 paumés poilus, planeurs, ch. contacts Bordeaux ou région plus 2 nanas pour route cet été (festivals, nature, pieds, que du soleil quoi). Mathias, 21, rue des Villas, 33-Le Bouscat. Tél. : 52-41-28.

ROAR : 21 ans, irrécupérable socialement, ch. collègues (G., F.) libres en septembre 72 pour route en moto vers Scandinavie. Claude Siberil Kerbescont, 22-Rutrenen.

RAIDE : Ch. filles, gars, pour partir en Hollande au mois de septembre. Je peux aider financièrement. Sérieux. De préf. garçons, filles y allant en voiture. Jean-Luc Bled, 19, bd de la Marquette, 31-Toulouse.

Communautés

VILLAGE : Trouvé village abandonné à vendre avec 20 ha de terres, 10 millions. A 20 cela fait 500.000 chacun. Poss. de communauté agricole et artisanale. René Gérard, La Gaborlais, 44-Campbon.

JEAN-JACQUES : Ch. gars ou filles intéressés par free village en milieu rural assez pauvre. Projet : être l'ami des paysans, être une porte ouverte à tous, dans un atmosphère communautaire. On peut partir tout de suite. Robert Carlo, Carbloux-Pledran, 22-Yffiniac.

L'ESPOIR : Comm. de marins à bout de souffle ch. gens intéressés par ce genre d'expérience pour leur refiler son bateau. Un voilier de pêche très chouette. Prix intéressant. Vincent Colin, c/o. J.-M. Portail, 106, rue de l'Abbé-de-l'Epée, 13-Marseille.

URGENT : Ch. F. ou G. pacifistes, tolérants pour louer en comm. appt ou maison Paris ou banlieue. Ecrire ou venir : André Illan, 49, av. de la République, bt. A.2, 77-Combs-la-Ville.

YOUPIE : Pour collectif Paris ch. G. ou F., indifférents non concernés, non politicard, amoureux de la vie, du soleil, de la fête. Jean-Pierre Dutigny, 6-8, passage Kuszner, Paris (19e).

MAIS OUI : ch. baraque en grande banlieue, 4-5 pièces minimum, autour de 1.000 F mensuel. Tél. : Claude, PER. 06-68.

DU CALME : Couple, 2 enfants, ch. couple ayant des enfants pour créer petite communauté (sur ferme plus petit terrain) et éduquer les enfants genre Summerhill. Régis et Colette Lefèvre Chérance, 74-Massingy.

ARTISAN : Rech. personnes désirant faire communauté artisanale dans la région grenobloise, début des travaux juillet, août 1972. Ecrire ou venir chez Jacques Dufil, 138, rue de Stalingrad. 38-Grenoble.

DEVIATIONNISTES : 25 ans, salariés, ch. G. ou F. pour former communauté. Dispose pavillon. Non agressifs, non politisés, vous qui désirez avant tout écouter et échanger autre chose que des théories, écrivez ou passez le soir. Dominique Ebnother, 22, av. Joyeuse, 94-Joinville-le-Pont.

J'ARRIVE : Pour formation communauté dans le 14e, me contacter. Yves Le Petit, 69, av. du Gal-Leclerc, Paris (14e). 336-19-38.

CURIEUX : Désire information et témoignage sur communautés, diff. morales et matérielles rencontrées, solutions adoptées, projets, but : essayer et piger. Jean-Yves Lavrilloux. Foyer des jeunes travailleurs, « Heures Joyeuses », rue d'Orbec, 14-Lisieux.

CONSTRUCTEUR : J.H. 24 ans. Aimerais prendre contact avec communauté agraire artisanale si existe dans région Est. Apporterais ses mains, son imagination, une énorme volonté de construire. Michel Saint-Dizier, 3, rue Jules-Ferry, 88-Bruyères.

PAVILLON : Comm. ch. à louer même vieux et sans confort, Val-de-Marne, proche ligne SNCF ou RER, 6 pièces minimum. Disponible 1er sept. Gilbert Bourseau, 18, rue Crozatier, Paris (12e).

PAUWELS : Satori Bruxelles, demandons poètes (ses) au niveau Zen pour cocréation préf. Verseau. Poissons. Vanden Eynden, rue des Confédérés-151. Bruxelles.

MAIS OUI : Ch. baraque en grande banlieue 4-5 pièces minimum autour de 1.000 F mensuels. Tél. Claude, PER. 06-68.

PRUDENT : Ch. gars ou filles sans préjugés ni **a priori** sur la forme et le rôle d'une communauté. A discuter ensemble si bonne entente avant de passer aux actes. Bernard Mazuel, résidence Enita, ch. 336, 21-Quétigny.

PROJET : Villages dans l'abandon, aimerais connaître renseignements sur bleds abandonnés (lieux, environnements à louer ou à acheter), urgent car projet colossal et sérieux. François Saint-Jean, 32, rue Preschez, 92-St-Cloud.

PROGRAMME : Ecrivain anglais, ch. collaborateur à Paris de préf. pour livre consacré aux hommes de science « marginaux ». Figuier, Tissandier, etc. du XIXe siècle. A besoin d'aide pour rech. et négociations, accueillera suggestions, devra trouver traducteur. Rétribution à négocier selon part prise. A. Tavera, 5, rue H.-Cordier, 06-Nice.

CONVAINCU : Rech. artisans pour ouvrir une boutique d'artisanat en autogestion. Marina Lhassi, 14, route de Montjay, 91-Bures-sur-Yvette.

MIAM-MIAM : Projet restau indien (cuisinier exp. déjà assuré) que tous ceux qui veulent participer (rech. local, apport supp. de fric, de service) téléphonent avant 19 h : 326-46-22.

MORDRE : Photogr. ch. photogr. jeunes pour fonder club. Rech. photo à Nice, idées d'avant-garde, esprit ouvert. Non mordu, s'abstenir. Philippe Tixier-Bourgeois, 26, av. Romain-Rolland, 06-Nice.

VOUS : Théâtre fou (Living, B. and P. theater, Prévert), je désire monter une troupe dans la région en vue tournées région parisienne et théâtre de rue. On a déjà scène, proj. répertoire... sauf vous. Jean-René Toussaint, 14, rue Victor-Hugo, 78-Le Pecq.

BRICOLOS : On travaille artisanat, on fait quelque chose qui nous plaît, on essaye de planer, si vous planez, si vous avez des combines, venez nous aider, on est au lycée à Valenciennes : François Tambrun, 48, av. des Lilas, 59-Marly.

ÇA ROULE : Groupe informel et informateur rech. local et individu (e) s aux idées libertaires et larges, en vue monter action (lycées, facs, ouvriers...) en marge systèmes politisés établis à Cl. Fd, base è Clermont. Thèmes variés et nombreux. Christian Bélenger, 1, place de la Roche-Noire, 63-Cournon.

COMPLEXE : Aimerais monter un spectacle. Le plan sera bien suivi et sera présenté sous forme d'un poème géant (ou de poèmes s'enchaînant les uns aux autres) + expression corporelle (ou ballet). Aimerais avoir des conseils, poèmes partitions musicales. Sujet amour libre, action libérale drogue. Patrick Tricheteau Lo-Po-Fa, bât. B. Pont Neuf, 17-La Rochelle.

AUTO-PIPI : Ch. local et mecs intéressés pour faire école auto-gérée par enfants dans le 14e. Valérie Kahane, 63, rue de l'Ouest, Paris-14e.

EXTRA : Peintres surréalistes, on va ouvrir une petite galerie rien que pour vous, dans un coin extra. Si ça vous intéresse d'exposer gratis, écrivez en joignant si poss. quelques photos de vos chef-d'œuvres. Barbara Fourcard, 54-Pulligny.

PUEBLO : Les jeunes de Palais de Cerdagne (66) s'emmerdent l'été. Ils demandent à tous ceux qui veulent passer des vacances pour pas cher, au soleil des montagnes catalanes de venir dans leur petit vill. camping gratuit. Espagne à 1 km. Antoine Allomar, ch. 161, cité universitaire, 66-Perpignan.

FREE-CLINIC : 23 ans, infirmière, voudrait ouvrir free-clinic pour tous les freaks (soins médicaux, contraception, avortements, etc.). Aimerait contacter étudiants en médecine (fin d'études) et médecins, gens disposant de locaux. Ecrire Anne Le Corff, 4, rue de la Butte-aux-Cailles, Paris-13e, ou passer le soir, r.-de-c. gauche.

DOME : On a beaucoup d'idées sur la question des dômes, on va en construire et on aimerait prendre contact avec des mecs que cela intéresse. Etudiants en architecture Grenoble. Dominique Laforêt, 10, rue Villars, 38-Grenoble.

PARADISE NOW : De nombreuses îles de Polynésie restent inhabitées. La nature généreuse. sauvage de tous pays, occupons-les. Il nous faut un bateau et du fric. S.O.S., 30, rue Sedaine, Paris-11e.

G.I.R.C. : C'est une communauté de cinéma libre (le seul sincère), je demande à tous les isolés (ées) de province et d'ailleurs qui essaient de faire quelque ch. dans leur coin de m'écrire. D'autre part, avons besoin d'un local (très urgent) à Paris ou proche banlieue. Guy-Jean Genevier, 41, rue du Château-Landon, 75-Paris-10e.

FOUS : Le groupement des aliénés mentaux est né. GLAM, 6 adhérents pour l'instant. Ecrivez-nous, fondez-en un chez vous. Timbre pour la réponse, on est pas riche. Serge Carof, rue du Chêne-Vert, 22-Guingamp.

BOF ! Patty Segond et Vincent Chappey exposent leurs toiles surréalistes du 29 avril au 11 mai 1972. au Centre Culturel de Metz-Nallières. Venez tous. c'est un pied gigantesque. André Hilaire, 45, rue Chabert, 57-Metz-Queuleu.

OUI : Je fonde un club folk-song, blues jazz, ch. corresp. aimant ce genre de musique rép. assurée. Jacques Lefer, 4, rue Jules-Loret, 51-Châlons-sur-Marne.

COSTAUDS : Cherche G. et F. très solides, pour vie et travail théâtral d'animation en milieu rural (difficile). commune libre du Traoucaumur, La Servantie par St-Vincent-de-Connezac (24).

LA VIGUEUR : Etudiant voulant connaître des gens vivant en communauté et désirant les voir cet été, voudrait adresses. Denis Petitjean, 17 ter, rue Croix-de-Malte, 45-Orléans.

LE MORAL : Couple franco-américain avec exp. communautaire ch. commune de gens émancipés Paris ou banlieue. Lionel Delevingue, 1 bis, rue Eugène-Gibez, Paris-15e.

LA SANTE : Couple rech. communautés dans le Sud si possible pour s'initier à l'artisanat (tissage, bijoux, etc.). Anne-Marie Vadey et Georges Larchevêque, 39, cours du Parc, 21-Dijon.

LES FLEURS : Hommes et femmes (24 à 32 ans). ch. personnes en vue de constituer cité rurale permettant de retrouver formes de vie naturelle. Possibilité d'hébergement sur région parisienne. Disposons d'un peu d'argent pour achat terrain et maison. Alpes, tél. 965-29-73, 14, Grande Rue, 78-Carrières-sous-Poissy.

OBJECTIF 80 : G. et F. 29-27 ans, 2 enfants pour communautés, 3 ans, ch. couples ou personnes pour achat terrain et bâtisse région indéterminée. Elise Perrin, 225 C, rue des Landes, 78-Chatou.

GROS MALIN : Couple un enfant désire entrer en contact avec autres couples pour vie communautaire Rennes ou région. Jean-Pierre Guillaume, poste restante, 35-Rennes.

CIMETIERRE : voulons former comm. agricole d'ici un an Cévennes ou Hte Provence, ch. G. ou F. près à se faire du fric dans ce but. Aimerions aussi tous renseignements. J.-M. Revert, 241, rue des Chênes, 94-Villeneuve-St-Georges.

EXTRA : Sale bougnoule charbonnier ch. nana biologique supravierge, intégrale, libérée et mystique, bougnoule ou non, pour partir en communauté faire de la culture. Kamel Bellabidi, 61, rue des Travailleurs, 88-St-Dié.

BONG : J.H. ch. contact ou adresse pour vie communautaire (agricole). Gilles Mercier, 3, rue de Rieuville, 28-Dreux.

NUAGE : Désirons créer comm. pédagogique libertaire. Cherchons village sinon grand local et fric. Jacky Turiot, H.L.M. déviation, bt 17, no 540, 58-Nevers.

ESCLAVE : Nana communauté Dordogne, seule avec 3 mecs, peut pas assumer tout toute seule. Ch. autres nanas décidées, agriculture, artisanat, art, amour, liberté, pied, engagement politique au choix. Anne Goubert, 11, rue de Boulainvilliers, Paris-16e.

FRUGAL : 3 types + 1 nana, ch. nanas et mecs avec fric si poss. pour comm. Dordogne (13 ha, vignes, fruits). Activités : agriculture, artisanat, art, politique. Jean-Louis Legris, 48, rue de Musselburgh, 94-Champigny-sur-Marne.

TROULALAIRE : Pour tous ceux qui sont intéressés par une nouvelle forme de vie communautaire sur des bases totalement joyeuses (mode de vie que j'ai baptisé « Troulère »). Ecrivez ou passez me voir. J'accueille aussi pour un ou deux soirs ceux qui font la route. Lucien Vernet, 8, rue Lavoisier, 67-Strasbourg-Kronenbourg.

FRIC-FRIK : Ch. contact avec communauté, artisanat, pour monter expo-vente à Paris dans boutique freaks. Jacques Aucomte, 1, rue Albert-Samain, 92-Malakoff.

COMMUNAUTES ARTISANALES : « MANDALA », 11-13, rue Vavin, ouvre un centre d'artisanat. Possibilités d'exposition. Contacter Yvon Allys.

Journaux

HOJALDRISTA, 19, rue de Courcelles, 51-Reims, texte ! Si vous êtes de la classe 74, écrivez-nous illico, on verra ce qu'on peut faire ; recherche d'urgence correspondants.

OLISBOS, le numéro 3 est paru, toujours à 2 F, chezTschann Librairie, 84, bd du Montparnasse, Paris-14e, ou Actualités, ou chez J.-M. Royer, 17, rue de Pressensé. Paris.

CONCURRENT : Pur journal under à naître, recherche vos BD, textes poétiques, avis sur n'importe qui et quoi, vous serez abonnés gratis si vous le voulez, avec timbres pour envoi journal, petites annonces gratis ; pour pubs, donnez ce que vous voulez. Patrick Caron, 77-Verdelot.

AU PARFUM : Vanille Free Press cherche diffuseurs, prendre exemplaires à l'Open Market, 18, rue du Roule, Paris-2e. Ferez un bénef de un tiers de la vente ; pour le recevoir, envoyer 3 timbres à 0,50 F à Dominik Mulhem, 1, rés. les Camélias 92-Asnières.

LA JOIE : Recevez chez vous Facettes, la revue des amateurs d'histoire, du langage, des collectionneurs, le numéro, 3 F. Michel Laurent, 5, rue Ile-du-Pé, 44-St-Nazaire.

BOUH ! « Pour le cinéma fantastique », bulletin mensuel des passionnées de Bela Lugosi, Christopher Lee... des films d'horreur, numéro 0, le 5 mai ; Gérard Noël, 90, rue Gandhi, route de Peyrat, 46-Cahors.

UN AUTRE : Journal souterrain pour personnes éclairées, annonce sortie prochaine d'un numéro 3 plein de photos, BD, poèmes, pubs et infos + articles sur presse under, et autre ; prix, 1,50 F (soutien 2 F et +) plus port (1,20 F).

ASSEZ ! Le 25e, n° 1 d'Apinou, journal de rien est paru, toujours aussi illisible avec sa manie de publier tout ce qui ne plaît pas et lui plaît à lui, 11 rue Brière-de-Boismont, 94-St-Mandé.

C'EST TOUT ? Achète dessins, nouvelles, BD ; imprime journal, publie gratuitement adresses sur communautés et autres, fais la pub de vos canards ; Tipo, BP 1244, 44-Nantes.

LE PAGURE DIT, journal surréalistic va paraître, envoyez-nous vos poèmes, BD, articles contre-infos, etc. Diffusion sur Paris et Rennes. Bruno Sourdin, 18, av. de Versailles, Paris-16e.

FALATOFF, fanzine de BD réédite son numéro 4 (1,50 F) sur Druillet avec illustration en couleur inédite extraite du Tac au Tac, de Frappat, sort un numéro spécial double sur Fred : 3,50 F en timbres, 60 pages, offset + ronéo, n'oubliez pas numéro 6 sur Mandryka, créateur du Concombre masqué ; Sylvain Insergueix, 3 bis, ch. des Carrières, 95-Soisy-sous-Montmorency.

INGENIAL : Dessinateur génial (?) cherche journaux, livres, etc. pour faire publier ses œuvres et pour gagner un peu de fric. Jean-Marie Renault, chemin de la Postaillerie, 58-Clamecy.

PRETENTIEUX : Poète génial cherche éditeur-journaux pouvant sortir ses défoulements ; vite avant qu'on m'enferme ! Rémunération souhaitée, faut bouffer ! mais pas obligatoire ! Ecrire Jean-Pierre Magne-Picard, 6, rond-point des Martyrs, 92-Bagneux.

ET TA SŒUR : Pour création revue underground, actualité et magazine sur arts, architecture, nus, philosophie, recherche modèles féminins sympas et vendeurs (ses) : 60 % par numéro vendu. Cette annonce n'est pas l'œuvre d'un salaud. Jacques Bonnet, 17, rue Jouvenet, Paris-16e.

VINDIEU ! Qu'il est bien ce Virus numéro 2, plein de petites choses utiles, une interview de Jean Rostand, les gribouillis de Reiser, le ghetto perpignanais et le reste. 16 pages 21 x 29, pour 3 timbres à 0,50 F. Ecrire B. Cappi, 4, rue Gutenberg, 66-Perpignan.

ET TOUT ET TOUT : Le Courrier d'Utopie, 158, av. Pasteur, 91-Sainte-Geneviève-des-Bois, voudrait dire des tas de choses à la « maporité silencieuse » sur l'écologie, l'amour et tout et tout ; cherche collabos ayant du temps, le numéro, 2 F.

ET PAN ! Echymose, canard fait à Caen, se veut aux trois quarts poétique, numéro 0 déjà paru. Ecrire « Didierbidard », 69, rue de Geôle, 14-Cane, joindre 3 timbres à 0,50 F. Envoyer poèmes et trucs vicieux pour prochain numéro.

EN VUE PUBLICATION, ch. documents, témoignages, articles de journaux sur la psychiatrie, asiles, traitements dans les hôpitaux. Martine Olivier, lycée mixte Murat 15.

BOAF : Poète affamé, cherche à se faire remarquer, urgent ! Denu Stroebel, 22, rue Balard, Paris-15e.

GARANTIE : Jeune éditeur poète de 19 ans, publie revue et recueils, ch. textes et lecteurs. Réponse garantie. Numéro 1 : poèmes, nouvelles, inédits de dada, sans pub. 40 p., 5 F. Offre 2 F par numéro vendu, aux diffuseurs. Marc Dachy, tél. 34-50-45, 21, av. de l'Emeraude, 1040 Bruxelles.

UNDERGROUND PRESS est mort. Si vous aidez Pierre Formé, 33, rue de La Borde, 78-Le Vésinet, à lancer UP, lui écrire. Que ceux qui ont répondu à l'annonce d'Actuel 18 réécrivent (lettres subtilisées) à cette nouvelle adresse.

Mosik

MINCE ! Guitariste soliste ch. groupe hard rock urgent et sérieux. Philippe Granger, 133, rue du Pont-St-Jean, 91-Etampes.

EN VUE : Mec de 17 ans, ch. documents, trucs sur Pink Floyd en vue bouquin ou essai James Forot, 1, pl. Lionel-Terray, 38-Grenoble.

RECHERCHE à prix nul partitions Bob Dylan, Léonard Cohen, Donovan. Daniel Sénamaud, 9, rue du Petit-Tour, 87-Limoges.

VACCIN : Auteur toqué et incurable ch. J.F.-J.H. atteint du même virus pour échange d'idées et rech. musicale. Marc Larère, 128, av. du Général-Leclerc, 93-Pantin.

REVEURS : Urgent en vue auditions dans maisons de disques et prodigieuse réussite dans la chanson à texte, auteurs-compositeurs et interprètes, ch. un contrebassiste, un pianiste, un guitariste class. ou jazz et autres musiciens amateurs pour travail en comm. Téléph. après 19 h 30 à Jacques Soire, 875-10-46.

LE PIED : Grand festival folk à Limoges début mai, musiciens auteurs, compositeurs, etc., faites-vous connaître. Jacques Dubarry, 112, rue Casimir-Ranson, 87-Limoges.

KLICK : Rech. flûte traversière bon état pas trop chère ainsi que nanas et mecs pour m'apprendre à jouer. Invan Marton c/o Michelle, 3, rue des Pyramides, Paris-1er.

MERCI ! Pour le cunnicrocus qui a perdu sa groupie savante. Je cherche un pavillon à louer, une chanteuse (style d'Allen) ou un chanteur personnel, un manipulateur de cuivres et une groupie (guit. basse org.), bat. Aimons soft, ELP, Crimson, Floyd. Le jour, Jean-Jacques Terones, 566-40-20, 4, rue Léonce-Teynaud, Paris-16e ; 6e ét., porte 4, de nuit.

DOIGT : Débutant isolé, possède guitare et doigté (très peu). Recherche partitions (Dylan du début, Cohen ou autres) afin de pouvoir progresser dans le folk.

PIG : Batteurs et guitaristes rythmiques, cherchent groupe pop amateur ou musiciens séparés avec matériel et local. Bertrand Claude, 1, rue Sully-Prud'homme, Châtillon-sous-Bagneux, après 20 h, tél. ALE. 59-55.

OKAY : Recherche activement album « New wave in the Underground » (Steve Miller band, Insect trust) Pathé Marconi. Bon prix si bon état. Gayraud Didier, 8, rue de l'Ile-de-France, 95-Sarcelles.

CHAZO : Guitariste (électrique uniquement) cherche à donner des cours à des débutants. Pas trop cher. Tél. MIR. 57-09, de 1 à 2 h. Vallois Malo, 54 bis, avenue Mozart, Paris-16e.

PROJETS MOSIKAUX : Compositeur guitare soliste, cherche mécène mélomane pour l'aider à produire un disque dont les morceaux sont prêts depuis des siècles. Rozoum X. Hervé, S.P. 693999.

CORRECT : Groupe Amalgame cherche organiste ou violoniste, et tout autre musicien voulant s'amuser avec eux. Pierre Vallait, 85, rue du Pdt-Wilson, 92-Levallois.

LIS : Batteur débutant avec matériel, ayant déjà joué en public, cherche place dans un groupe pop amateur sérieux. Préférence dans une grande ville où je pourrais prendre des cours. Paris par exemple. Libre service militaire. Olivier Molin, 47, rue Desportes, 53-Laval.

QUOI ? Guitariste amateur cherche autres musiciens pour essayer de faire quelque chose (urgent). Place Jacques, 1, rue du Pradau, 65-Tarbes.

UN ANGE : Avec matériel (pas de vie sans musique), soliste et chanteur ch. batteur et bassiste pour groupe Stones, King Crimson, Van der Graaf, région Perpignan. Guy Bonet, 15, rue des Mimosas, 66-Prades.

CHAUFFE KIKI : Batteur pop avec bon matériel, âgé 22 ans, esprit et idées larges, cherche groupe pop faisant partie communauté, retiré si possible. Je suis libre à partir du 5 juillet 1972 (cause paiement batterie). Se faire connaître tout de suite. Jacques Michaux, 74-Marin-le-Crêt.

rivages

est un peu plus qu'une agence de voyage

SENEGAL	18 jours	1.995 F
mais aussi **TUNISIE**	15 jours	1.065 F
LIBAN	15 jours	1.250 F
EGYPTE-LIBAN	3 semaines	1.740 F
BULGARIE	15 jours	995 F
IRLANDE	1 semaine	450 F
W.-E. LONDRES		225 F

et **MAROC, ISRAEL, YOUGOSLAVIE, MEXIQUE, CUBA,** etc.

LE MAROC, en toute liberté en vous offrant le transport avion, une 4 L (kilométrage illimité) : 2 semaines 830 F

Bon à découper et à retourner à

RIVAGES, 330, rue Saint-Jacques, PARIS-5e

Tél. 325-43-99

Nom ..... Prénoms .....

Adresse .....

Désire recevoir, sans engagement de ma part, votre documentation NO/E1. (Corr. lic. A. 622).

PAS SI KHON : Groupe pop un peu débile cherche organiste et chanteur afin de relever le niveau musical de l'ensemble (avec matériel). Jean Visconte, 17, place de Béarn, 92-St-Cloud, tél. 602-39-62, Jean.

AVEC : Cherche musicos avec ou sans matériel, avec ou sans idées, avec ou sans technique. Ecrire ou passer après 15 h. Robert Rémia, 11, rue de Vesolu, Moto-Sport.

DURE : Chanteuse dure, cherche musiciens ne comprenant rien à la pop française (à part Chico Magnétic Band, etc. !) pour former groupe de scène, style Détroit. Symbole de la société anormale, masochisme, agressivité, sensibilité, Spécial Pop-Stars (!) Garantis. Mireille Picot, 19, avenue de Versailles, Paris-16e.

HA HA : Je cherche boulot musical. Connaît blues, jazz, rock à fond. Cherche aussi gars ou fille mordus pour créer revue blues-jazz avec humour. Léon Albaz, 12, rue Fontenelle, Bagnolet. 858-48-74.

AKABA : Guitariste folk et blues cherche autres musiciens (guitare, banjo, violon, washboard ou n'importe quoi dans le genre) pour voir ce qu'on pourrait faire ensemble. Région toulousaine exclusivement. Pierre-Marie Blaja, 26, av. Maréchal-Foch, 31-Toulouse.

DIFFICILE : Cherche quelqu'un capable de me donner cours de guitare classique ou autres. Dans région St-Maur, si possible. Georges Randin, 29-31, quai du Port de Créteil, 94-St-Maur.

FAUT REMPLIR : Cherche à Nantes, guitariste pour former duo folk blues. Débutant s'abstenir. Venir me voir ou m'écrire. Pierre-François Braud 31, rue de la Michaudière, 44-Nantes.

LA MADELON : Bassiste-Compositeur, sans ampli, cherche groupe Rock'n Roll « esprit Stones, Beatles, Elton John ». Laisser messages ou téléphoner à OPE 07-04 et 520-74-80 et 231-26-95. Raoul Combe le gaulois, sans adresse.

ET BONNE SANTE : Auteur batteur demande aux musiciens de la région de Toulouse désirant former un groupe pop de la contacter (mots d'ordre : paix et liberté). Marc Gergondey, 25, rue René-Fonquerne, 31-Toulouse.

HU ! Groupe pop cherche nanas pour faire Hou Hou dans Gimmie Shelter et plus si possible. Patrick, 16-La Péruse.

AVARE : Auteur cherche compositeur (trice) guitariste, chanteuse pour faire scène si possible. Ecrivez vite, réponse assurée. Envoyez timbre pour réponse si possible. Francisco Garrido, 42, rue d'Amboile, 94-Ormesson-sur-Marne.

ARCHIMEDE : Parolière ayant besoin compositeur cherche compositeur ayant besoin parolière. R.S.V.P. Very fast. Jocelyne Cheminal, Sambourg par Lézinnes, 89-Yonne.

KALEBASS : Si vous possédez boogie, jazz, disques orientaux, africains typiques, propose en vue échanges musicaux et briser solitude d'écouter disques indiens ou pop-blues. (Canned Heat, Hendrix, Beefheart). Dominique Girbal, 49, avenue de Fontainebleau, 94-Kremlin-Bicêtre.

LES POUMONS : Si vous ne savez pas trop mal jouer du pop, et que vous voulez vous produire en public, lors d'une soirée, écrivez-moi, j'embauche. Philippe Siriot, 15 lotissement Bellevue, 72-Sablé-sur-Sarthe.

Z'ARTISTE, genre rive gauche, cherche pianiste compositeur du même genre pour collaboration. Jacques Breme, poste restante du Plessis-Robinson (92).

HERBE BLEUE : Ch. mandoliniste blue grass, urgent. Tél. 272-48-56, demander Denis.

Avis

ANDERSEN : Qui m'écrira, qui m'enverra des contes pour enfants ? Pierre Galmes, école normale de garçons, 27-Evreux.

PERIODIQUE : Aimerais savoir où pieuter et pour pas cher, à Bordeaux et Rochefort (très urgent). Brigitte Rosenstein, B.P. 18, 66-Canet-Plage.

OUF ! Elève de 3e, saturée d'école, de profs et de merde, cherche activités créatrices : poterie, dessin, etc. Stages de vacances en vue. Agnès Cascalès, résidence St-Clément, D 12, 34-Montpellier.

CONGES ANARS : Cherche prendre contact avec anars organisés ou pas durant juillet et août. But : créer réseau d'action, journaux, etc. M'écrire : Michel Perdrial, 8 bis, route de Pacy, 27-Louviers.

ON S'EN FOUT : Etudiants en lettre (maîtrise sur le théâtre), étudieraient toute proposition d'emploi à partir d'août, y compris enseignement. Aimeraient contacter maximum de personnes région Provence. Christian et Brigitte Le Peutrec, 44, rue d'Antrain, 35-Rennes.

CLAC ! Cinéaste débutant cherche à travailler en équipe pour approfondir technique prise de vue. Impatient. Charles Beck, 15, avenue André-Grégoire, 4970 Stavelot (Belgique).

GRANDE FAMILLE : Le F.H.A.R. a un petit frère à Bruxelles. On recrute encore. Viens le jeudi vers 20 h, à la communauté du Taciturne, 23, rue du Taciturne, 1040 Bruxelles.

MACRO : La bouffe : les carences, tu connais ? Non ? Alors écris-moi, je te parlerai de la nourriture biologique. Jean-Jacques Prunet, 11, rue des Deux-Princesses, 25-Besançon (jusqu'en mai).

ARTISANAT : Deux mecs cherchent à apprendre gratis poterie, céramique, travail du cuir dans région Montpellier-Languedoc. Ecrire à Luc Bernard, bloc D, rue L.-La Chamberte (basse), 34-Montpellier.

F.H.A.R. : Nous sommes aussi à Toulouse. Ecrire provisoirement à B.P. 3205 Paris-5e qui transmettra.

OLE ! Sur région Calvados, possibilités expos en tous genres ainsi que spectacles. Cherche amateurs avertis pour soirées cabaret (poètes, musicos). Poss. rémunération. Ecrire ou passer chez Patrice Dourlent, Foyer Léo-Lagrange, 14-Colombelles.

BIGORRE POP : Festival non-stop à Bagnères-de-Bigorre - 65) en juillet-août. Pouvez-vous écr. Pascal Comelade, 18, rue Emile-Zola, 34-Montpellier.

RALBOL : J.F. 18 ans, ch. troupe théâtrale région Paris. Aime beaucoup Artaud. Ai joué deux ans dans club théâtre lycée. Véronique Vaquette, place de l'Eglise, 60-Ully-St-Georges.

DES MECS ! Recherche une ou deux filles de préférence pour partager un bel appartement et son loyer. Urgent. Jean-Pierre, 27, rue Gaspard-Philippe, 33-Bordeaux.

PSSST ! Ch. renseignements sur Jean-Pierre Duprey (documents, coup., journaux, etc.). Francis Simonpietri, 71, av. Karl-Marx, 94-Villejuif.

J'ECRIS contes extraordinaires et sérieux, nouvelles. Suis également auteur-compositeur. Si je vous intéresse... Gilbert Ivars, 14, rue Etienne-Milan, 13-Marseille.

« MANDALA », boutique 11-13, rue Vavin. Ouverture prochaine d'une exposition-vente d'artisanat. Artisans intéressés par l'idée... Contact : Yvon, Boutique « Mandala ».

Messages

PARIS-14e : Aimerais beaucoup reprendre contact avec un nommé Grasily, perdu adresse en travaillant à cette saloperie d'administration que sont les P.T.T. Roret Patrick, 127, bd Brune.

Si vous flippez

dans vos relations personnelles, familiales, professionnelles,, etc., nous pouvons peut-être y faire quelque chose. Interventions psychologiques individuelles ou collectives sur R.-V. : O'Neill, 10, rue Poussin, Paris 16e). 870-77-62 (premier conseil gratuit).

PETITES PUB: C'EST PAS CHER

C'est pas cher : dépêchez-vous, 200 F pour 1/21e de page, soit 35 mm de hauteur sur 60 mm ; 350 F pour 1/8e de page, soit 50 mm de hauteur sur 125 mm.

Le « Crium Delirium Circus Theatro and Musik Zizanie Association... Ltd », c'est d'abord un groupe théâtro-musical hyper-underground — ils poussent le raffinement souterrain jusqu'à ses limites ultimes, puisqu'ils ne se produisent qu'en Suisse, ou à peu près. Comme ils ont plus d'une idée dans la tête, ils allèrent un jour trouver les dirigeants du P.S.U. avec un projet de festival pop. Ceux-ci leur prêtent leurs locaux et leur matériel d'impression, et le Crium Delirium Machin Truc Etc a mis son festival en branle. : Il a déjà contacté tous les groupes français les plus intéressants, une génération du « rock pas dégénéré » qui risque bien de se trouver réunie pour la première fois en un festival unique. Il a aussi contacté quelques groupes anglais parmi les plus sympathiques (Stone The Crows, Kevin Ayers, Third World War) et ne compte pas s'en tenir à la musique : il a invité le Grand Magic Circus, le Cirque Bonjour, des troupes de théâtre marginal. Et ce n'est pas tout : il prévoit aussi un free marché, une réunion de la presse underground et des projections de films. Tout cela se passera en juin, en plein air, dans la région parisienne. Il leur faut tout de même du blé : ils lancent une souscription, des bons de 20 F (les contributions plus importantes sont vivement encouragées) : s'il y en a en nombre suffisant, le festival sera gratuit. Sinon, il sera payant, mais à un prix modeste. L'adresse : 9, rue Boromée, Paris-15e, tél. 566-45-37. Le C.C.P. : 46 41 25 Paris, Louise Lemée (mentionner : « fête »). Bonne chance. Ah ! J'oubliais. Ils vont faire paraître un canard pour tenir les masses au courant des progrès (ou des ennuis) du festival, et aussi pour parler de tout ce qui se passe d'intéressant en France : ils attendent vos contributions. Leur écrire, même adresse.

60-BEAUVAIS : En vue de la création d'une « Librairie souterraine » que tous les rédacteurs de la presse Underground ayant besoin d'un distributeur me contactent. Nous cherchons aussi un local. Pigot Maurice, 2, rue St-Paul.

47-VILLENEUVE-SUR-LOT : Seul incompris, mais décidé à faire quelque chose. Je cherche à regrouper J.F. ou J.H. pour mettre en place un projet régional. Vite. Gauzy Jean-Louis, route d'Agen, côte du Casse.

94-NOGENT-SUR-MARNE : Jeune homme désirerait faire du théâtre amateur dans Paris ou région parisienne. Tél. 873-11-41. Gridaine Dominique, 3, Grande Rue.

EH ! LES FILLES ! Connais écrivain génial, 20 ans, qui a besoin d'une compagne mécène ou non. Est toujours place du Sacré-Cœur vers 20 heures, facile à reconnaître (très beau). Osez !

93-MONTREUIL : Recherche Jean-Louis Lavalle, connu au Maroc en août 1970. Recherche copains et copines pour week-ends. Panëels Billie, 64, allée F, Dewerpe, cité du Parc.

HEP LA-BAS : On rech. Yvan Marquet pour de joyeuses retrouvailles. Ecr. au Boubail, 64-Gelos ou téléphoner Jean-Jacques et Christian.

GROUPIE : « Yves » de Paris (musicien professionnel) envoie-moi ton adresse, je ne peux te téléphoner, pas de fric. Hélène Barruel, 38-Beaurepaire.

AFFAME : Aimerais reprendre contact avec Jean D., charcutier à Limoges. Philippe Verlem, 60, rue du Théâtre, Paris-15e.

PURPLE : Ecris-nous, Jack se tire fin mars, es-tu à Paris ou dans le Gard ? On t'a écrit à Lyon... Chloé. Cathy et Jack Caldirola, Pont Boutiron, 03-Vichy.

A SUIVRE : Vincent voudrait contacter Dominique pour avoir nouvelles d'elle et de Jean et Harris (Bennet Clase-Welling). Ecr. Vincent Julien, Le Cèdre, 59-Valenciennes.

NICOLE : Désirerais avoir nouvelles de Nicole habitant Marseille, rencontrée à Taizé. Ecr. Alain Dubois, 2, rue Archimède, 62-Lens.

YANKEES : J.F., 18 ans, aimerait rencontrer américain (e) s région Pau. Lucette Laufer, 85, av. Général-Leclerc, 64-Pau. Tél. 27-30-09.

P.A. : Aimerais contacter auteur de la P.A. intitulée « Surréalisme exigé ». Alain Coste, route de Ganges, La Colombière (3 0 11), 34-Montpellier.

92-RUEIL-MALMAISON : Aimerait retrouver Patricia Lebiziec, rencontrée en Espagne en 1969. Brument Jean-Louis, 71, av. de la République.

« FIFI LE MARSEILLAIS », ancien élève de J.-J.-Rousseau, à Thonon-les-Bains, désire avoir des nouvelles de Didier Baud. Ecris, sale anar ! Jean-Yves Filippi, 8, cité Mirabeau, St-Louis, Marseille-15e.

EHO : Jean-François demande si vous connaissez Nadine Frachot, mettez-la en rapport avec lui. Suis inquiet, sans nouvelles depuis 1971. Jean-François, dit Jeff, 27, avenue de Marigny, Paris.

B.B. : Voudrais revoir Brigitte Benais (je crois), connue à Nice en juillet et septembre 1971, revenue avec moi en stop jusqu'à Migennes. Mireille Lavrat, 66, rue Charles-Dumont, 21-Dijon.

HELP : Michel Jouet, écris-moi, j'ai besoin de ton aide : Dominique Surmais, résidence Bachelard, pavillon N, chambre 120, 59-Villeneuve-d'Ascq.

JOSETTE : Please aimerais beaucoup reprendre contact avec Jacques Bresson, rencontré à Paris, rue de la Bûcherie. Josette Paillet, villa France, bd de la République, 06-Cannes.

JOSIANE : Je sais seulement que tu habites Juan-les-Pins. Nous nous sommes rencontrés à Colmar début avril. J'aimerais bien que tu m'écrives. Bruno Iltis, 10, route de Colmar, 68-Munster.

PAPA ? Guy Stunner, prends contact d'urgence, bonnes nouvelles pour toi. Henri Fourcard, 54-Pulligny.

PILULES ? Désire nouvelles d'une fille de 19 ans, Myriam, habitant Lille, faisant étude pharmacie, ayant passé vacances en juillet à Saint-Polais-sur-Mer (17). Lucet Christophe, 12, av. de Bougival, 78-La Celle-St-Cloud.

ENCORE... Evelyne de Blois (?), aimerions sincèrement te revoir. Ecris ou passe nous voir : Christian et Martine Louis, 136, av. Parmentier, Paris-11e.

MON LEGIONNAIRE : Dominique (462-20-43) voudrait retrouver Jacques (27 ans, cœur tatoué sur la poitrine) : Dominique Régnier, 25, rue Amédée Brocard, 78-Villepreux.

« MARC » d'Angers, tu as oublié de joindre ton adresse à ton petit mot. Rémy Taupin, 1, passage Abel-Leblanc, Paris-12e.

VAS-Y POUPOU, j'ai prêté un vélo planeur à un mec à Lyon. Si tu l'as toujours, essaie de le ramener à destination ; si tu l'as plus, écris, mais pédale mon pote. Jean-Claude Le Cor, 19, rue Benjamin-Franklin, 78-Versailles.

A VOS TRUELLES

On voudrait mettre sur pied un institut de technologies douces en relation étroite avec le BRAD de Robin Clarke et le New Alchemy Institute de J. Todd.
Les technologies douces, ce sont celles qui vous permettent de vous tirer du système et de vivre en vous passant de lui.
L'Institut Görème comprendra :
1) Communautés, individus et autres : cellules d'expérimentation, d'utilisation des techniques et diffusion des informations.
2) Scientifiques, qui tout en restant dans le système souhaitent apporter la contribution de leur savoir à la bonne cause.
3) Personnalités ou organismes qui veulent être tenues au courant et nous aider de leurs deniers.
4) Rapidement, seront mises sur pied des équipes volantes à la disposition des communautés ou groupes qui voudraient utiliser les techniques douces. En effet, dans le domaine, chaque méthode doit s'adapter aux particularité locales et aux besoins. Institut Görème, 35, rue Mauconseil, Paris-1er.
Eh, les mecs, il est temps de vous mettre à vos truelles !

LE PARAPLUIE
PRESSE ALTERNATIVE
N°6 en vente partout mensuel 3 FR.
La Presse alternative C'est le début d'un monde libre
Pour tout contact:
LE PARAPLUIE
42 rue R. BOULANGER
PARIS Xème
Abt: 20 francs - 6 Numeros - avec: 1 disque 30cm - Poster - ou petite annonce gratuite.

UNDER-GROUND
Arrivages hebdomadaires
E.V.O., SEED, etc.
Livres anglais
Librairie « Actualités »
38, rue Dauphine - Paris-6e
JEFFERSON AIRPLANE
by Ralph Gleason - 11 F
THE ROCK REVOLUTION
by Arnold Shaw - 11 F
JANIS JOPLIN
by Deborah Landau - 9 F
ROLLING STONES INTERVIEWS
15 F
Envoi franco. Paiement : chèque, mandats, etc.
à l'ordre de Danny France

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

...survive

UNDERGUIDE

SUITE

Après le numéro spécial de février sur l'underground, voici, pour la dernière fois, les rectificatifs et ajouts des lecteurs.

03-Allier

VICHY
Si des freaks passent à Vichy et ne savent pas où aller, ils peuvent se rabattre sur le **France,** c'est un café flicqué mais sympa, on y bouffe pour pas cher et on trouve toujours des mecs prêts à en héberger d'autres.

06-Alpes-Maritimes

NICE
Deux boutiques extras question **disques** tenus par des mecs supers : Disques Import, 29, rue Pastorelli, qui n'a que des disques d'importations et Music Power, 28, rue Pastorelli. Pour **les bars,** Le Tube, dans le vieux Nice, rue de la Loge, ambiance extra. **Pour bouffer :** vachement sympa et pas chère : La Frite d'Antonio, steak frites, 5 F.

08-Ardennes

REVIN
Café : Bar de la jeunesse, patron sympa, nombreux étudiants, disques de tous genres. **Discothèques :** Le Domino. **Groupes** de la région récemment passés « Effigie-Free Love group ». Boissons à prix raisonnables.

17-Charente-Maritime

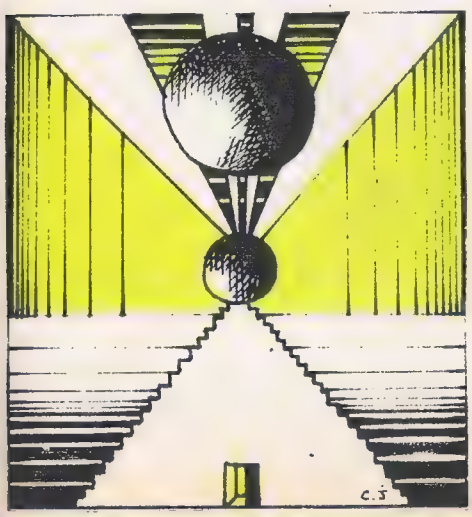
ILE D'OLERON
Presque tous les flics sont à la retraite. Après minuit, les boîtes sont gratuites ; au Casino du Château, on peut bouffer pas cher. Vers septembre, on engage pour les moissons. Plages sans flic : feu et camping. Plage du Verbois : possibilité de nudisme. Village du Domino, par Saint-Pierre-d'Oléron : camping sauvage ; café **Chez Nora,** y aller le soir.

21-Côte-d'Or

DIJON
Groupe musical : Chirpay (musique d'Amérique du Sud). **Resto :** La Brasserie du Nord, place de la République (couscous : 10 F). Brasserie du Théâtre, place du Théâtre, menu : 7,50 F.

33-Gironde

BORDEAUX
Un café situé en face du restau U, place de la Victoire : la Jabotière : « Pas d'alcool, peu de filles, l'ambiance y est terrible. »
Bar : Le Martin, cours Pasteur, types intéressants.



Groupes pop : Lucy dans le ciel. Des mecs géniaux, marrants, sympas, modestes, intelligents. Arbre. Très personnel. Salty Dog. Blues orthodoxe très pur. Carthage. Bof. Blériot fait du rock.
Un Light show qui s'appelle Kina D-Straphiro, le plus beau de tous.
Bistrots : Le Club à La Bastide, rue de la Benauge, juxe-box extra.
Bon jazz : chez « Jimmy », bon blues et surtout cour du Chapeau Rouge, un club de jazz folk blues pour une bouchée de pain. Renseignements sur place.
Une adresse : Cercle d'Etudes Libertaires, 7, rue du Muguet. Tendance F.A. Liberté d'expression assurée.
Restaux pas chers : La perle, place Saint-Michel (bon). Triana, rue Kléber. Chez Henriette, rue Tondu, 5 F. Un restau à 5 F rue Voltaire. Un bon restaurant, Chez Françoise, rue des Menuts. Le restaurant espagnol s'appelle Le Lorado.
Librairie de l'Avenir, cour Pasteur.
Mouvements politiques divers à Bordeaux dont MLF et MLH. Depuis quelques temps pas mal de manifs à Bordeaux (jusqu'à quatre ou cinq par semaine) réunissant beaucoup de monde. Pas mal de grèves aussi. Ce qui entraîne énormément de flics, plus ou moins méchants et cons, avec ou sans mitraillette. La mentalité est par mal bourgeoise et l'impression que fait la ville aux mecs de passage est plutôt défavorable. Les MJC esssaient de bouger (voir foyer social Karl Vernet). Un groupe de types sympas essaient de développer la pop dans la région : LADAME (ass. pour le développement artistique et musical en Aquitaine), 77, bd Georges-V, Bordeaux-Talence. Tél. : 92-58-12.

42-Loire

SAINT-ETIENNE
La Boutique d'Or, 31 rue José Frappa. Livres secrets, alchimie, extra-terrestres, érotisme... cher, mais beau !
Le Pichet, rue Georges-Dupré, ne fait plus à manger le soir (l'âge des tenanciers) mais il y a toujours des cheveux longs.
Au café-épicerie, 118, rue Bergson, consommations pas chères, possibilité également de manger bon marché, cuisine familiale, commander d'avance sinon à la fortune du pot. Art et Littérature, librairie dite communiste, de bons livres, rue Gambetta.
Difficultés importantes d'emploi sur la région. Les mecs qui connaissent des « trucs » sont priés de les communiquer aux copains.
Répression au lycée Albert-Camus de Fraisiny.

45-Loiret

ORLEANS
La Maison de la Culture : MCO, place de Gaulle, dans la maison de Jeanne d'Arc, est devenus vachement sympa (on y écoute de la pop en stéréo, il y a des spectacles sur Artaud en ce moment, etc.).
Il y a souvent des boums le mercredi soir à la Salle des Franchises, sur le Campus Universitaire de la Source, organisées par « Vendanges 72 ». A minuit tout le monde est bourré.
L'APAC n'est pas un cinéma, c'est l'Association Populaire d'Art et de Culture, dont le ciné-club n'est qu'une des activités ; il y a souvent des films présentés par l'APAC au CRDP, rue de Recouvrance, mais aussi des conférences et quelquefois, ce n'est pas au CRDP mais salle Hardouineau, place de l'Etape, près de l'Hôtel-de-Ville.
Et la ville se réveille : quatre manifestations de suite : la première avec des charges, matraquages sauvages des flics, 22 arrestations. Dans les lycées, meetings et sit-in, mais le mouvement a échoué ; tentative d'affichage politique vite réprimée.

65-Hautes-Pyrénées

TARBES
Pop au Nelly : groupe Résurrection, samedi et dimanche ; un bon orchestre en ballade, les Mustang. Un café sympathique : l'Europe. Fermes à louer dans les environs pour 150 F.
ARGELES GAZOST
Coins écologiques : Château de Baucens (septembre : fête moyenâgeuse), et Vallée de Torla. Canard under : le coucou.
LOURDES
Restaurant génial extra super au coin de l'avenue de la Gare et de la Grand-Rue : 3 F. Un café : la Taverne, passer par la ville haute.
CAMPAN
Près de Bagnères. Hôtellerie du Val d'Arize : 3 F : jazz, Brassens ou poésies ou ses propres compositions.

67-Bas-Rhin

STRASBOURG
Bouffe : Deux restaux U : Fec et Gallia. Pas de carte.
Fringues : 3 trucs : Frippingstore, rue des Juifs, sous le porche-école-danse-Adam-face au Lion Rouge (frippier sympa). Deux frippiers en gros ; à Neuderf : Sorebi, rue de Savernes ou de Selestadt. Grand choix (manteaux de fourrure femmes, 30-40 F ; treillis, 5-10 F, bottes, 20 F). Bischwiller (à 25 km de Strasbourg) même boîte mais plus de choix encore. Fringues pas chères aussi, 10, rue Kagenec (usine). Librairie sympa : Le Labyrinthe (un vrai comme son nom l'indique). Un bistrot sympa et pas cher : Chez Henri, rue de Finkwiller. Un lieu de rencontre : L'AUP, 7, avenue de la Forêt-Noire (poésie, politique, objecteurs de conscience, chantiers, etc.).

94-Val-de-Marne

CHOISY-LE-ROI
Cafés : Chez César, avenue De-Lattre-de-Tassigny, en face du lycée de Thiais. A La Bohème, pour rencontrer les lycéens de Thiais.
Lycée : Un comité de lutte ayant de l'influence (minigrève pour la circulaire Guichard). Un groupe très actif : des types du P.S.U.
ORLY
Deux maisons de jeunes : Les Saules (Voie des Saules) et Guy-Moquet (avenue Guy-Moquet)
VITRY
Lycée technique Chérioux : après l'affaire Annick Tissier (gifflée puis renvoyée) une longue grève, des vidages, des emmerdements pour les types du comité d'action. Quelques feuilles ronéotypées (« L'Ecrase Merde »).
Sur les trois villes et Thiais : deux journaux underground : Nous sommes en marche : J.-L. Azéma, 3, rue Georgeon, 94-Thiais ; Barabajagal : M.-J. Guy Mocquet, ou contacter types du lycée de Thiais.

FEUILLETON

LE DROIT DE DECEVOIR OU 24 HEURES DE LA VIE D'UN SPASME

CHAPITRE XIV

Résumé : Ainsi, c'était Fantômas !

Exergue : « Ils ne voulaient pas la paix de la même façon... ils se déclarèrent la guerre » (Tacite, « De Connare humanum est », V).

— Mais... Mais... Ce n'est pas Amsterdam ! Le pilote exécuta un bras d'honneur de beau calibre. L'hydravion redécolla.

Je me servis de mes mains comme pagaies pour propulser mon matelas pneumatique... je suis très habile de mes mains. D'ailleurs, je fais des tas de choses avec mes mains, des têtes de chien, des sifflets, des vibromasseurs féminins, des pelles à tarte, des récipients, des calendriers, des cerf-volants.

Je sifflotai un chant grégorien. Pas mécontent, au fond.

« Belle arrière raison ! » me concentrai-je. La formule me parut judicieuse. Je tirai mon rudimentaire esquif hors du liquide et répétai à haute voix :

— « Belle arrière saison ! »

— Il n'y a plus de saison !... c'est interdit !... Mains en l'air !

Une chance, ça aussi je savais le faire avec mes mains.

Plusieurs centaines de mecs en uniforme surgirent de derrière les baraques foraines. Leurs bazookas étaient pointés sur mes ventricules.

« Bon Dieu !... Le papillon obèse n'écrase-t-il pas la fleur sur laquelle il se pose ? » s'emporta le Lama en trépignant. La foule incrédule massée sur la place Saint-Pierre l'observait sans un bruit.

— Je m'en excuse par avance... j'ai dû me fourvoyer... où suis-je, exactement ?

— En Grespagne, charogne !... et tu le sais très bien !

— Je suis désolé d'insister outre-mesure, mais...

— Suis-nous !... agent bolchevique... fornicateur !

Je ne pus, décemment, contester ce dernier point, et je fis preuve d'une bonne volonté évidente qui me serait comptée, je n'en doutai pas.

Mon escorte longea une usine.

Des gémissements, des râclements s'en échappaient.

— Ici, l'ouvrier travaille à la chaîne... et au boulet ! expliqua l'officier.

Il y eut plusieurs centaines de rires moins un, car le comique de la boutade ne m'avait pas frappé de prime abord. De second abord, après qu'ils m'eurent frappé eux-mêmes, je découvris subitement l'irrésistible drôlerie de la remarque.

En fait, seul « c'est un tort chez vous » me fait exploser. Rien que d'y penser, ma crise reprit. L'officier se leurra sur l'origine de mon hilarité hystérique et, bien que paraissant **a priori** excessive, ma réaction lui plut beaucoup. Il me le signifia. Encore une chose qui me serait comptée, je n'en doutai pas.

— Il faut la Tradition contre le progressisme, l'Eglise contre le matérialisme !

— L'éternel antagonisme entre le service religieux et le service athée, je lui confirme.

Nous pénétrâmes dans une caserne.

Au centre de la cour, des jeunes gens épilés, en ordre, en rang, en alignement, classés par forme d'acné.

Ils bandaient leur bras, à défaut d'autre chose, vers une gigantesque photo de leur dictateur dans une posture suggestive.

Evidemment, sous cet angle, il me fut impossible de reconnaître leur Duce.

— Transportez-moi ça à la salle des interrogatoires ! péremptoira le fringant officier à la lourde braguette.

Les gardes, avec un zèle bien compréhensible, m'attrapèrent par les cheveux, ponctuèrent leur invite à coups de genoux dans le ventre, et appliquèrent, par mégarde, leurs semelles contre mon visage. Mon nez éclata comme une bombe à eau lancée du septième étage au-dessus d'un hypothétique entre-sol.

— Vous ne pourriez pas faire attention où vous marchez ? leur proposai-je doucement.

Je perdis un bridge et trois incisives.

Je pris le parti de rester digne et je ne relevai pas. On a le beau rôle quand on se montre le plus intelligent. Tout le monde vous le dira.

Menotté, baillonné, je patientai sur un banc.

Mes yeux tuméfiés se posèrent sur une photo, de face cette fois, du dictateur.

Ma vision floue se précisa.

— Putacorne de foutre... c'est... c'est mon triple con d'oncle !

EL DERECHO DE ENGANAR 0 24 H. DE LA VIDA DE UN ESPASMO

CHAPITRE XV

Résumé : le mièvre et la torture

Exergue : « Un trèfle à quatre feuilles qui pousse sur une tombe... Suspect ! » (Maigret in « Maigret, as du volant »).

Je gueulai :

— Mon tonton !... C'est mon tonton à moi !

Bien sûr, on pourra objecter que j'avais un baillon, mais vous savez ce que c'est... on écrit, on écrit et, emporté par son récit, on met des choses que l'on regrette.

Ils me traînèrent.

Je me débattis comme un beau diable.

— Je veux causer à mon tonton !... mon petit tonton !

Je fus suspendu par les pouces.

C'était passablement inconfortable.

Je le signalai.

Je ne reçus pas de réponse, mais une paire de baffes.

« Qui trop embrase, mal éteint », aimait à dire mon petit tonton adoré.

J'étais à l'aise comme un tétard dans du mastic.

— Y fait chaud, hein ? me permis-je pour engager le dialogue.

— La ferme !

— M'est avis qu'il va y avoir de l'orage.

— L'orage est interdit !

— Le soleil peut durer, remarquez.

— Le soleil est toléré... Cependant, s'il persiste à briller dans les pays socialistes, notre Guide se montrerait moins clément ! Silence.

Je le respectai dévotement.

Le bourreau continua :

— Tiens, tu vois, pourriture, des types qu'ont pas voulu avouer.

Il désignait un amas de viande sanguinolente agrémenté, çà et là, de la blancheur d'une vertèbre. Au sommet de ce monticule, un esthète avait équilibré un œil... histoire de faire joli, quoi.

— Alors, si t'es pas compréhensif, t'iras augmenter le volume !

— Vous savez, le plus dur, c'est pour ceux qui restent !

— Cigarette ?

— Volontiers, mon brave.

— Blonde ou brune ?

— Blonde, elles sont plus douces.

— Tu vas voir, mais j'y crois pas.

Il l'alluma, tira deux longues bouffées, et me l'écrasa sur le sein gauche.

Mon sein le plus sensible !... le plus réactif aux titillements des succubes musculeuses... O, Nuits Froides d'Occident !... Sorcières aux dysménorrhées (1) geignardes... sodomisations au foie gras... Invocations tonitruantes à Satan, le Clown des pénombres et des lits glacés... Rondes infernales autour du brasier d'écume pervenche. Bien que ce dernier détail ne veuille rien dire, avouez que l'image est plaisante.

Donc, cette salope de bourreau m'avait fait du mal. Et, pourtant, je ne suis pas douillet !... Tiens, quand on m'a injecté mon dernier vaccin, hé bien, j'ai rien dit... pas un mot. Forcément, évanoui !... quand même... Alors que tous les gens s'accordent à admirer l'héroïsme, il faut un sacré courage pour oser se montrer lâche.

— Mon tonton !... Mon tonton !... Mon tonton !

— Ben, le v'là ! articule la brute sans nom.

Précédé par neuf veuves semant des pétales de chrysanthèmes sur son passage, annoncé par la fureur des guimbardes et des camemberts à musique, le Duce, taciturne et gâteux, apparut dans une jupe de cretonne plissée.

— Mon neveu ! gesticula-t-il.

Puis, reprenant le sang-froid dont il n'aurait jamais dû se départir :

— Bourreau, arrête ton office !

Je poussai un soupir.

Je poussai un très profond soupir.

— C'est un parent, continua-t-il, donc presque un ami !... Je tiens à le torturer moi-même !

A suivre

Costric.

(1) On appelle dysménorrhée un trouble symptomatique de l'atrioplaxie péritonéale qui part des ailes du nez pour s'envoler par décollement de la rétine. On peut y remédier en balisant.

MY DEALER IS RICH

Ils se sont coupés les cheveux quand ceux des autres poussaient. Ils ont ressorti le costard, la cravate et les souliers cirés. Seule une bague trahit parfois un passé « beat ». Sinon, ils ont tout renié, ces dealers, pushers et autres vendeurs ou petits trafiquants qui vivent sur le dos de leurs frères. Des gros businessmen les manipulent, qui possèdent des plantations au Liban, ou en Orient, souvent milliardaires, quelquefois princes ou ministres. Le dealer n'arrive que bien rarement à l'échelon supra national, au grand trafic. La plupart du temps il végète, arnaque ses anciens potes, recoupe leur came, essaie d'accrocher jusqu'à sa sœur. Il en reste pour qui la défonce, herbe ou acide surtout, signifie encore autre chose que les portes dangereuses de l'opulence. Ceux-là, en général, ressemblent toujours au beatnik d'Epinal, quelquefois amoureux de son trafic. Nous en avons rencontré un qui s'est déboutonné. L'âme encore pas tout à fait noire, il raconte son épopée au petit pied.

LA prochaine affaire que je fais, c'est un gros coup et c'est vraiment la dernière fois : après je prends ma retraite, je me tire en Afrique en camion, ou je vais passer un an à Bali, ou je ne sais pas, mais j'arrête le deal — surtout que ça devient malsain au quartier Latin, en fait chaque année c'est un peu plus irrespirable, aujourd'hui on se fait braquer à tous les coins de rue pour rien du tout — l'autre jour un mec s'est fait braquer pour vingt pills, tu te rends compte — ça ne vaut même plus le coup de se casser le cul dans des conditions pareilles. Parce que faire du deal, c'est vraiment se casser le cul, c'est de l'argent durement gagné, croyez-moi. Il n'y a qu'une méthode relax : tu te pointes chez un type que tu connais bien, de préférence dans un appartement bourgeois, le mec vient de recevoir de l'argent de poche de ses parents, il le dépense à se défoncer pendant le week-end avec ses copains, il achète pour dix sacs ou quelque chose comme ça. Donc, tu te pointes, tu déballes ta marchandise, tu fait un joint bien bourré pour faire goûter, tu assaisonnes la conversation de quelques commentaires du genre : « Depuis que j'ai cette merde-là, j'en peux vraiment plus, je ne sais plus où je suis. Tu fumes un joint le matin, et je te jure, t'es complètement parti pour toute la journée. Elle est superfraîche, c'est des copains à moi qui l'ont rapportée il y a trois jours, ils la pressent eux-mêmes au Maroc, et je te jure que les mecs qui s'occupent du pressage, ils ont vraiment pas besoin de fumer, ils planent complètement rien qu'en humant l'air. En plus, elle est très cool, elle assomme pas. Enfin tu verras, elle est vraiment super. Bien sûr, dix francs le gramme, ça paraît un peu cher, mais il faut voir la qualité. Evidemment, si tu aimes les merdes inférieures qui te foutent la migraine ou t'endorment sans même te défoncer, tu trouveras des trucs moins chers. Moi, je descends pas mes prix, parce que je me fais vraiment pas de bile : une merde comme ça, elle se vend toute seule. Je parie qu'avant la fin de la soirée il ne m'en reste plus un gramme ». Tu peux continuer comme ça pendant des heures, ça marche à tous les coups. Tu empoches, et tu repasses la semaine suivante. L'ennui, c'est que tu n'as jamais assez de contacts de ce genre. Si tu connais un vendeur qui vient de ramener des kilos pas chers, ça vaut vraiment le coup de te décarcasser un peu pour que ça parte vite — ne fût-ce que pour rendre service au copain : les mecs qui viennent du Maroc, ils n'aiment pas traîner des jours et des jours à Paris : ils n'en peuvent plus, la parano les bouffe tout crus. Quand ils entendent la sonnette à leur porte, ils verdissent, ils croient qu'ils sont bons. Parfois, ils revendent leurs kilos pour rien du tout, en tout cas pour beaucoup moins qu'ils s'étaient fixés, tellement ils sont paranos. Bref, quand tu as un copain dans cette situation, c'est dans votre intérêt commun que sa camelote parte vite. Donc, tu vas vendre au quartier. Les ennuis commencent. D'abord, il y a les rafles, toutes les nuits. Remarque qu'il n'y a pas de quoi s'exciter : tu as le temps de les voir venir, de te débarrasser de ce que tu portes sur toi, éventuellement, ou de te tirer discrètement. N'empêche : ça rend l'atmosphère désagréable. Et puis, les rapports avec les gens ne sont pas franchement détendus : en face du client que tu ne connais pas, ton cerveau fonctionne à cent à l'heure : voyons, est-ce que ça pourrait être un flic ? et si c'en est un, où veut-il en venir ? Le plus souvent, tout se passe par intermédiaire. Untel a un client pour trente sacs : il faut que tu retournes chez toi, que tu lui apportes le shit à un rendez-vous convenu, il ira ensuite le porter à son mec, après avoir pris sa commission dessus. Quant au mec, si ça se trouve, il achète pour le compte d'un quatrième mec : au bout du compte, le morceau a fondu, le dernier acheteur fait une sale gueule. Vraiment, le commerce de la défonce gagnerait à être un peu rationalisé, une petite étude du marché, un petit calcul des coûts ne serait pas superflu, il y a vraiment trop d'intermédiaires.

Remarque, on commence tous par là. J'ai commencé à vendre du shit au lycée, il y a quatre ou cinq ans : il y avait

peut-être quinze mecs qui fumaient dans tout le lycée, on achetait deux grammes qu'on gardait précieusement — ils nous faisaient bien dix joints, fallait s'accrocher pour être vraiment défoncé. Bien sûr, vis-à-vis des copains, chacun faisait semblant de planer comme un perdu. Après chaque taffe, c'était à qui roulerait le plus des yeux, tousserait jusqu'à en pleurer, s'écroulerait en soufflant. Enfin, on s'y croyait. Les premières fois, on pouvait bien nous refiler du henné, de la luzerne ou de l'encens : on était content, bien assommés par le tabac et nos réflexes conditionnés (il paraît que ça s'appelle « l'effet placebo »). Comme j'étais un peu plus démerdard que les autres, et que j'avais les bons contacts, j'ai commencé à réunir du fric pour faire des « achats en gros » : vingt sacs, trente sacs (chaque client avait mis deux ou trois sacs). La première fois que j'ai touché une plaque de cent grammes, j'ai ri bêtement pendant une heure en me la passant sous le nez, en la soupesant, en la prenant à pleines mains. J'avais l'impression qu'avec ça je n'avais plus de souci à me faire pendant des mois. Tu parles ! Le shit, plus on en a, plus on en fume, il y a des soirées où il ya en permanence deux joints et un chillum qui circulent, où que tu regardes il y a un mec en train de touiller son mélange ou de lécher du papier à rouler.

Finalement, je me suis fait virer du lycée. Les copains continuaient à venir chez moi, désormais je ne réunissais plus le fric avant d'acheter, je vendais directement sur ma provision. Au lieu de faire ça pour d'assurer ma consommation gratuite, je me suis aperçu qu'il était facile de faire du fric en surveillant un peu sa consommation et en vendant très cher. Pas de problème pour trouver des clients : les copains passaient l'adresse à leurs copains, et ainsi de suite. Il y avait des inconnus à ma porte toutes les heures : « Je viens de la part de Mike... » — « Mike ? Connais pas. » — « Mais si, c'est un petit blond, il est venu une fois ici, il était avec Riri, un zonard rouquin, je crois que c'est Roger qui lui avais passé l'adresse... » — « Bon, ça va, j'ai rien compris mais ça ne fait rien, t'en veux pour combien ? » Ça ne pouvait pas durer. N'importe quel flic pouvait très bien se pointer. En plus, ça commençait à s'exciter sec dans les journaux, gros titres dans **France-Soir** et tout le tremblement : ma combine sentait vraiment le roussi. J'ai arrêté les frais, et j'ai décidé avec une copine de monter une boutique de fringues et d'artisanat aux Halles. On a tout préparé, mais il nous fallait du blé pour payer les loyers d'avance, la patente, les travaux et toutes sortes de conneries. Justement, un type vient me voir avec sept kilos à vendre : j'ai mis le paquet pendant une semaine, je suis allé voir tous mes anciens clients, je vendais par cent grammes, parfois même par kilos. Tout est parti très vite, et c'était même plutôt marrant : traverser Paris en taxi avec un cartable bourré de plaques proprement enveloppées de papier argent, prendre le métro, regarder les passants dans les yeux et penser « espèce de con, si tu savais ce que je transporte dans ma valise ». Et le frisson familier du car de flics : s'ils me fouillaient... Bien sûr, le projet de boutique s'est cassé la figure, la copine s'est dégonflée, je me suis fâché, et j'ai continué le deal.

J'ai diversifié mon entreprise : je suis allé acheter de l'acide par centaines de pills à Amsterdam ou à Londres.

L'acide, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais c'est toujours du sunshine, en provenance directe de Californie, c'est un étudiant américain qui l'a passé il y a quelques jours, il est vraiment bon, très visuel, très hallucinogène, mais cool, pas speedé du tout... tu parles ! Des saloperies immondes, bourrées d'amphés, quand ce n'est pas de la pellicule photo en guise de « cristaux » ou des pilules de saccharine colorées. L'acide, c'est le rêve des arnaqueurs : on ne peut pas le goûter, on est bien obligé de croire le vendeur sur parole. Mais il y a encore pire : la mescaline. Le mieux qu'on puisse avoir avec une gélule de « mescaline », c'est de l'acide, et c'est plutôt rare. La plupart du temps, c'est du speed, de la lactose, ou un hallucinogène indéterminé tellement dilué qu'il faut bouffer cinq gélules pour commencer à partir. De toute façon les mecs prennent un trip dans de telles conditions qu'ils ne se rendent compte de rien : à dix dans une chambre, la nuit, avec les voisins qui gueulent parce que l'électrophone est trop fort, à deux ou trois au milieu d'une boum du samedi soir pleine de minets débiles, ou, summum du raffinement, au bois de Meudon histoire de retrouver la nature. Et puis tout ce qu'ils attendent d'un trip, c'est les jolies couleurs dans le ciel et les murs qui ont l'air de bouger. Je trouve ça un peu mince. Enfin, ça m'aide à apaiser mes scrupules quand je vends du « super-sunshine » venant des faubourgs d'Amsterdam. Il y a des dealers qui vous diront encore qu'ils font ça par idéalisme révolutionnaire, qu'il faut brancher tout le monde et faire sauter les vieilles valeurs à coup de microgrammes. A quinze balles les cent microgrammes, la révolution rapporte, allez-y les gars !

Je ne vends pas de poudre. Pour des tas de raisons. C'est nettement plus dangereux, les flics y mettent beaucoup plus leur nez. Et parmi les vendeurs, il y a plein d'indicateurs ou de balances. La plupart des mecs qui tombent balancent automatiquement une dizaine de contacts. Chez les flics, ils crèvent de trouille, surtout s'ils sont en manque, ils disent n'importe quoi. En plus, je ne connais rien de plus chiant qu'un junkie : entre eux, ils peuvent passer des heures entières à se raconter leurs histoires de taule, de balance, d'over-dose, de flip-lugubre au dernier degré, on devrait enregistrer ce genre de conversation et les diffuser comme propagande anti-défonce. « Au fait, Machin est tombé ». — « Ah, dur, super-dur ! » — « Ouais, il a été balancé. Les flics ont débarqué chez lui à sept heures du matin : ils ont emporté des bouteilles de parégo, et des cotons. » — « Tu crois qu'il va plonger ? » — « Ouais, surtout qu'il avait déjà six mois de sursis. » En général un junkie adore raconter ses prisons : si jamais tu n'as pas entendu son numéro trente-six fois et que tu as l'air intéressé, tu en as jusqu'à l'aube. Ensuite il te racontera ses over-doses, ou celles des autres, y compris les exotiques « Une fois, j'avais pris quatre vingts cachets de kinortine, quel flash, j'avais les mâchoires bloquées, je ne pouvais plus desserrer les dents, je commençai à flipper sec. Alors j'ai pris de l'artane, une dizaine de cachets pour me décontracter un peu. Ensuite... » Remarque, la conversation des fumeurs de shit n'est pas tellement plus variée. « L'autre jour, j'avais un libanais rouge, vraiment pas possible, une seule taffe et j'étais presque comme à l'acide. » — « Une fois à Delhi, on fumait à une trentaine, il y avait un narghilé gigantesque, on a mis deux cents grammes d'un coup dans le fourneau. » — « A Kaboul, ils ont un super-hasch, fait seulement avec la goutte de sève au sommet des fleurs de la plante femelle. T'as jamais rien fumé de pareil ! » Et ainsi de suite. Tu peux quitter la pièce et revenir quinze jours plus tard : on dirait que la même conversation se poursuit. Partout c'est la

même chose : les speed freaks ne parlent que de speed, les acid heads déblatèrent sur leurs trips et leurs flashes à longueur de journée. Enfin, ça ou parler de bagnole, de football ou de guitares électriques...

Des dealers qui ne vendent pas de poudre, il y en a de moins en moins, surtout au quartier : tous les vendeurs de shit du carrefour Buci sont des junkies qui travaillent pour se payer leurs fix. En général, ils sont prêts à toutes les arnaques, vendent n'importe quoi, fourguent des kilos de henné. Leur combine favorite : trouver une bonne poire qui file le fric d'avance, se tirer pour « aller chercher la merde » et disparaître. Moi-même j'ai déjà fait le coup — c'est tellement tentant — mais je ne vends jamais de saloperie. De la mauvaise merde, oui, ça m'arrive, des pakistanais puants à la graisse de mouton rancie, des marocains infects coupé de henné — mais au moins c'est du shit. Ce n'est pas pour me faire de la publicité, mais j'ai l'impression d'être un des derniers vendeurs honnêtes, une race en voie de disparition.

Les vendeurs de poudre, ce n'est pas la peine d'en parler. C'est vraiment la jungle. Le nombre de sachets de talc, de sel, d'omo et de barbiturique qui se vendent chaque soir à Paris doit pouvoir remplir de pleines poubelles. Et le pire, c'est que tout le monde accepte ça sans rien dire. Tu rencontres dans la rue un type qui t'a vendu la veille dix sacs de saloperie, et tu n'as même pas le courage de gueuler : tu sais qu'il a aussi peu de fric que toi, qu'il court après son prochain fix comme toi, que si tu as été assez con pour te laisser entuber, c'est bien fait pour ta gueule. Tu changes de trottoir. Deux jours plus tard, tu lui refiles encore cinq sacs — on ne sait jamais, tu veux absolument y croire, ce soir tout va marcher comme sur des roulettes. Tu l'attends une heure, deux heures. Il repasse, il te donne rendez-vous plus tard dans la nuit, tu sais qu'il inventera n'importe quoi pour se tirer d'affaire, qu'il remettra éternellement à plus tard, qu'il promettra tout ce que tu veux : dans une heure, c'est déjà loin, presque irréel, il a l'impression que ça n'arrivera jamais. Une fois fixé, à l'autre bout de Paris, qu'est-ce qu'il en a à foutre d'une poire comme toi qui l'attend en se rongeant les ongles ? La poudre, j'en ai tâté, je ne crache pas sur un petit fix de temps en temps, mais dès que tu t'accroches, tu patauges jusqu'au cou dans les emmerdes. D'ailleurs, tous les junkies disent ça aux néophytes avec des grands airs de crucifiés bienveillants : « Mec, t'accroches jamais, c'est vraiment la tasse ! » Et ils repartent avec leur lourd fardeau. Des fois, j'ai vraiment l'impression que ce qui leur plaît le plus dans la poudre, c'est les larmes qu'ils versent sur eux-mêmes : ils ont l'impression de se bousiller, c'est romantique, ça les excite. Enfin, il faut différencier : il y a les zonards et les fils de prolo : ceux-là n'ont rien à perdre, ils n'ont pas maman et papa derrière eux pour leur payer un avocat et une cure dans une clinique douillette, ils ne savent vraiment pas ce qu'ils vont devenir, ils préfèrent ne pas y penser. Il y a les minets qui s'ennuient et qui se shootent pour se donner un genre. Leurs parents leur paient une désinto tous les six mois, et ils recommencent. Ils arrêteront peu à peu, le jour où ils reprendront l'usine de papa, je suppose. Et il y a l'underground. C'est là que le mythe romantique fonctionne à pleins tubes. Et je t'en donne du gouffre insondable, de l'auto-destruction et de la citation de Rimbaud à la bouche. Ceux-là, ils arrêteront brusquement un jour et ils écriront un bouquin dessus. Ça les lancera, peut-être y en aura-t-il un qui aura le Prix Goncourt. Après ça, on les recevra dans tous les salons.

Finalement, je trouve le deal plutôt triste : il faut tout le temps courir dans tous les coins de Paris, faire des calculs compliqués. Les rapports humains sont complètement conditionnés par l'argent, tous les gens que tu rencontres sont des gogos à plumer, alors tu t'endurcis, tu les méprises, tu rigoles derrière leur dos, et tu méprises tous les autres dealers parce qu'ils te renvoient une image de toi que tu ne trouves pas flatteuse. Et puis il y a la peur des flics, toujours là à tout gâcher, même si tu fais ce que tu peux pour garder ton cool, ignorer la parano, mais la parano s'insinue partout, tout le temps, comme un truc que tu as sur le bout de la langue mais dont tu n'arrives plus à te souvenir, comme une sale idée que tu as chassé de ton esprit mais qui reste tapie dans tous les coins sombres. Je n'ai jamais été en taule, je suis passé très près plusieurs fois. Chaque fois on se dit qu'on est bon, qu'on ne vas plus sortir avant des mois, on n'est pas sûr de sortir vraiment sain d'esprit, on a peur de se réveiller un matin avec la certitude d'avoir déconné. En sortant du commissariat, on se dit que cette fois c'est bien fini, qu'on ne se retapera plus une parano comme celle-là, qu'on va gagner sa vie autrement. Mais je ne sais pas faire grand'chose d'autre. Et quand j'arrête un mois, je reçois un jour la visite d'un mec qui revient du Maroc : « Hé mec, je viens de passer trois kilos, je voudrais les vendre vite fait, tu peux passer quelques coups de téléphone à tes contacts ? » Ça ne se refuse pas, et si on se démerde bien ça rapporte entre cent et deux cents sacs. Mais je sais ce que je vais faire : je vais me couper les tifs, je vais aller moi-même au Maroc et rapporter des kilos : ce sera un gros coup, et le dernier. Oui, je sais, j'ai déjà dit ça trente-six fois, mais là je suis bien décidé, si j'arrive à me faire vraiment beaucoup de blé, j'arrête, y a pas à chier, je souffle un peu, je pourrai enfin regarder passer un car de flics sans avoir une sale suée dans le creux du dos, ouais, pas de doute, c'est vraiment la dernière fois.

les lecteurs parlent aux lecteurs

Flash, défonce, descente

Je me shoote depuis bientôt un an et demi, avec tout ce que ça veut dire. Overdose, manque, combine, trafic, arrestation, claques dans la gueule, angoisses et cafards énormes. Aujourd'hui j'en ai vraiment marre, j'écris pour me soulager, besoin de me justifier. L'histoire : chambre dégueulasse, dehors ciel gris, terrains vagues, horizons d'H.L.M.
Shoote. La mer
condition se retire et laisse apparaître une épave
junkie ancrée dans une vase
système. Le flash éclate, mon moi
âme épave renaît et plonge dans le sordide grisaille
visages morts. Beauté froide de la shooteuse. Orgasme diabolique du flash, défonce trop douce sourire de Satan. Descente droit vers l'enfer. Pas de paradis pour les junkies. L'ombre est mon soleil, mais la lumière m'attire parce qu'elle attire tous les hommes et que je suis construit comme un homme. Fuir, courir vers le vrai soleil. Voir un sourire de fille. La serrer contre moi sentir son corps ses seins, caresser ses cheveux, vivre sa douceur, sa chaleur, ses lèvres. Je relève ma manche, serre le garrot, plante l'aiguille. Flash, défonce descente. Oh c'est trop dur ! Merde. Aidez-moi. Aidez-moi.
Par parano, cet ami n'a pas donné son adresse. Quand tu vois un junkie, aide-le. Et ce n'est pas facile.

Note de service

JK/JAM 21-1-1972
2e CORPS D'ARMEE
ET
COMMANDEMENT EN CHEF DES F.F.A.
ETAT-MAJOR - 1er BUREAU
P.C., le 25 Janvier 1972

OBJET : Lutte préventive contre l'usage des stupéfiants.

I. — Actuellement encore limité, l'usage des stupéfiants a été constaté aux F.F.A. Quelques affaires récentes indiquent une augmentation de ce fléau, en particulier chez les jeunes, qu'il s'agisse de personnels militaires (jeunes sous-officiers, hommes du rang) ou d'enfants des familles de militaires et de personnels à la suite.

Il est indispensable d'enrayer cette menace et d'entreprendre une action d'autant plus efficace qu'elle sera menée, dès le début, avec le souci de prévenir plutôt que de réprimer.

La lutte contre le trafic des stupéfiants est un DEVOIR DE DEFENSE CIVIQUE. Chacun, parent, militaire ou même adolescent, doit se sentir concerné. C'est ainsi que tout indice, toute anomalie, tout détail curieux, tout fait particulier doivent être aussitôt portés à la connaissance de la Gendarmerie ou des autorités militaires responsables (chefs de corps, commandants d'Armes).

II. — L'action à l'égard des personnels militaires relève essentiellement des chefs de corps, chefs de service et commandants d'Unités. Exerçant une surveillance continue de leurs personnels par l'intermédiaire des officiers et sous-officiers des unités, ils peuvent et doivent, à tout moment, échanger leurs propres observations avec celles détenues par la Gendarmerie ou la Sécurité Militaire.

Pour l'information des cadres et de la troupe il sera fait appel au Service de Santé qui s'inspirera utilement de la note d'information n° 3.186/DN/2/DCSSA/DST/C du 8-12-1969.

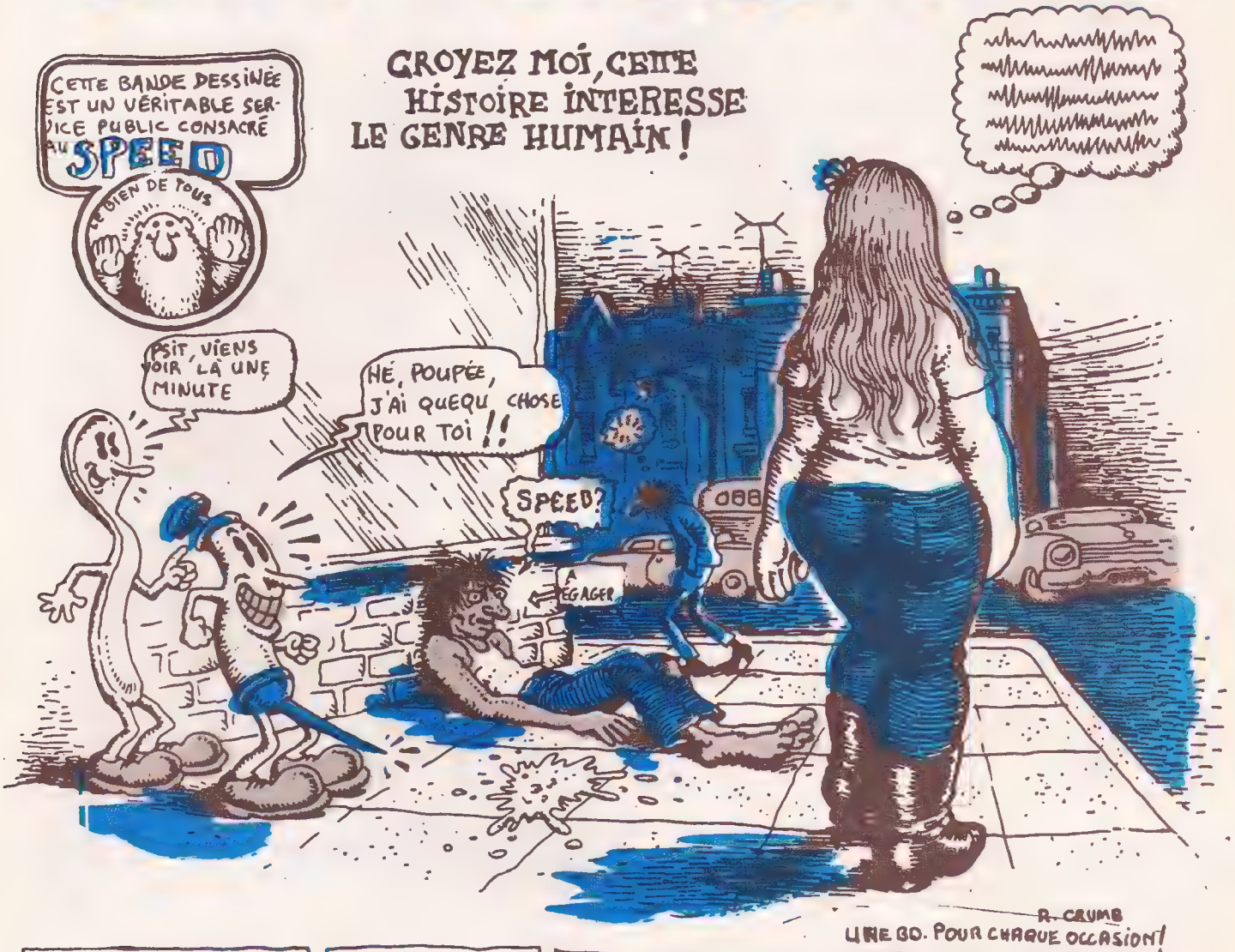
Une activité soutenue, notamment pour les employés, une bonne organisation des loisirs et une efficace surveillance en ville sont, dans ce domaine, la meilleure des préventions ; les mesures prises peuvent également comporter l'interdiction, au personnel militaire, de certains établissements.

VOYAGE AU PAYS DE NULLE PART

Espace intemporel
La ronde des couleurs cosmiques, transparentes, diaphanes
Le berger dort sur le toit avec ses moutons.
Mauve
Flash de lumière, j'ai froid, j'ai chaud... je ne sais plus.
Les soleils morts gisent dans la nuit ; tout est pur
Astarte hurle sa joie, le succube l'a pénétrée ; il s'évapore dans le bleu du jour.
Jaune
La terre brûle, ma tête éclate comme un pare-brise.
Les médecins du continent viennent sur l'ilôt pour me consoler
Vous prendrez bien une tasse de thé, cher ami ?
Ils s'asseyent autour de moi, et forment une ronde : am stram gram ;
La terre tremble, s'ouvre, ils disparaissent dans le trou béant.
Wow ! Regarde, c'est trop rouge maintenant ; là haut les astronautes se défoncent.
Tout a une fin
Une fleur mange une autre fleur, qui à son tour mange une autre fleur...
You are what you eat
Ce n'est pas très beau ici, je me vois en grand, dans le ciel, laid et vieux
Les mots n'ont plus aucun sens, que sommes-nous donc à l'échelon universel ?
Un petit homme ratatine, sautille sur ses moignons, il progresse lentement,
Comme une sauterelle bleue, il cherche à pénétrer dans mon subconscient
Je l'avale consciencieusement, sans le mâcher.
Le nuage étouffe le soleil, le ciel se couvre, il pleut du sang
Dieu m'a visité, et m'a abrité de son ombrelle.
Le vieillard à barbe rose, passe et repasse devant moi ; l'air sent le bleu
Ça bouge trop ici, je vais vomir, je suis recouvert de sauterelles
Je suis las,... non... je suis épuisé... enfin... je suis fatigué
La lumière universelle irradie les corps flottants sur la nappe d'ondes
Les murs frémissent au souffle du vent.
La pièce est inondée par l'eau qui suinte le long de la paroi orange ;
Je peux voir l'espace infini du ciel noir à travers le plafond de la chambre
Un tourbillon gigantesque m'attire vers les profondeurs du néant.
Les efforts que je déploie pour dissimuler la panique qui m'étreint
Font hurler de rire les types à côté de moi ; où est donc cet amour, si beau
Qui devait nous unir pour la suprême ivresse ?
La clairière lumineuse est peuplée d'insectes et de vermine.

Julian.

PANIQUE SUR MARSEILLE



Ainsi s'en vont leur santé et leur précieuse jeunesse

BONZAI!

Il leur faut bientôt des doses de plus en plus fortes!

AM

A la fin, la seringue prend le pouvoir et devient tout!

C'était un si brave type! le voilà aujourd'hui triste paranoïaque, boursier tremblant!!

Un paquet de nerfs Super Concentré!

Chez certains, le bon sens l'emporte, ils se débarrassent de leur sale habitude!

SCRAM!

D'autres continuent à user du produit maudit pendant des années, ils bafouillent les propos les plus inintelligibles, à qui voudrait les écouter

ouais! ouais! ouais! ouais!

Amusez-vous et prêtez-vous la tête mais souvenez-vous

Le SPEED TUE

et la prochaine fois qu'un freak Speed vous propose un petit coup Souriez et Répondez:

très peu pour moi, Merci!

et ajoutez que c'est MR NATURAL qui le dit!

Cheveux longs

Le problème avec les garçons qui ont les cheveux longs, c'est qu'ils n'ont pas encore l'habitude d'avoir des cheveux longs. A moins que cela ne vous soit complètement égal (ce qui est VOTRE droit), il est important de savoir que des cheveux longs, ça se soigne parce que si l'on ne soigne pas les cheveux longs, il n'y a bientôt plus de cheveux longs et un jour ou l'autre, plus de cheveux du tout.

Les conseils que nous vous donnons ci-dessous ne viennent pas d'un freak mais d'un coiffeur qui aime les cheveux longs.

La pousse

Les cheveux poussent de quinze centimètres par an chez les personnes en bonne santé. Il ne poussent JAMAIS plus. JAMAIS.

Le maximum de longueur que les cheveux peuvent atteindre est de 1,40 m. JAMAIS plus. Chez personne.

La chute

Vos cheveux sont « en brosse » (Crew cut), vous perdez environ 87 cheveux par jour. Si vos cheveux touchent vos épaules vous en perdez environ 16. Les filles dont les cheveux atteignent la taille perdent généralement 2 cheveux par jour.

Les mammifères perdent leurs poils d'une façon saisonnière. Les humains perdent leurs cheveux périodiquement aux âges de 26, 36 et 54 ans environ. Si vous avez 26 ans et que vos cheveux tombent, il n'y a généralement aucune raison de s'inquiéter, il s'agit probablement d'un changement de cheveux massif.

Si vous êtes une femme, sachez que la fonction ovulaire n'a rien à voir avec les cheveux. Mais la glande thyroïde, oui.

Si vos cheveux tombent, pour l'amour de Dieu, ne les coupez pas court. Cela affaiblit les racines et en diminue le volume. Autant vous arracher les racines tout de suite.

La première règle pour avoir des cheveux en bonne santé est de les avoir TOUS de la même longueur. Tout votre corps, et vos cheveux aussi, suivent la même loi de l'équilibre. Si vous avez des mèches plus courtes que les autres, il y a de bonnes chances pour que les cheveux plus longs s'arrêtent de pousser ou se cassent pour rétablir cet équilibre.

La séparation

Séparer les cheveux est certainement très joli mais, parce que les cheveux poussent de gauche à droite, il vaut mieux les séparer à droite. Au moins, peignez-les et brossez-les de droite à gauche, ce qui les fortifie.

Les pellicules

Les pellicules sont dangereuses et contagieuses. Il ne faut pas confondre les pellicules avec un pelage saisonnier qui est dû à un manque d'humidification dans l'air et qui peut être traité par un brossage énergique.

Les pellicules grattent. Elles commencent à apparaître derrière l'oreille. En cas de pellicules, il est bon de consulter un spécialiste.

Les corps étrangers

Le meilleur matériel que vous puissiez utiliser pour le soin de vos cheveux est le matériel naturel. Votre peigne sera en écaille de tortue et votre brosse en poil animal. Le prix de ce matériel est un peu élevé : vous y gagnerez finalement.

Le shampooing

La racine est la seule partie de votre cheveu qui est vivante. Toutes les racines de tout le monde ont le même taux d'acidité : pH 2,6, ce qui est très acide. Le cuir chevelu marque un pH de 4,6 et le cheveu lui-même un pH de 5,6. Le meilleur truc consiste donc à laver vos cheveux avec un shampoing acide au maximum afin de favoriser la racine qui est vivante. Dans ce cas, il vous est possible de laver vos cheveux aussi souvent que vous voulez, toutes les demi-heures si c'est votre trip.

Faites votre shampooing la tête en bas, afin que votre cuir chevelu puisse se relâcher.

Se peigner et se brosser

Les cheveux sont plus solides que l'acier. Leur faculté d'allongement avant de se casser est de 1/8 à 1/6 de leur longueur primitive. Malheureusement, si vous tirez et allongez des cheveux HUMIDES, ils ne reprendront pas leur longueur naturelle. Par conséquent, ne brossez jamais des cheveux humides. Séparez-les plutôt en petites sections et peignez-les doucement.

L'électricité statique endommage les cheveux. Les brosses à base de caoutchouc conservent l'électricité et vous la retransmettent. Ne les utilisez pas.

Brossez-vous les cheveux mais pas trop. Il y a un régime de brossage trop élevé qui est aussi mauvais qu'un régime de brossage trop bas. Les cent coups de brosse traditionnels par jour sont excellents.

Mainmise UPS

Martial Raysse, peintre de renom et de talent, s'est effacé dans le groupe « Pig ». Ceux-là voudraient publier un journal, ont trouvé cela bien fatigant — avec raison — et nous ont communiqué en sept tableaux le curieux résultat de leurs élucubrations. *La suite aux pages suivantes.*

Vidéo contre-vidéo

« **Imedia** n'est que dans l'action. Ce n'est pas un groupe constitué, avec une ligne définie à l'avance, sa théorie s'auto-élabore dans l'action même.
Imedia n'est pas pour résoudre des problèmes de cul.
Imedia n'est pas pour résoudre des problèmes de fric.
Imedia est pour s'exprimer sans contrainte. »
C'est ainsi que se présente ce groupe non déclaré, non subventionné, et sans statuts, dont on peut voir depuis quelques mois les affiches sur les murs de Paris, annonçant un prochain « spectacle » — il vaudrait mieux dire intervention — de free, de cinéma parallèle, de vidéo.

A l'origine, ils sont quelques étudiants de l'U.E.R. sur l'environnement — U.E.R.E. — aux Beaux Arts. Dès 1970 ils montent des spectacles aux Halles, « au 10, rue de Viarmes le vendredi 5 francs maxi », avec le **Pop**, sans grand succès en général, faute de publicité dans les journaux, exceptées leurs deux journées de la Free Press de juin 1971, pendant les démolitions des Halles et les matraquages qui sévissaient autour. Avec le **Pop** et **Piranhar**, toute la free press française avait monté des stands et **Actuel** s'était trompé de pavillon... ; un coup d'éclat les fait éclater : le jour de l'inauguration de la Biennale de Paris ils remettent en mains propres à Duhamel leur tract où on lit : « Les écoles d'art crèvent pendant que les ministres s'exhibent » ou : « Sommes-nous des poubelles que l'on vide ? » Ils sont virés de l'U.E.R.E., supprimée par le ministre des Affaires Culturelles, et par l'U.P. 8, réviso. Leur matériel est confisqué par les Arts Déco. C'est la pause.
Ils redémarrent avec les étudiants de l'Ecole Spéciale d'architecture du boulevard Raspail, où ils peuvent obtenir plusieurs salles pendant une semaine : c'est leur semaine du jazz et pop, et du cinéma avec cent films parallèles, militants, et autres dont **Key Holes**, de Deter Reiner Diez, **l'Empereur Tomato Ketchup**, de Setchno Terayama, les deux découvertes les plus marquantes.

Imedia, désormais, devient un nom connu. En février il présente Oliver Johnson à l'E.S.A., puis aux Beaux Arts, leur journée vidéo remporte un succès tapageur : trois mille personnes s'y sont précipitées dans la bousculade et le délire — c'était gratuit ! — pour tenter de voir les bandes vidéo de Jack Moore, qui a tourné sur place, qui n'avait jamais vu, même aux Etats-Unis, tant de monde autour d'une vidéo. Ça a failli mal se terminer pour le matériel, des pots de colle valsaient en l'air, des types allumaient des feux, chargeaient avec de longues barres de fer... Ils s'étaient moins déplacés pour la vidéo même que pour les bandes pop (les Français sont frustrés de festivals) sur les Rolling Stones à Hyde Park, sur les Soft, sur les Beatles (la bande Magical Mystery Tour a été piquée à la B.B.C.), et les autres bandes des Video Drop Out, des Video Freex, celles sur le FHAR et le MLF tournées en France, et les bandes porno du Wet Dream Festival d'Amsterdam (dont le grand prix du festival, film danois réaliste sur une fermière qui fornique avec ses bêtes, elle plantureuse et scupturale, eux, les chevaux, les porcs, les chiens, avec un souci poussé du détail. « On se sentait des responsabilités vis-à-vis du public ! » déclare Imedia). A côté, le Bachdenkel jouait, et c'était encore gratuit !

Mais Imedia va bientôt cesser la distribution de films, puisque le Collectif Jeune Cinéma s'en charge, et se transformer en collectif vidéo : à l'enterrement d'Overney, devant le siège de Penarroya, avec Albert et sa fanfare, Imedia était présent avec un matériel Sony portatif. En attendant que ce projet se concrétise, il veut relancer la confrontation sur la vidéo, en projetant fin avril début mai, les bandes que les Video Freex ont tournées pendant leur tour d'Europe des groupes vidéo européens. Et Imedia n'abandonne pas encore le cinéma, puisqu'après la nuit du cinéma under U.S. au Studio Action Lafayette, il va être le premier à faire venir à Paris la London Filmmakers, lors de deux soirées de films de l'Ecole de Londres, avec réciprocité : Imedia ira à Londres organiser un festival du film politique, marginal et indépendant français. Imedia, 75, rue Dutot, Paris-5e. Tél. BLO. 17-39.

Quadros.

Manifeste des rats

I. Quand un navire coule, il n'est plus temps de recoudre la voilure ni de repeindre l'entrepont.
II. Lorsque les hublots sont garnis de barreaux, il n'est pas interdit d'agrandir la voie d'eau pour sortir.
III. Quelques rats, à qui l'usure des vieilles croisières fit la nausée, ont décidé de sauter à l'eau et de nager vers une terre nouvelle pour se livrer à la seule tâche encore exaltante : la recréation de la vie.
IV. Inutile de crier : « Des rats à la mer » ni de lancer des bouées de sauvetage. Si vous n'avez pas peur de l'eau froide, sautez plutôt avec nous.
V. Décidés à ne pas revenir sur nos brasses pour nous raccrocher aux épaves, nous comptons prendre le temps qu'il faudra pour organiser notre départ.
VI. Nous souhaiterions la présence parmi nous d'un rat médecin, d'un rat bâtisseur, d'un rat agronome, d'un rat éleveur (tous prêts à partager leur savoir et à précipiter l'apparition du rat multidimentionnel), en tout : une cinquantaine de rats.
VII. Point important : tous les rats savent qu'il est plus facile et plus sain de creuser son terrier dans l'humus que dans l'asphalte. Ils comptent agir en conséquence.
VIII. Autre point important : au cours de la préparation de leur « fuite » (comme idéologies en jeu à bord du rafiot pourri plus tard), les rats entendent se livrer à une critique systématique des différentes et à nettoyer leur pelage des poussières dont les dites idéologies auraient pu le maculer.
IX. Les rats sont décidés à établir entre eux des relations d'amour et à trouver leur plaisir dans le présent, sans recours aux œillères de l'espoir ou de la nostalgie.

Si vous croyez avoir du sang de rat dans les veines, écrivez-nous vite : la brèche est large, les barreaux sont épais !
F/J.P. Capdevielle, 28, rue de la Gare, 78-Epône.

HIP-POCRATES

Q. Que pensent les hommes des femmes qui ont quelques poils sur la poitrine ? Les filles de Lui n'en ont jamais. Est-ce repoussant ? Sexy Culo.

R. Sans aucun doute de nombreux hommes apprécient le poil féminin où qu'il se trouve. Les éditeurs de *Lui* pensent peut-être que leurs lecteurs sont excités par des brosses à cheveux. Une de mes amies libérienne recommande d'épiler ces poils. Aouch !

Q. Est-il exact qu'il y ait chez la femme des périodes où elle ne risque absolument pas d'être féconde et que l'on peut déterminer grâce à la courbe de la température ?

Le cycle menstruel est divisé en deux phases par l'ovulation qui intervient au 14e jour d'un cycle régulier de 28 jours. La survie des spermatozoïdes et de l'ovule commande l'abstention trois jours avant et quatre jours après. La température est inférieure à 37° jusqu'au 14e jour et supérieure après. Elle doit être prise tous les matins avant le lever. Les cycles étant souvent irréguliers et les ovulations secondaires fréquentes, cette méthode a permis à plusieurs générations de faire de très beaux poupons.

Q. Qu'est-ce qu'un diaphragme ?

Un diaphragme est un capuchon caoutchouté que l'on place dans le vagin et qui recouvre le col utérin. Utilisé avec soin et associé à une crème spermicide, il assure une protection très efficace mais non absolue. Sa taille ne peut être déterminée qu'après examen par un gynécologue qui vous montrera comment le placer correctement.

Q. Je voudrais savoir si des greffes de barbe et de moustache sont couramment pratiquées en chirurgie esthétique ?

Non. Je ne connais aucune opération de ce genre. Les poils que l'on pourrait te greffer sont ceux de ton pubis et de ton postérieur, ce qui serait coûteux et douloureux. Cher ami, ces choses-là ne se font pas avec le nez !

Q. Existe-t-il une lotion très très efficace pour allonger les cheveux ? Un tondu.

Depuis le temps que ta lettre traîne dans ma poche, ton problème doit être résolu. Tout vient au poil pour qui sait attendre.

De nombreux lecteurs m'ont demandé le sens des mots fellatio et cunnilingus.

Tous deux proviennent du latin, mère de notre langue. Le premier est un coït bucco-génital, le deuxième un coït bucco-vaginal, en d'autres termes une pipe et une minette, le reste est une question d'art et d'essai.

Comment aller chier

Un petit conseil de Mainmise (Québec).

Le trône de W-C moderne est un instrument dangereux qui nous oblige à adopter une position contre-nature pour déféquer. Cette position peut provoquer des gaz, la constipation et endommager le colon.

La façon naturelle d'évacuer les intestins est la position accroupie qui seule permet un mouvement péristaltique complet des muscles internes. La position assise inhibe les muscles abdominaux qui devraient être les seuls à travailler, et force les parois intestinales à gonfler et retomber.

Une façon de remédier au problème est de chier dans une position accroupie sur un plat déposé par terre. Ou bien de s'accroupir sur le trône des W-C lui-même, avec le siège relevé. La solution la plus simple est d'installer au bas du trône un tabouret haut de dix pouces et d'y installer ses pieds pendant l'évacuation.

Un petit tour dans la presse underground

LES NOUVEAUX

L'équipe de **Vanille Free Press** est assise sur le trottoir, une glace à la fraise à la main, attendant vos réactions et vos propositions. 1, résidence des Camélias, rue de la Paix, 92-Asnières, chez Dominik Mulhen.

Le Mégafoutral, 146, rue de la Liberté, 78-Mantes-la-Jolie, organise un grand référendum et cherche lecteurs pour y répondre. Comme le précédent c'est un fanzine de BD et d'humour.

Dans le n° 0 de **Tzigane,** le garde-champêtre s'enrhume. Adresse : sous les ponts ou chez Michel Jambon, 10, rue Valenceau, 69-Lyon (8e), et librairies Canuts, Cadence et Soleil Noir.

Dans **A Haute voix,** 1,50 F, chez D. Arnaudet, 6, rue Mony, 33-Bordeaux, des poèmes exclusifs

Réagir dévoile ce qu'il faut penser des flics, 52, av. de Colmar, 68-Mulhouse.

Dupon creuse toujours désire contacter toute personne du département 36. Voir J.-M. Verger, Ecole normale, route de Tours, Châteauroux.

Dans le **Morse Hebdo,** une tornade blanche au lycée Ampère et une amorce qui n'explose pas... Le meilleur journal lycéen, si, si, et des dessins vraiment drôles.

Phantasme, le journal noir et blanc pour albinos antiracistes, a l'honneur d'annoncer à son aimable clientèle le sommaire de son n° 3 : la politique dans le ciné fantastique, l'histoire du rock au ciné, l'intox, etc. Dans tous les bons kiosques, ou 153, bd Voltaire, 92-Asnières.

Barabajaga! n° 1 vient de sortir au lycée de Thiais, 94-Val-de-Marne. Diffusé dans les lycées de Thiais, Villeneuve, Vitry, il cherche d'autres bandits : contacter Alain Wicart 9, av. Molière, 94-Orly.

Dernière minute : un nouveau bimestriel de BD avec Willem, Guitton, Nicoulaud, Soulas, Besnainou, etc. ! : **Gertrude.** Très belle impression. Oh ! Que c'est bon !!! 2 F dans les meilleurs kiosques et librairies.

Remplissez les blancs dans **Echymose.** 0,50 F laissés par Bidard, 69, rue de Geole, 14-Caen.

Fais ce que tu voudras est le journal libertaire du Lycée Rabelais, 92-Meudon, où la vérité qui vient des bouges : 60 000 mères célibataires par an, 3 400 moins de 17 ans.

LES GRANDS PIEDS

L'alchimie littérale est diffusée à Lille (Alain Antrope), Amien (Ch. Edé), Grenoble (Le Pape, 1, rue Lachenal), Paris (Richard Belfer), Pau (S. Duffau, 94, route de Laruns, à Gan). André Breton a dit : « Tous ceux qui lisent l'Alchimie et qui ne lisent pas le Tamanoir n° II, 2 F, chez Belfer, 3, rue de Monbel, Paris-17e, sont des cons. »

Le Tamanoir réédite des poèmes de Ginsberg traduits par J.-J. Lebel dans « Poésie de la Beat Generation » (épuisé). De plus il organise du 1er au 15 mai l'exposition « Des carottes pour Myriam », dessins, peintures, collages, à l'Open Market, rue du Roule. Métro Louvre.

Vivlalib. Numéro sur « l'art » : la société qui décidera de la mort de l'art sera celle qui l'assumera au point de le rendre quotidien. Abonnement d'un an 15 F adresse : B.P. 34 Paris 13e

Contrordre. 4 n° 40 F. Correspondance Tony Cartano, 35, rue Michelet, 93-Bondy. Dans le n° 2 à paraître : Fiction spéculative britannique.

Bon appétit

Que c'est laid !

Un plumitif aux tristes plumes de coq a gratté ces quelques lignes que l'on remet chez M. André Balland aux autres plumitifs moroses qui cherchent à écrire pour quelques affligeantes pistoles dans la sombre collection Corps d'Elite, **consacrée aux spadassins lugubres, héros barbares qu'on aimerait oublier. Nous publions ici une courte leçon d'éducation civique généreusement distribuée sous forme de prière d'insérer par le progressiste éditeur.**

Cette collection est bien sûr destinée à répondre au goût du public pour les aventures et récits de guerre. Cependant, elle sollicite des sentiments plus subtils, des ressorts plus secrets : fascination pour les destins tragiques, nostalgie de conduites hautes et rigoureuses.

Le corps d'élite vit en marge du commun. Il n'est pas seulement capable de bravoure et d'efficacité supérieures. Il est la caste sacerdotale de la guerre, il en sublime les vertus, il en assume l'horreur, il en célèbre les rites.

Le corps d'élite n'a pas de patrie. Il se suffit à lui-même. Un **Légionnaire** se bat pour le drapeau de la Légion, un **Samouraï** pour honorer le bushido, un **Para** pour être digne du béret rouge. De 1942 à 1945, 150.000 jeunes Américains sont devenus des combattants d'élite, non par amour de la démocratie ou des Etats-Unis, mais parce qu'on leur a dit qu'ils étaient des **Marines.**

Le corps d'élite est hors de la loi commune. Après avoir prêté serment, le **SS** peut défendre son honneur par les armes ; le légionnaire est couvert par la **Légion** ; dans les Marines, les instructeurs ne cessent de hurler aux recrues ; « You ain't ever sorry for nothing you do in the Marines Corps » (« Vous n'avez jamais à vous excuser pour ce que vous faites dans les Marines »).

Le soldat du corps d'élite ne dépouille jamais tout à fait l'uniforme. C'est un initié. Il a subi les épreuves qui font de lui, à tout jamais, un autre homme. Il a découvert le secret de l'Ordre. Il est dépositaire du Graal. Un Graal masculin. Le cantique des **Commandos** se définit lui-même comme :

« La grande marche virile, la grande danse [du sang
Que les femmes, ah les femmes ! n'en- [tendent jamais.
C'est du sang nouveau, comme du vin [nouveau.
Mais pas pour les lèvres de femmes ! »

Le corps d'élite est supérieur en tout. Il est irrésistible. On le jalouse, on le craint. La formation du combattant isolé, le close-combat, les exercices physiques terrifiants, les récits des anciens, les exploits des aînés sont destinés à lui donner une absolue confiance en soi. Un deuxième classe para qui n'a jamais combattu, se sent supérieur et méprise l'officier « cul de plomb » décoré. Quand dans les campagnes révoltées on entend crier « les **Cosaques** arrivent ! », les hommes fuient et les femmes se couchent dans les champs.

Le corps d'élite porte au front la marque de la mort. Noire était la croix des **Teutoniques,** noire est la couleur des Samouraï, noir le ruban du bérét para. Le jeune **Cadet** est dressé dans l'ombre des soldats tués, ainsi prépare-t-on ses épousailles avec la mort. La saga des corps d'élite s'ouvre et se ferme sur des défaites héroïques, des fêtes de sang. Le combattant de la **Haganah** pense aux suicidés de Massada, comme le légionnaire rêve à Camerone.

Parce que l'histoire se termine mal, crépuscule des dieux ou Cour de sûreté de l'Etat, elle berce d'autant plus l'imagination de nos sociétés où, paisiblement, suinte l'ennui.

Télé très sale !

Bresson (Jean-Jacques de), directeur général de la Télévision française, a beaucoup souffert ces temps-ci en regardant ses programmes audacieux. Peiné, mais digne, il a signifié fermement sa tristesse en utilisant son mode d'expression favorit : la circulaire. En voici la moûture la plus récente. Nous insistons : il ne s'agit pas d'un pastiche exécuté par la Cause du Peuple, *mais bien d'un texte authentique.*

Je relève depuis quelques temps, dans diverses émissions tant radiodiffusées que télévisées, des séquences dont les sujets, les images, les propos, le ton, manifestent pour la violence, le relâchement des mœurs, l'irresponsabilité, la facilité d'inspiration ou d'expression, une certaine complaisance, peu compatible avec les exigences d'un organisme chargé d'une mission de service public.

Je me dois d'attirer votre attention sur ces défaillances et de vous confirmer dans l'intention, qui ne saurait manquer d'être la vôtre, de les relever et de faire en sorte qu'elles ne se renouvellent pas... autrement que par surprise exceptionnelle.

Quelques exemples, malheureusement pris parmi d'autres, suffiront à vous faire comprendre la nature de mon souci. Ainsi ai-je noté :

— des scènes de violence et de sensualité insistantes et inutiles dans « L'Homme qui rit » sur la chaîne II ;

— les paroles de certaines chansons de Georges Brassens et les gestes de la « Décadanse » de Serge Gainsbourg, d'une obscénité appuyée, sur la chaîne I, dans « Télé-midi 72 » ;

— l'exhibition grossière et pénible à « Samedi soir » du « couple » Roger Peyrefitte - Mme Manouche (Samedi 22 janvier) ;

— des séquences filmées déplacées (le faiseur de taches, le récitant prétentieux) d'une stupidité voulue, dans « Italiques » ;

— la publicité insistante et répétée à des établissements de nuits parisiens dans « Grand amphi » (26 décembre 1971) ;

— les questions et remarques sur la contraception, superficielles et dangereuses, de Mme Annick Beauchamp à « Télé-midi 72 » (12 janvier) ;

— certaines plaisanteries ou provocations de mauvais goût de M. Jacques Martin, le dimanche matin à France-Inter.

Outre la vulgarité sous divers aspects, une forme inadmissible de contestation trouve encore trop souvent l'occasion de se manifester. Je n'en retiens ici pour preuve que l'émission « Demain la fête », à 21 h, le 22 janvier sur France-culture qui allait de l'apologie de la séquestration des cadres, à l'appel à l'émeute.

Vous voudrez bien me rendre compte des mesures que vous envisagez de prendre pour mettre fin à de semblables erreurs et en prévenir la répétition. **Jean-Jacques de Bresson**

Les jeunes filles ont beaucoup moins recours au coiffeur que leur mère. La joie de la lutte demeure le meilleur critère de la voie suivie.

Quand vibre le Vaucluse

On publie des explosions et on finit par exploser : **Le Pop** avait vécu quelques belles saisons et ses éminents collaborateurs s'étaient évanouis dans la nature. On vient de retrouver leurs traces dans les montagnes de Montmirail. Apparemment, la tribu se porte bien. Devant la verrière de la cour, rue de Richelieu, on est plutôt jaloux. Max Petteau nous envoit des photographies d'arbres, et ce mot :

« Après avoir circulé tout l'été, on s'est installé dans la montagne, dans une ferme pour l'hiver. Cet été on est allé un peu titiller les oreilles de Péchiney dans les Alpilles, à coup de musique électrique en pleine montagne et on est arrivé à provoquer un groupe de résistance local qui s'intitule le C.O.P.S., Comité Opérationnel de Protection des Sites, pour lequel on est en train de monter un journal. Par ailleurs, on a transformé le bulletin **Le Courpatier** en journal offset. Autrement, on travaille la vigne, on fait des posters, des concerts sauvages. On a bien été aidé par l'équipe de Pierre Barouh, Higelin, Areski, Fontaine. Pour le début avril, on est arrivé à provoquer une espèce de remue-ménage à Aix en-Provence. Une espèce de truc qui durera huit jours, avec la participation des occitans, du F.H.A.R., du M.L.F., du Théâtre du Chêne Noir d'Avignon, d'Higelin, du groupe Pop (qui est avec nous) Cheval Fou, du Folksong international, des films Zanzibar, du groupe de cinéma 16/35, et de tout un tas de particuliers ainsi que des communautés de Provence.

Ce truc ne correspond pas à une organisation officielle mais à une série d'initiatives individuelles, qui, groupées sur une semaine, créent une réelle animation.

De toutes façons, nous comptons réitérer à Nice début mai. Après Aix, nous allons nous installer dans le Luberon. Il semble que par là, il y ait pas mal de zizanie à cause d'un projet de parc national ou régional, je ne sais pas trop. Enfin une espèce de grand square. Dans un climat semblable notre intervention ne peut être que marrante (pour nous). Salut. **Max.**

Les gueules-de-Rêve

Actuel, après la publication dans votre journal, de l'article : « Au-delà du Gauchisme », qui nous avait fâchés, je ne voulais plus jamais écrire chez vous.
Mais tiens, zéro, il n'y a pas un seul autre canard qui veut passer mes textes.
Qu'ils soient très de gauche ou d'extrême gauche ; la presse-purée des chnoques ; qu'elle soit du rire, du cœur ou de la politique, a les chocottes de m'imprimer sans me writter, writer et re-writer autant qu'y peuvent.
Alors bien obligé que je remonte les escaliers de votre Presse-citron-multicolore ; tire-jus peut-être un peu moins crapouilleux que celui des vieux (et des jeunes chnoques) ; étant donné que vous êtes les seuls à me laisser écrire sans jamais me sangsurer.
Vous vous êtes pas gênés pour dire des tas de conneries sur l'« Au-delà Gauchiste » ; alors puisque Jean-Jacques Pauvert veut bien que j'arrache trois feuillets de mon prochain bouquin, je vous les prête pour que vous puissiez lire à votre tour, qu'on peut aussi déblatérer sur vos couilleries abs-connes.

Nicole Bley.

Ces hairs est-ce S.S. ?

Tout en visant la queue d'Andy Wharol, Valérie Solanas a touché à la tête du mouvement Underground ; souterrain de la peau de couilles et des biceps raplasplas virgule, rembourrés à la merde. Point.
Intuitivement, Valérie a appliqué un vieux principe du F.B.I. ; que pour détruire un mouvement considéré dangereux, il faut d'abord toucher la tête (comme au ténia ou au serpent).
Parce que le phénomène Underground, tout droit debout dessus son « Pied-d'Estal », illuminé des projecteurs de la Machine impitoyable ; baragouinant (coin coin) l'accent amérikain (guitare électronique entre les bras, se contemplant le zizi d'entre les jambes, visent l'immense publique victime et fascinée directement sous la ceinture.
Et c'est comme ça que le pauvre « PHALLUS », beaucoup trop sublimé dans la violence et les mensonges ; gonflé d'orgueil, et sale tyran, est devenu « le bout de l'absurde », usé par les usures des désirs des femmes tendres, qui exigent autre chose que le spectacle débilitant de petits gars, bringuebalant à la boy-scout leur égoïsme de gringalets ignares, à la recherche d'un pouvoir sur tous les autres, et qu'ils exercent crapuleusement sur leurs Nanas, en attendant d'avoir « le Vrai ».
L'Underground est un mouvement de mecs, qui sublime leur génie, et dans lequel les femmes n'ont rien à foutre, sinon les suivre à la Marie-Madeleine ; petites servantes masochistes, constamment humiliées, baisées et infériorisées ; fascinées par le mâle ; Viril représentant à la nœu-nœu, d'une société future ; déjà pourrie par le snobisme et l'ignardise matérialiste, d'un fanatisme de la Gloire.
Avec l'approche des beaux jours, les petits Chouchoux de l'Underground, en rupture familiale, s'en vont dans la nature, pour respirer l'air pur approbateur, des routes étrangères.
Le joint de la débilité entre les dents, flanqués d'une « femelle admirative », bien trop contente de le suivre pour se faire mettre quotidiennement, tout en faisant pour Lui les mille petites corvées de vaisselle et d'eau de vaisselle, dont l'Homme est incapable de s'occuper lui-même, parce que c'est avaissant. Pas seulement ça, mais posséder une femme fidèle à ses côtés pendant la route, c'est une chose précieuse et recherchée ; parce qu'en plus de la baise-et-rangements, elles sont d'une grande utilité pendant le stop, car les bagnoles s'arrêtent beaucoup plus facilement, si c'est une fille qui leur fait « signe »...
Les petits guerriers de l'égoïsme pour la sublimation du Soi, s'en vont pour prendre leurs pieds sur les chemins abruptes de l'indépendance ; lâchant du lest à leur cordon ombilical.
Armés de leur jeunesse généreuse virgule qu'ils portent en bandoulière juste sous la ceinture bien dure, suivis et poursuivis de la plus Belle, qui porte lourd tous les fardeaux d'aliénation, ils bravent toutes les épreuves, semblables aux plus vaillants héros de leurs bandes dessinées point.
Du caoutchouc dans la démarche et de l'acide dans l'imagination, ils jouent autant qu'ils peuvent, à la recherche du Dragon. Pauvres petits enfants trop cultivés, qui s'imaginent qu'il leur suffit de se défoncer en jouant les Globe-Trotters le temps de la jeunesse, pour se débarrasser à tout jamais de l'empreinte de leur milieu social, culturel et familial, qui les a trop gâtés, pourris et protégés pendant toute leur enfance. Pas seulement ça, mais le système social, qui leur accorde des privilèges parce qu'ils ont de petits grelots (mêêêêêêêêê) entre les jambes, leur a aussi enlevé toutes choses de s'emmerder un jour, de ce bourbier pourri.
Pauvres petits, vous seriez bien attendrissants si vous étiez pas, en même temps que boy-scouts, les gardiens inusciables et pédants de tout un tour de main hypocrite de bourgeois, pour le pouvoir et la conservation des valeurs aliénantes fumières contre lesquelles vous simulez de vous révolter. Quand ils auront compris que c'est foutu pour eux, tant qu'ils se raccrocheront aux héritages sociaux et matériels, qui les attendent bien au chaud le temps de l'Aventure virile et juvénile ; les petits dadais de l'Underground auront le flip amère. Mais ça, on peut pas tout leur (hein ?)
Parce que tous vos esclaves, tous ceux qui vous tenez sous l'emprise de vos souverains silences ; le sous-prolétariat, les femmes, et tous nos camarades homosexuels, qu'en ont archi-plein-le-cul de vos conries gians-gnians, vous laisseront pas si facilement vous installer à la place du fumier existant.
Vous aurez beau fumer, shooter, piquer vos culs ou vos artères, vous ne pourrez jamais comprendre ni voler ce qui fait notre essence, à base de sensibilité, sœurorité, rêves de se commettre, instinct, révolte et peur de rien du tout. Le petit peuple des purs vous guette et vous attend à travers ses maquis, pour quand vous glisserez vos trognes dans les fauteuils usés de vos papas bourgeois, pour reprendre les rênes de l'Empire qui s'écroule.
C'est pas bien difficile d'imaginer comment vous périrez très vite. Mais vos victimes ne vous diront jamais comment.
Quand ils auront fini leur aventure autour du globe, les petits gars de l'aventure aventureuse, hargneux contre la Toison d'or qui les a fait marron ; tels les Seigneurs Croisés, reviendront au petit trot sur leurs bourrins boiteux, et n'auront plus qu'à attendre que les esclaves se soulèvent pour faire tomber le monde qui les exploitent ; et le Mouvement Underground, souterrainement bien structuré ; tout à l'image de la vieille société, avec ses jeunes Idoles, ses maîtres à penser, ses futurs Présidents, l'anti-culture et l'anti-tout. sese têtes de cons capitalistes, ses Free-Cliniques et ses Flics de l'avenir, n'aura plus qu'à glisser ses pénates dans celles des vieillards, pour pavaner et faire la loi, et le tour sera joué.
Alors les petits Dieux du Monde Nouveau ; jeunes hommes bien conscients de leurs immenses responsabilités, se diront une bonne fois qu'il s'agit plus du tout de rigoler. « S'agirait bien d'être sérieux ! » Et c'est les celles qui sagement et fidèlement vous auront attendues ; les filles honnêtes de vos milieux, que vous épouserez pour le bonheur et pour l'avenir, non mais, point d'exclamation !
Armées de leurs ceintures de chasteté sociale, vos petites chéries pleines de vertus comiques, toutes nimbées de roses plus dures que des épines (de ch'val), aux cils laqués comme leurs cheveux (de ch'val), auront passé par les épreuves : (pour preuves les roses et les épines (de ch'val), aux cils laqués Hermès, comme vos petites mamans chéries. Elles viendront vers vous toutes excitées pour que vous les engrossiez le plus possible.
Alors à la veillée, vous raconterez à vos lardons, l'époque aventureuse où vous jouyez Guignoles en pleine nature, dans les hasards planants de l'auto-stop et de l'acide, en fumant un cigare sous le portrait de vos aïeux. Vos Comics reliés, précieusement rangés dans la bibliothèque, brilleront sur la tranche. tandis que vous apprécierez les joies tranquilles et confortables de la conquête. Vous aurez obtenus tout ce que vous cherchez, et vous retournerez à vos petits pourrissements « héréditaires ».
Pas pour longtemps pourtant, à cause que vos enfants si beaux. que vous avez élevés dans le progrès et dans la liberté, se souviendront de vos leçons. Vous crachiez dans la gueule à papa ? Vos chérubins vous trancheront l'encolure (Ahl Agl !).
Mères et pères bourgeois du Monde Futur, faces hideuses de la défonce suintante d'abjection, vont disparaître à grands coups de pompes, noyés dans le liquide veineux de leurs trop plein de merde...
(Voix off :) Pas seulement ça, mes-pauvres-yeux. Point d'exclamation, points de suspensions !.. Point.

Nicole Bley.

Le fantôme de l'Opéra

Le garde républicain est un objet honteux. On l'astique parfois pour le planter sur une marche de l'Opéra, mais il passe le plus obscur de son temps à moisir dans les antichambres des palais nationaux. Au fond d'un petit bistrot du quartier de la Bastille, un jeune garde fantassin en uniforme civil — polo bordeaux et pantalon anthracite — me raconte ses misères. Le poste de garde de l'Assemblée nationale ? Un cheval ne voudrait pas y dormir.

« Le jour, c'est supportable, quoiqu'on soit forcés de vivre à l'électricité, mais la nuit c'est scandaleux. On essaie de ronfler sur de vieux puciers accrochés aux murs et qu'on rabat. Les sommiers grincent. Les couvertures sont vieilles et toutes déguenillées. Elles puent. A tel point qu'on a été obligés d'inscrire « tête » à l'une des extrémités pour éviter d'avoir l'odeur de pieds sous le nez !

« Les waters, qui n'ont pas d'aération propre, donnent sur la pièce. Pour ne pas réveiller les copains, on ne tire par la chasse. Alors, toute la nuit, ça sent la merde d'une façon suffoquante. C'est le bidonville !

« Notre sommeil est sans cesse haché : chacun a deux factions dans la nuit. Ça fait quatre manœuvres lever-coucher par tête de pipe. Toutes les deux heures, donc, bruits de ceinturons, bruits de pompes qui crissent sur le gravier qu'on a ramené, collé à nos semelles, de la cour. Le vrai boucan !

« De plus, il y a un type qui veille, obligatoirement, et qui est relevé toutes les heures. Il reste ainsi, immobile, sous une ampoule toujours allumée, qu'on planque avec des journaux:

« La faction, vous savez, c'est un vrai supplice. Faut savoir s'inventer toutes sortes de trucs pour la supporter sans devenir dingue. On compte le nombre des barreaux du Palais Bourbon, puis on recompte pour voir si on s'est pas trompé... moi, je sais qu'il y a exactement 2 658 fentes dans les parois métalliques des grilles de l'Elysée. On parle tout seul... »

Quel est donc l'intérêt qui vous permet de tenir ?

Dans le civil, je gagnais 800 F par mois. Maintenant, je fais plus du double et je suis logé. Depuis 1968, mon salaire n'a pas cessé d'augmenter tous les mois... Comme celui de toutes les forces de l'ordre...

Et qu'éprouvez-vous quand on vous utilise pour « maintenir l'ordre » ? Excitation ou trouille ?

Ni l'une ni l'autre. Ce sont nos chefs qui ont les jetons (sourire du type qui savoure la surprise qu'il fait). Un coup de crosse par derrière est vite parti !

Faut vous dire que les chefs ont une attitude despotique qui leur vaut la haine sournoise de tous. Ils le savent. Quand on monte dans les cars pour un coup dur, ils ont peur qu'on leur règle leur compte anonymement, dans la mêlée. Alors, on les voit : ils sont jaunes, ils

ont les lèvres serrées... Et nous, on se fout de leur gueule. Devant eux, on dit tout haut : « J'en vois qui les ont à zéro aujourd'hui ! » D'habitude, ils passent leur temps à astiquer leurs galons et à faire suer le monde !

Il arrive parfois des trucs très rigolos : dans un affrontement, la masse des gardes pousse le gradé dans la foule et on se retire de quelques pas, juste le temps de lui laisser prendre une bonne dégelée. Puis on charge pour le dégager !

Qu'est-ce qui vous écœure le plus ? Les violences auxquelles on pourra vous forcer à recourir dans les manifs ou les servitudes archaïques et inutiles de votre fonction principale ?

C'est à la fois l'ambiance pourrie et l'absurdité du boulot. Le mouchardage et la lèche-botterie nous empoisonnent la vie. Mais la façon dont on nous fait jouer les pantins pour rendre hommage à une grosse huile nous humilie. Un exemple : pendant les sessions parlementaires, on mobilise quarante hommes deux fois par jour pendant cinq heures simplement pour présenter les armes pendant une minute aux présidents du Sénat et de l'Assemblée ! Alors qu'on devrait être de repos à la caserne, on nous emmène au Palais Bourbon à travers tous les embouteillages. Puis on nous fait poireauter pendant une heure un quart dans une salle contiguë à l'hémicycle. Le général du Palais s'amène enfin : Gardes à vous, Présentez armes. Ensuite, c'est le président. Il traverse la salle, longue de vingt mètres, sans même jeter un regard sur la double haie d'honneur qu'on lui fait. Roulement de tambour-présentez armes ! Il est déjà sorti ! Il s'en fout ! Et c'est comme ça tous les jours !

Dans ces conditions, quelle vie privée peut-on avoir ?

Ben... C'est bobonne pour ceux qui sont mariés. Avec l'impossibilité absolue de se livrer à l'adultère à l'intérieur de la caserne, à cause du risque de scandale. Pour certains, c'est assez douloureux : à cause des centaines de tentations quotidiennes que constituent les femmes de collègues ! Bien sûr, je suppose que, pour elles, c'est le même supplice. Il faudrait d'ailleurs parler de la tristesse de la vie des épouses, toujours confinées à la caserne, n'ayant pas le droit, théoriquement, de travailler au dehors, n'ayant d'autre horizon que ce petite monde où tout le monde s'entre-espionne pire qu'au village ! Quant aux célibataires... c'est la veuve poignet.

Vous n'arivez pas à trouver de filles ?

C'est difficile ! On n'a pas beaucoup de loisirs.

Le prestige de l'uniforme, pourtant ?

Oh ! Nul, nul, monsieur ! Baratiner une fille quand on est en tenue normale (semblable en tous points à celles des gendarmes mobiles), c'est s'exposer à coup sûr à une rebuffade humiliante : elles voient en nous le flic et elles croient qu'on veut abuser de notre pouvoir ! Et quand on a la tenue de parade numéro 3, c'est-à-dire quand on est de garde au théâtre, on a l'air trop ridicules pour être pris au sérieux !

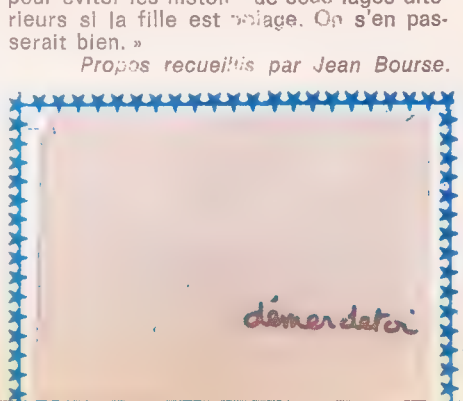
Et quand, par hasard, vous rencontrez une fille, vous pouvez l'amener à la caserne ?

Là aussi il y a un problème. En principe, c'est interdit de faire dormir quelqu'un chez soi. Ou bien, il faut demander la permission. Mais c'est évident qu'à ce jeu là, on se fait mal voir. Et puis, on doit être rentré avant 1 h 30, ce qui fait qu'il est difficile de « chauffer » la fille dans une boîte avant de l'emmener au dodo ! On fait tout pour nous rendre la sexualité difficile !

Dans ce cas, il vaut mieux se marier !

Oui, mais pas n'importe comment ni avec n'importe qui ! C'est là qu'on voit que le contrôle de la gendarmerie sur la vie privée est poussé très loin. Faut d'abord demander d'une façon très réglementaire l'autorisation de se marier avec Mlle X. Faut donner le nom et l'adresse. Alors, la gendarmerie fait une enquête sur la promise et sa famille. C'est les gendarmes départementaux qui s'en chargent. Ils se renseignent sur sa réputation, sur ses opinions politiques et celles de ses proches... Puis ils vont voir l'intéressée et ils lui posent des questions du genre : « Avez-vous déjà flirté ? Avez-vous déjà fait l'amour ? Sortez-vous beaucoup ? Avez-vous déjà manifesté ? Appartenez-vous à une organisation politique... » Des vrais curés, quoi ! Si l'impression est défavorable, la gendarmerie refuse l'autorisation. Si le gars tient vraiment à la fille, il est obligé de démissionner pour l'épouser. Ils font ça sous prétexte de protéger le garde contre de mauvais choix ! Et puis pour éviter les histoires de cocufiages ultérieurs si la fille est volage. On s'en passerait bien. »

Propos recueillis par Jean Bourse.

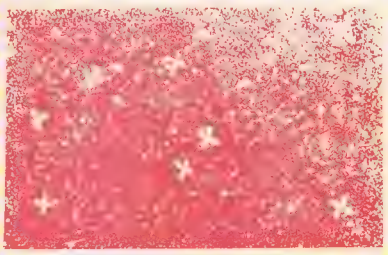


CINEMA

Un film génial

Le petit film de dénonciation, bâclé et brouillon, ne pisse pas loin. Impact nul. Quand au délire, ce n'est pas l'amalgame, la mode, trois plumes et un éléphant pas très rose, une somme de recettes éculées et de truquages plus ou moins grossiers et branlants. Au cinéma, la démence exige la perfection, voire le génie. Orange Mécanique, **le dernier film de Kubrick, l'atteste et le proclame. Ce spécialiste du chef-d'œuvre est incapable de se contenter de demies mesures, méticuleux à l'extrême, il contrôle tout, voit tout, dirige tout. « Il faut se souvenir qu'on vit avec un film jusqu'à la fin de sa vie », dit-il, et comment dormir tranquille avec des arrières-pensées d'œuvres manquées ? Il est bien difficile de parler sérieusement de prétention lorsqu'il s'agit de l'auteur des** Sentiers de la gloire, **toujours interdits en France, de** Spartacus, **du visionnaire de** 2001. **La dérision est une arme qui ne pardonne pas, et Kubrick en use avec maîtrise. On se souvient du** Docteur Folamour, **où un troupeau d'officiers bouffons perdait un temps précieux à jouer avec la bombe :** Orange Mécanique **est de la même force. La projection doit bien durer six ou sept ans, on en sort à dix centimètres du sol — une idée neuve toutes les trois secondes, c'est aussi épuisant que choquant. Et la méprisable Odyssée d'Alex, adolescent vereux, sadique et vicieux, héros larvaire et sympathique jusque dans l'abomination de** Orange Mécanique **nous conduit de surprise en coup de poing. Pauvre Alex, avec son œil de mérou et ses cheveux filasse, manipulé, sollicité, abruti, fou, il crie un certain nombre de ces vérités qui font mal. L'Angleterre de 1980, il est vrai, offre un tableau assez déprimant. L'ultra-violence est de mise, et la peur, et la faiblesse. Que viennent les élections et tout change : je veux dire que le tableau s'inverse jusqu'aux prochaines élections. Les criminels sont médicalement convertis en moutons, lever le poing les fait vomir, et toucher une fille leur flanque une de ces nausées ! Mais le décor, en fin de compte, et les gens qui s'y agitent, importent peu à qui tire les ficelles. Les manigances restent les mêmes, et ceux qui s'y livrent ont toujours le sourire photogénique et l'abominable trogne de l'honnête homme.**

L'idée fuse à tous les niveaux, du vocabulaire au jeu des comédiens, mille trouvailles déroutent et nous emportent. La musique, loin de désamorcer l'action, la ridiculise, la stylise, établit une distance entre des images d'une rare violence et leur signification profonde. Je m'explique : un type qui en égorge un autre, en gros plan, ce n'est qu'une scène insoutenable. Ajoutez à l'image quelques portées de Rossini et vous vous tortillez sur votre fauteuil, extrêmement géné, en vous posant un tas de questions. Prenons un exemple : Alex, comme il n'a rien d'autre à faire, viole la femme d'un écrivain alors que ce dernier est maintenu au sol par quelques truands en chapeau melon. Tout en chantant une version particulièrement primesautière de Singin'in the rain, Alex lui décoche un grand coup de latte dans le ventre entre deux pas de danse, et la dame défaille. On rit, et on peut s'interroger sur ce rire convulsif. Le film s'éclaire ainsi, par bribes. Tous les films de Kubrick sont des puzzles. On peut les voir trente fois : on voit trente films. Patrick Rambaud



CONTINENTAL CIRCUS

Un mort, deux morts, trois morts, une moto s'écrase dans les tribunes, une moto explose dans un paquet de curieux, dix spectateurs fauchés, trois motos s'emmêlent les rayons, dérapent... En images chocs, Jérôme Laperrousaz nous conte en mille et un détails le triste périple d'un motard malchanceux qui persiste, de course en course, à lorgner la place enviée de second : Agostini le play-boy raffle tous les prix, et la moindre tache d'huile sur la piste est pour ce pauvre Findlay. Cassé, boiteux, tordu et souriant, Jack Findlay — fou de trente-quatre ans — poursuit l'impossible victoire avec acharnement. Pour Laperrousaz, l'aventure de ces coureurs privés, obsédés par leurs motos, est plus étrange que celle, éternellement figée dans un même âge de pierre, des Papous et autres porteurs de pagnes : « Mieux que n'importe quoi, la moto résume cette frénésie de la destruction, d'où la tricherie est bannie inimaginable. Le **Continental Circus,** cette longue randonnée d'un circuit à l'autre, s'effectue en vase clos, dans un milieu confidentiel, magique... Peu d'espoir, beaucoup de morts... Un peu d'attention suffit au spectateur pour comprendre le sens de cette ronde répétitive, de cette route qui ne va nulle part, ou à la mort. On meurt en se donnant en spectacle devant une foule immobile. Dans ce contexte, les réactions qui risquent de passer pour anodines ou fugitives dans le monde normal prennent une force terrible. Le cas du torero est le même... Au fond, ce tournage était un psychodrame, chacun a joué son jeu et en porte les traces. Au fond, avec son honnêteté, sa folie, son orgueil, sa conscience d'appartenir à une espèce de chevalerie, et d'y être seul, Jack Findlay est Don Quichotte. La victoire et le succès doivent couronner la vertu, le noble courage, et la mort châtie le mal. Findlay se bat contre un mur, et il le sait. La vie de ce désespéré est comme un baroud d'honneur têtu. Les initiés l'imaginent à la fois très fort et très vulnérable, et lui il se débat en silence dans un inextricable réseau de règles et de tabous, comme un héros de western ou un guerrier homérique. Promis à l'anéantissement, il marche au combat, accomplit son destin. L'année où j'ai tourné **Continental Circus,** Findlay arrivait à un âge critique : il devait se réaliser. S'il mourrait, ce ne serait pas en apothéose, comme Ivy ou Herrero, il y aurait là comme un « je vous l'avais bien dit » plein d'amertume... Bon gré mal gré il a vécu pour la caméra comme on court contre la montre : il se dévoilait. Le doute, la peur, les faux espoirs, les échecs, la fuite, Findlay s'apercevait bien que je les construisais en film, et il les découvrait en même temps que la caméra. Les coureurs ne sont pas des intellectuels, loin de là. Ils n'ont pas besoin de mots, ils vivent spontanément une étonnante histoire de mort... Et la mort, finalement, était sans doute mon propos. »

Interview ultra-rapide de Michel Maingois.

Papou ou pas Papou ?

Barbet-Schroeder, c'est le grand blond qui n'en finit pas de manger son œuf à la coque dans la Gare du Nord, **de Jean Rouch — d'où son attirance pour l'ethnologie. Mauvais élève, inavouable bricoleur, il traîne un temps de la Cinémathèque aux Cahiers du Cinéma et devient producteur. Lorsqu'il sort enfin son premier film,** More, **il doit faire face à un double malentendu ; les uns l'accusent de présenter la drogue sous un jour favorable, les autres de prendre la jeunesse pour cible. En fait,** More **illustre l'aventure banale et belle d'un garçon détruit par une fille. A force de courir après le soleil, il se brûle : le quotidien connaît ces drames. Apologie ou réquisitoire, ce n'est pas davantage le problème de son dernier film,** La Vallée, **où l'on assiste à la pénible quête du paradis, lieu géographique déterminé, par un groupe de jeunes Européens qui le resteront, cartes géographiques blanches et têtes vides. Pour Barbet-Schroeder, le plaisir est une chose grave qui se passe de mots, et à la limite d'images. Pris sous cet angle, le sujet est infilmable — mais pourquoi pas ? Bulle Ogier, Jean-Pierre Kalfon et Michael Gothard débarquent en Nouvelle-Guinée comme d'autres au Club Méditerranée. Tous les rites de vacances se ressemblent, on se regarde bronzer, on caresse deux ou trois arbres centenaires en pensant qu'on est bien peu de chose, on passe le joint au chef de la tribu qui se tord de rire, on ne voit rien. On ne provoque rien. On ne veut rien provoquer, rien déranger et c'est bien dommage.**

Pourquoi avoir précisément choisi la Nouvelle-Guinée ?

J'avais déjà le sujet : la découverte de la vie par une femme à la recherche des origines et la Nouvelle-Guinée est le dernier endroit de ce globe où l'on puisse imaginer une vallée paradisiaque (non atteinte). Quand tu regardes la carte, tu y trouves des tâches blanches : de nombreuses régions n'ont jamais été explorées... Et la vallée, dans mon film, c'est le Paradis. Détail amusant, le pilote de notre hélicoptère a découvert une vallée inconnue, le jour même de mon anniversaire, dans les monts Shroeder ! Ce groupe de jeunes Européens qui veulent revenir à la vie primitive se heurte à une tribu qui, au contraire, ne rêve qu'à la « civilisation ». Le contact fut des plus élémentaires, sans paroles, au simple niveau de la chaleur humaine, du sourire.

Après le succès de More, **on a dû te proposer des vedettes...**

Les acteurs connus ne m'intéressent pas forcément.
J'ai eu la chance jusqu'à présent de tourner ce qui me plaît, et comme je l'entendais. Des gens comme Kalfon, je les connaissais depuis longtemps, et ils correspondaient exactement à mes personnages. Au début j'étais dans le sujet au premier degré, mais avec le temps j'ai pris une certaine distance, et le film est devenu plus critique qu'il ne l'était au départ... De toute façon, mes rapports avec les comédiens se situent au niveau de l'intuition. A l'occasion d'un film, je les aide à se dévoiler, à sortir tout ce qu'ils refusent de reconnaître en eux, mais qui existe. Michael Gothard, je l'ai connu en quelques secondes, cela ne s'explique pas. Il tient le rôle du lucide, de l'actif par opposition à Kalfon qui serait plus mystique, plus contemplatif. Kalfon est le plus grand acteur de sa génération qui perd son temps en musique. Il a une présence fantastique, même de dos, il est né pour jouer, et doit assumer cette destinée.

Au-delà de la simple anecdote, tu as tout de même voulu faire passer un certain nombre d'idées...

J'ai horreur des films à « message » et je déteste les fantasmes à la gomme. Les films underground américains comme **Flaming Creature** sont abominables. Tourner avec des personnages autour de soi, qui vivent, qui parlent, ce côté Jean Rouch décadent qu'adoptent les élèves de Warhol, c'est autre chose : une vérité, un climat se dégagent, comme dans **Trash,** de Morrissey. Ce New York flippé vu par une sorte d'ethnologue, c'est passionnant. On ne s'ennuie jamais... Dans **La Vallée,** très loin de cet engrenage de mort décrit dans mon premier film, j'ai voulu monter la découverte de la vie par une femme, une vie éclatée, dyonisiaque... S'il y a un message, il porte sans doute sur la lucidité perdue : cette idée de fuite, de retour à la nature, toutes ces illusions. Politiquement, on me prouvera qu'il y a autre chose, mais la question est alors de savoir si mon film est complaisant ou non par rapport à cette recherche du paradis, s'il est possible d'y trouver un point de vue critique, un recul.
Je crois trop aimer le cinéma pour lui faire **servir** une cause. J'aime trop les personnages, les acteurs, je m'attache trop à eux pour qu'ils deviennent les instruments d'une proclamation militante. Si je m'intéresse aux caractère et comportement de personnages dans une situation politique donnée, la politique s'éparpillerait dans le détail et l'ambiguïté : on voit tout de suite quelle en serait l'interprétation bourgeoise.

Tu parlais tout à l'heure de voyage, de départ, de fuite : c'est aussi pour toi une expérience personnelle. Tu as pas mal tourné en rond ?

Ecoute, je suis né en Iran, j'ai passé mon enfance en Amérique latine, je suis arrivé en France à onze ans... Je ne crois pas avoir de pays où m'attacher. Avant d'être assistant, il y a maintenant douze ans, je suis parti en Inde. On y rencontrait quelques beatniks, très peu, qui vendaient leur sang pour 30 roupies. Juste de quoi survivre pendant un mois. Ce voyage était pour moi un apprentissage, une sorte de service militaire ! Un peu comme ces jeunes Thaïlandais, futurs chauffeurs de taxi ou futurs hommes d'affaires à qui les mœurs de leur pays imposent de tout laisser tomber et de vivre un an comme des mendiants : c'est là peut-être l'un des secrets de leur gentillesse et de leur compréhension.

Mes autres voyages ? En 1970, je suis allé à Bornéo, chez les anciens coupeurs de têtes. Ils vivent tranquillement en communauté dans de grande maisons sur pilotis. J'ai vu aussi les communautés hippies du Nouveau Mexique. Au **Lama Foundation,** ils se prennent vraiment très au sérieux, je me suis plus marré à Buffalo. La séparation était nette entre les vieux, qui atteignaient la quarantaine, la génération de l'acide, et les jeunes qui fonctionnaient au gros rouge. Ceux de **Reality Construction,** ou de **Morning Star** — je ne me souviens plus — flinguaient tous les gens qui approchaient. Ou bien, les yeux fixes, ils te prenaient le bras avec conviction en te demandant si tu voulais connaître Dieu. J'en ai rencontré d'autres dans le même genre, à Los Angeles : « Tu veux voir des martiens ? Je t'emmène dans le désert, il y en a plein. » Les mieux, ce sont ceux qui se prennent pour des cow-boys de cinéma. Et ils jouent avec des pétoires chargées, parlent à la John Wayne, yeah, déguisés, criants de vérité. Mais dans chaque mouvement, il y a du folklore...

Tu voyages mais tu reviens, tu aimes les classiques du cinéma, tu construis des films avec une histoire sans trop te soucier des ésotérismes de l'avant-garde : voilà un portrait assez traditionnel et qui peut surprendre. Sans doute à cause de More, **tu passes volontiers pour un cinéaste pop ?**

Un même décalage existe pour le Pink Floyd par exemple. On les imagine en mystiques flippés alors qu'ils sont équilibrés, qu'ils aiment bien bouffer et vivre, qu'ils ont femmes et enfants. Ils mettent toute leur passion dans leur travail, et cela ne les empêche pas d'être très décontractés.

Quand tu tournais More, **tu pensais à eux ?**

Je suis allé les voir après la sortie de leur deuxième disque et je leur ai montré **More,** qui leur a plu. Ils en avaient assez des films pop londoniens avec profusion de zoom, d'effets optiques et psychédéliques, montage rythmique et tout et tout... Et nous avons découvert le film ensemble, discuté sur chaque morceau, sans jamais essayer de souligner l'action, ni de la doubler : la musique venait en contrepoint. On commençait la séance avec une vague idée et, au bout de quatre ou cinq heures, le morceau existait, musique, paroles, enregistrement... La musique de **Da Vallée** a été composée et enregistrée en moins de dix jours.

N'es-tu pas surpris que le pop n'ait débouché sur rien d'autre que la musique ? Les films sont bien rares et la littérature assez inexistante...

Toute une marge de la culture pop fait référence aux cultures asiatiques, au zen. Dans **L'Amour fou** de Rivette, la référence est consciente, et même dans les films de Warhol. Mais il ne faut pas essayer de trouver ailleurs une équivalence exacte du pop, ce n'est pas une idéologie mais une soif de vivre. Depuis cinq ans, on a vu bien peu de créations achevées... Il y a peut-être une diminution de l'effort, de la recherche, oui, au profit de la « vie ». C'est vrai, en dehors de la musique, les résultats sont assez peu tangibles...

LIBRAIRIE

Ce numéro étant en partie sur le thème de la drogue, nous pouvons consacrer la rubrique librairie à signaler quelques bouquins intéresssants sur ce sujet, n'est-ce pas ?

Il existe une vingtaine de titres écrits ou traduits en français, de la simple nomenclature au récit d'expérience, qui peuvent être plus lus avec profit. Commençons par les bouquins sur les drogues. **Histoire de la drogue,** de J.-L. Brau (Tchou), bonne compilation sans appréciations répressives. **La Stupéfiante histoire des drogues,** de J.-L. Bellanger (Del Duca), qui contient un chapitre impressionnant sur l'alcool. Vous pouvez aussi offrir à vos parents le petit livre **Drogues et drogués,** de M. Hanus, publié dans la série Bordas « connaissances ». Bon, après il y a les livres sur une drogue précise ou sur les expériences psychédéliques (en passant, il faut signaler l'existence du **Huncke's Journal,** d'Herbert Huncke, l'ami intime de W. Burroughs, et un des personnages de **Junkie).** Il n'y a aucun bouquin sur l'héroïne exclusivement, mais les livres de W. Burroughs **(Le Festin nu** et **Junkie)** comblent avantageusement cette lacune, avec **Le Livre de Caïn,** d'Alexander Trocchi. Il y a aussi les interviews des **Drogués de la rue,** de J. Larner et compagnie, beaucoup plus intéressant que **J'étais un drogué,** par Guy Champagne. Passons aux livres sur le cannabis : chez Payot, un gros bouquin de Sami Ali, **Le Haschisch en Egypte,** déjà signalé dans cette chronique, et **Le Livre du chanvre** (chez Fayard), de George Andrews et Simon Vinkenoog. Sur le LSD 25, on trouve en librairie le bouquin de Sidney Cohen, **LSD 25,** et seulement celui-là. Rien d'autre n'est traduit, et comme aucun français n'a fait publier une étude aussi complète de la question, ce n'est pas important. Sur l'expérience psychédélique, on peut trouver quelques livres intéressants, comme ceux d'Henri Michaux **(Connaissance par les gouffres, L'infini turbulent, Misérable miracle,** tous chez Gallimard), ou le dossier Mandala **Essais sur l'expérience hallucinogène** (Belfond éditeur, qui va sans doute le sortir en livre de poche un de ces jours). Les livres d'Aldous Huxley son tépuisés. Il y a aussi le **Pays de l'éclairement,** de Charles Duits (Denoël), **Joyeuse cosmologie,** d'Alan Watts (Fayard), et **Le D-man,** de Gabriel Pommerand (Bourgois). Tous les ouvrages qui précèdent existent en français et peuvent se trouver en librairie. Sur l'opium, rien du tout. Si, le journal de Jean Cocteau, **Opium,** chez Stock. En fait, la plupart des études faites sur ces substances ne sont publiées que dans des revues ou publications très spécialisées et nullement diffusées. Vous ne pouvez aborder la question sérieusement qu'à travers la littérature. Rien non plus sur les autres produits du même ordre. On peut lire le vieux livre de F. de Felice, **Poisons sacrés, ivresses divines** (Albin Michel), c'est intéressant et une autre façon d'aborder la question : sur le plan mystique. Le **Taharumaras,** d'Antonin Artaud, au pays du peyotl est très intéressant (éd. L'Arbalète) et puis c'est tout. Pas la peine de lire les romans à la noix qui commencent à paraître sur la question, ou les gaudrioles du genre **Drogue, sexe, hippies.**

Maintenant, dans les autres bouquins, parus ou à paraître, et qui peuvent toujours intéresser un de nos lecteurs, le plus important semble être le livre de Gary Snyder (un des personnages de **Les clochards célestes,** de Kérouac, chez Gallimard), publié en avril chez Christian Bourgois, **Le Retour des tribus** (traduction de **Earth House Hold).** Si vous avez l'occasion, mettez le nez dedans et vous saurez tout de suite si ça vous intéresse ou non. Mais ce Bourgois quand même, il est bien. Après, il publie, outre **Tarentula,** de Dylan, un des derniers bouquins d'Ed Sanders (des **Fugs,** pour le situer auprès de ceux à qui ce nom ne dit rien), **Shards of God,** traduit par **Les Tessons de Dieu.** Saviez-vous qu'un garçon de chez nous avait publié, il y a quelques années, un livre sur son séjour chez les Fugs, avec des photos en plus ? **(Tour de farce,** de M.-A. Levin, chez Pauvert — il est pas possible ce Pauvert !) Bientôt, chez Gallimard, une traduction de Tom Wolfe (auteur de **Electric Kool-Aid Acid Acid Test),** un livre marrant, **Le Gang de la pompe.** A paraître aussi chez notre éditeur adoré, **Reality Sandwiches,** bilingue d'Alen Ginsberg ! En 10/18 (toujours lui !), **Poèmes et chansons,** de Leonard Cohen. Vient de paraître, le quatrième tome du **Journal d'Anaïs Nin** (Stock). Payot continue la publication complète des œuvres de W. Reich, et annonce **L'irruption de la morale sexuelle.** Grasset sort le cinquième livre d'Yves Buin, **110e rue à l'Est,** l'un des rares romanciers de nos générations. Enfin dans le Livre de Poche Hachette, un livre de John Cowper Powys (qui le connaît ?), **Les Sables de la mer.** Lecteurs de Kerouac, je vous signale que le remarquable journal **Hojaldrista** (de Reims) a publié, dans son numéro 2, un article « Vie et mort d'un clochard céleste », sur Jack Kerouac, qui reproduit des extraits d'un entretien réalisé deux ans avant sa mort pour la **Paris Review** et la traduction d'un chorus de **Mexico City Blues.** Et pour finir sur une note personnelle à la question : « si vous ne deviez plus lire qu'un seul journal ? », je répondrais **Hojaldrista.** En bandes dessinées, la revue **Phenix** vient de sortir un numéro spécial (20 F), « Histoire de la bande dessinée d'expression française » qui vaut le coup. Voilà.

Docteur Hachis-Buisson.

ROSE POUSSIERE

Rose poussière (1) **est ce récit de Jean-Jacques Schuhl qui parvient à concentrer en peu de pages, l'ensemble des mythes qui, du magazine de mode à la panoplie de hippie, nous affligent ou nous occupent. Dans la consternante production littéraire, ou assimilée, qui garnit à bon compte les rayons du libraire,** Rose poussière **nous retient sans doute par son absence totale de prétention, son apparente désinvolture, son projet enfin : affubler d'un uniforme « mode » un « homme interchangeable et synthétique », paratonnerre et poubelle, qui vit surtout de l'air du temps dont il est le produit le plus fini. Les Rolling Stones, à la mort de Brian Jones, se sont enrichis d'un cadavre. Et ce vampire de Schuhl s'acharne dessus avec un certain savoir-faire.**

(1) *Editions Gallimard.*

VALERIAN

La planète creuse tombe telle la pierre dans l'espace infini des gouffres célestes. Dans le ventre de ce monde caverneux, une fantastique guerre des sexes oppose un peuple matriarcal et guerrier à la cité décadente et somptueuse du sexisme mâle. Le long de la Grande Faille de misérables gratteurs de sol fournissent indifféremment en armes les deux puissances rivales. Enfin Valerian vint, héroïque agent spatio-temporel accompagné de Laureline. Les combats sont énormes, les ruses aussi. La morale bi-sexuelle l'emporte au bout du compte.

Si l'éthique reste un peu conventionnelle, Le pays sans étoile *(1), dernier album de bande dessinée de Mézières et Christin, est un prodige de graphisme et de couleurs, le portrait d'un monde où l'animal et le végétal se distinguent mal du minéral dans une sinistre prolifération. On peut dire ce qu'on veut, mais c'est bien beau.*

(1) Dargaud éditeur.

GASTON OU LA VIE D'UN OUVRIER

Un ouvrier écrit (1). On n'écrit pas sur lui, on ne le fait pas parler dans une interview, une enquête, une monographie. Un gars, il s'appelle Gaston, en sus il est ouvrier, fait une histoire qui est peut-être son histoire. Et vous, vous serez étonné de savoir ce qu'il écrit. Il ne parle pas du problème du prolétariat, de ses luttes revendicatives, de son combat de classe. Il s'exprime, lui individu, sujet qui ne se réduit pas à ce qu'il fait parce que ce qu'il fait c'est justement ce qui le défait : le travail aliéné. Lui, il n'est pas le prolétariat parce que le prolétariat n'est qu'un état imposé par la société bourgeoise qui le roule et le force, violemment, à rester dans la merde. Pour Gaston, faire la révolution, c'est pouvoir héroïquement se sortir de son état d'objet et produire son discours : moi, Gaston, je suis Gaston. Dès lors le grand chant s'élève : les autres peuvent être comme moi, et nous ferons ensemble la vie, le monde qui va là, mortifère, sera dissous. Le nouveau monde, c'est cela. Gaston, c'est un grand livre, l'an I de l'appropriation du bonheur par un sujet, ouvrier, et par conséquent un appel pour tous ses frères de classe à choisir, espérer, se battre pour gagner. Gaston a gagné, il s'est créé, il est.

J.-P. D.

(1) **Gaston ou la vie d'un ouvrier**, éditions Gît-le-Cœur, diffusion La Commune, 28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris-5e.

DANS LES PRISONS POUR LA REVOLUTION

Le travail fut inventé, dit-on, pour ennoblir l'homme : merveilleux alibi pour réadapter le détenu à la vie civile. Pour le compte d'Amora, de Citroën ou de Danone, ces réprouvés constituent la main-d'œuvre idéale, logée, nourrie, sous-payée et sous-clé. Ils confectionnent des petits drapeaux, plient des boîtes, produisent de la pince à linge et du bouton, conditionnent le cornichon et rempaillent des chaises. Le travail dans les prisons, **de Christine Martineau et Jean-Pierre Carasso (Champs libre) dresse le tableau clinique et critique de la condition laborieuse du détenu moyen. Eduqué, exploité, à force de combines et de routine, le chômeur et le délinquant trouvent en prison les mille et une bonnes raisons de ne jamais s'intégrer. Les plus doués, une fois dehors, pillent quelques banques. Les autres, « totalement inadaptés et désarmés, détraqués sexuellement, bienheureux s'ils ne sont pas fous ou impuissants » se retrouvent sur le pavé avec un coup de pied au cul. Les prisons sont des fabriques d'arriérés -- heureusement on a créé l'asile.**

Rien de neuf, donc. Pour s'en assurer on sort périodiquement l'ancêtre du tombeau. Parmi toutes phrases alambiquées et mornes qui supportent tant bien que mal telle ou telles idéologie, et en éloignent, sa voix est neuve, son indignation est simple et claire, elle touche : après Déjacque, Champs libre ressuscite Ernest Coeurderoy, vieil extrémiste de quarante-huit, proscrit furieux qui, du fond de son exil, tonne avec une belle vigueur contre le philistin.

Ce recueil de textes d'une saine violence, réunis sous le titre Pour la révolution **est gratifié d'une longue préface de Raoul Vaneigem, situ notoire. Et le contraste est frappant : ce dernier démonte, démontre, trépigne, accuse, juge sans que jamais la conviction ne l'emporte. Il oppose son idéologie aux autres, avec talent mais avec froideur. En horloger, il s'attaque aux mécanismes là où Coeurderoy défonce l'horloge. Pour mieux condamner cette culture qu'il tient depuis longtemps dans son collimateur, il lui prête bon nombre d'intentions. Dada, simple révélateur d'un état de fait dérisoire, canular démesurément grossi par une ou deux générations d'exégètes en mal de nouveauté, ou de mode, se voit ainsi accusé de n'avoir rien construit — ce qui n'était pas son propos. Et j'entends résonner le rire de Marcel Duchamp lorsqu'on venait très sérieusement lui expliquer le sens profond de son œuvre passé. Entre deux promesses et trois références, les idéologues nous enterrent avec plus ou moins de force. Quelques pages plus loin, Coeurderoy leur répond : « Il fut un temps où je lisais beaucoup ; dans ce temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où j'acceptais les idées reçues ; dans ce temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où je suivais les modes ; dans ces temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où je me comparais à tous ; dans ces temps-là je ne vivais pas. — Il fut un temps où je regardais autour de moi pour voir si je n'étais pas seul ; dans ces temps-là je ne vivais pas. Maintenant je pense, et je vis ; — je me tiens en-dehors de tous, et je vis ; — je marche en avant, et je vis. »**

Rock ? Jazz ? Musique contemporaine ? Opéra moderne ? Impossible de classer **Escalator over the Hill,** le triple album du **Jazz Composers Orchestra** sur les compositions de **Carla Bley** (JCOA - import. Futura). Impossible aussi de le décrire de façon satisfaisante, tant le matériau sonore abonde et déborde toutes les catégories. L'album s'est construit en plusieurs années, à partir des textes cryptiques envoyés d'Inde par Paul Haines, de la musique composée au fur et à mesure par Carla Bley, enregistrée peu à peu par des musiciens tels que John McLaughlin, Jack Bruce, Gato Barbieri, Roswell Rudd, Don Cherry, auxquels viennent s'ajouter des récitants comme Viva, les voix de J. Bruce ou Linda Ronstadt. Le traitement du chant ne ressemble à rien de ce qui touche au rock ou au jazz et s'inspire de Kurt Weil. La musique, répartie entre trois formations, tend parfois vers un rock où domine la guitare de McLaughlin. La plus importante, qui occupe toute la première face (« Hotel Overture »), fait donner tous les cuivres dans de somptueuses orchestrations, fanfare ample et mélancolique, musique d'un cirque lunaire, traversée d'éclairs déchirants, tels ces hurlements du sax (Barbieri, très inspiré de Pharoah Sanders) arqués contre la masse grondante et funèbre des trombones et des barytons. **Escalator over the hill** constitue une œuvre unique, solaire : la musique occidentale mettra des années à la digérer. Ces trois disques forment déjà un monument.

Frank Zappa construit à une cadence effrénée : il sort déjà un nouvel album, **Just another band from L.A.** (Bizarre - import. Music Action). Enregistré « live » en juillet 1971, l'album poursuit la démarche de **Live at the Fillmore,** repose beaucoup plus sur les sketches parlés et la comédie que sur les développements musicaux : aucun des deux albums ne présente de mélodie particulièrement marquante (Zappa semble épuisé par l'effort de **200 Motels,** sur lequel il a travaillé deux ans). La seconde face présente deux compositions de Zappa et Howard Kaylan (« Eddie are you kidding » et « Magdalena ») qui n'ajouteront rien à la gloire de Zappa. Quant aux nouvelles moutures d'anciens morceaux (« Call any vegetable » et « Dog Breath »), elles n'arrivent pas à la cheville des versions originales (respectivement sur les albums **Absolutely free et Uncle Meat**) : toute la face présente un caractère hâtif et bâclé, et sert de faire-valoir à l'autre face, la première œuvre d'envergure de Zappa depuis « 200 Motels » : « Billy the Mountain », un conte musical, une tranche de vie picaresque et grasse à la mesure de l'imagination zappienne. L'histoire raconte le combat de Billy l'homme-montagne recherché pour désertion et usage de drogue et de sa femme Ethel — un arbre qui pousse sur son épaule — contre Studebacher Hoch, super-héros ridicule dans le tradition des supermen tarés, des underground comix (Wonder Wart-Hog, Trashman), qui vole grâce à des mouches apprivoisées qu'il a attirées en grand nombre dans son caleçon en s'enduisant l'entre-jambe de confiture. On le voit, Zappa ne recule pas devant le mauvais goût le plus fangeux pour prendre l'auditeur à rebrousse-poil. « Billy the Mountain » atteint de véritables sommets dans l'art de la narration musicale, et n'a rien à envier au « Pierre et le Loup » de Prokofiev pour l'habileté sonore : les Mothers ponctuent chaque phrase d'une citation musicale, d'une parodie, d'un flash, les instruments figurent tour à tour une avalanche ou une tornade, les voix scandent l'action à l'aide de hurlements, de ricanements, d'interjections incongrues et d'un échantillonnage complet de borborygmes plus grotesques les uns que les autres. Une combinaison de plusieurs voix lentes et graves interprète le rôle de Billy, chaque détail est traité avec la même délirante minutie. Plus encore que dans « 200 Motels », Zappa a réussi avec « Billy the Mountain » (qui pourrait bien fournir le thème de son prochain film) le plus parfait et le plus drôle des « rock operas ».

Après Amon Düül II et Can, en attendant Tangerine Dream, Guru Guru, Xhol, Ash Ra Tempel, Popol Vuh, Rufus Zuphall (ces derniers groupes figurent sur les marques Ohr et Pilz, non distribuées en France. Seul Philips a sorti il y a quelques mois un groupe de Ohr, Birth Control, le plus commercial, du hard rock saupoudré d'électronique) voici **Faust,** qui témoigne une fois de plus de la vitalité de la nouvelle musique allemande. L'album (import. Polydor) se signale déjà à l'attention par sa présentation transparente des plus curieuses. Faust semble disposer de moyens importants, qui lui ont permis de réaliser un excellent travail de studio et de s'offrir un somptueux éventail de bruitages électro-acoustiques de toute sorte. Il n'évite pas toujours le piège du « gagdet électronique » (qu'illustre parfaitement Hawkwind) : plaquer des sonorités bizarres sur une musique d'instrumentation classique, ou fournir une démonstration technique plus tape-à-l'œil que convaincante. Heureusement Faust a beaucoup d'ambition, et se livre à quelques expériences passionnantes dans les domaines instrumentaux et vocaux : la présence des cuivres lui permet les étranges et lugubres fanfares de « Why don't we eat carrots », un des meilleurs moments de l'album ; les voix s'organisent souvent en récitatifs complexes, morcelant les textes entre plusieurs caractères répartis de droite à gauche de la stéréo. La grande réussite de l'album réside dans les nombreux climats fantastiques ou inquiétants qu'il parvient à créer : grognements et râles de films d'épouvante, orgue résonnant comme dans une cathédrale, chœurs et psalmodies funèbres. On retrouve l'expressionnisme luxuriant d'Amon Düül (au contraire de Can, plus dépouillé), dont Faust semble souvent s'inspirer : même jeu de batterie lourd, tout en roulements et en fracas de cymbales, même masse sonore grouillante et saturée. L'emploi massif de l'électro-acoustique lui confère une dimension supplémentaire, en même temps qu'une tendance à l'effet facile.

La marque anglaise Dandelion semble s'intéresser de plus en plus aux groupes européens continentaux : après Burnin'Red Ivanohé, danois, elle enregistre un groupe hollandais encore meilleur : **Supersister,** avec l'album **To the highest bidder** (import. Music Action). Le groupe reprend brillamment la tradition du Soft Machine des premiers albums, et déploie une imagination mélodique considérable : les compositions suivent un cours sinueux, jamais prévisible mais sans heurt ni rupture. Ecoutez tout particulièrement « Energy (out of future) », une suite qui occupe presque une face entière, impeccablement articulée : les thèmes s'y comptent par dizaines mais semblent couler naturellement les uns des autres, le solo d'orgue « ratledgien » intervient juste à temps, il n'y a pas une seconde

en trop — fait trop rare dans ce type de musique expérimentale. Dernière particularité : tout comme Burnin'Red Ivanohé, Supersister affectionne les climats détendus, rêveurs. C'est si bon.... Si l'on peut déjà s'aventurer dans une généralisation, il semble que les groupes « nordiques » pratiquent une musique plus sereine que leurs confrères allemands et français, à l'humour toujours noir, aux textes teintés de révolte ou de fantasmes ténébreux, à la musique sombre et tendue. Des traditions culturelles, mais surtout des climats sociaux opposés (face aux marginaux, aux jeunes, aux freaks, à la défonce) expliquent sans doute cette divergence.

Nine Days Wonder est un groupe de nationalité imprécise : la marque est anglaise (Harvest - Import. Music Action), les noms ont surtout une consonnance allemande, les accents sont américains, le tout est enregistré à Stommeln. Si vous savez où se trouve Stommeln, écrivez-moi. Nine Days Wonder pratique une curieuse mixture, celle du hard rock et des rythmes complexes de type Soft-Zappa-Magma, relevée de vocaux férocement ironiques et d'un sympathique penchant pour le canular. Qu'on y ajoute un sax et une flûte presque « free » et beaucoup d'arrêts brusques, de voix caricaturales, de moments musicaux très courts, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de cet album fou et disparate. L'accumulation de trouvailles ne dépasse jamais le niveau de la juxtaposition, et c'est là le principal défaut du disque : chaque face s'écoute avec intérêt, curiosité, amusement, mais aucun sentiment d'unité ne retient durablement l'attention, n'agripe l'auditeur dans le « trip musical » du groupe.

Catharsis continue à mener une expérience originale, à l'écart de tous les courants du rock français, une recherche de climats et de couleurs sonores, une musique en demi-teintes, sans explosions rythmiques, des compositions raffinées. La mièvrerie guette leurs mélodies, et la présence d'une chanteuse faisait basculer le premier album vers des voies douteuses. Le groupe a enregistré ensuite la musique de deux disques consacrés aux poèmes de Rimbaud dits par Bernard Verley : **Rimbaud c'est toi** (Pathé).

Passons sur l'horripilante déclamation — Rimbaud se trouve bien mieux sur le papier, en vente dans toutes les bonnes librairies. Le travail de Catharsis était remarquable, une musique d'atmosphère complètement atonale et improvisée, pour laquelle ils employaient toutes sortes d'instruments étonnants. Leur second album, **Catharsis,** s'est enfin débarrassé des scories. Le groupe assure lui-même les parties vocales à l'aide de chœurs et de cris, en particulier dans « Chelum », le seul moment de déchaînement sonore. On peut lui reprocher une certaine monotonie : la plupart des morceaux suivent la même structure : introduction atonale et mystérieuse, montée graduelle du thème d'orgue, entrée des chœurs, cris, roulements de cymbales, apaisement. Dans les meilleurs moments, cette monotonie même peut se faire envoûtement, la limite est toujours difficile à tracer. **Fairyland** (Mega - import. Music Action) est le nouvel album de **Larry Coryell,** enregistré « live » au festival de Montreux. C'est Coryell, à prendre ou à laisser : une virtuosité diabolique, un swing très particulier, nerveux, bondissant, et aussi un « ego trip » d'une complaisance totale. En trois quarts d'heure de solo de guitare, on s'ennuie un peu. Excellente musique de fond.

Jean-Pierre Lentin.

Disques inconnus

Il vout faut de la tôle (pas de la fonte, de la tôle), des kazoo, des feuilles de papier, quelques chaînes, une timbale (un tonneau peut aussi faire l'affaire). Puis, sous un prétexte futile, vous torturez pendant quelques minutes votre petit cousin ; vous enregistrez votre carillon et quelques musiques de film des années trente. Pour parachever votre œuvre, vous saupoudrez de musique écossaise et vous exercez les plus jeunes de la famille au chant grégorien. Si vous réunissez toutes ces conditions, vous vous appellerez **Cromagnon,** vous vous abstiendrez d'inscrire vos noms sur la pochette de votre disque, sorti sur une marque nommée ESP.

Les ingrédients utilisés précédemment serviront encore pour l'album suivant. Il est conseillé toutefois de taper plus fort et plus en rythme sur les casseroles (une batterie peut aussi convenir bien entendu). Il faut laisser tomber les chœurs d'église et essayer bien au contraire de hurler, grogner, éructer, geindre, feuler, enfin de faire bestial. C'est capital. Pour assurer cet effet, un cri à la Tarzan ne serait nullement superflu. Cette foi vous vous nommerez les **Godz** et vous enregistrerez trois albums pour une marque nommée à nouveau ESP (les Godz, nous signale ESP, sont en train d'enregistrer leur quatrième album : nous l'attendons avec inquiétude. Leur troisième constituait une tentative de se rapprocher de la chanson pop rassurante et banale. Grave errance, qui, nous l'espérons, ne s'avérera pas fatale).

Voici venir à présent les plus durs, les plus sanguinaires, les Hongres, les Huns, les soucoupes volantes : ils se sont emparés de morceaux de bois, de métal, de

plastique, d'autres utilisent une cithare, un piano désaccordé, une guitare, un vieux violon qui n'a pas servi depuis longtemps, les derniers ingurgitent force vin pour se casser irrémédiablement la voix. Ils chantent de vieilles chansons idiotes, des comptines pour demeurés, d'infâmes et miteux résidus de country and western, ils font baigner cette concoction dans un lac de bruits électroniques nauséabond, et ils répètent jusqu'à l'abêtissement ultime « watchin' the tickin' of the second hand watch »... Les mots ne sauraient décrire l'épouvante qui saisit l'auditeur, lequel demande grâce sur le champ. Les Huns se nomment les **Holy Modal Rounders,** Steve Weber et Pete Stampfel. Ils avaient déjà enregistré quelques albums de country and western rigolard mais bon teint avant d'enregistrer, pris d'une folie subite et s'étant joint quelques musiciens supplémentaires, un album ESP nommé **Indian Warwhoop.** Par la suite ils enregistreront deux albums (pour Elektra et Metromedia) beaucoup moins fous, avant de passer la main. Ils racontaient leurs malheurs dans Actuel n° 12 (Le rock dégénéré). ESP, marque souterraine s'il en fut, publie scrupuleusement ses pochettes en esperanto, ne s'intéresse qu'aux œuvres rigoureusement invendables, et tourna une page d'histoire en enregistrant les révolutionnaires du free jazz : Ayler, Don Cherry, Steve Lacy, Cecil Taylor, etc. A la fin de 1965, elle se mit au rock avec les **Fugs,** dont elle enregistra les trois premiers albums. Par la suite elle se tourna vers des sentiers plus battus avec **Pearls before Swine** et son leader **Tom Rapp.** Avec Cromagnon, les Godz et l'Indian War whoop des Holy Modal Rounders, elle a commis l'acte ultime de vandalisme musical et de frénésie cacophonique monomaniaque. Freaks, cessez de frapper sur vos bouteilles : ils l'ont fait avant vous, et mieux.

Gilles Prou

Discographie ESP (souvent disponibles chez Music Action) ;
— Cromagnon (ESP 2001) ;
— Godz : Contact high with the Godz (ESP 1037) ; Godz 2 (ESP 1047) ; The third testament (ESP 1077) ;
— Holy Modal Rounders : Indian War whoop (ESP 1068) ;
— Fugs : The Fugs first album (ESP 1018) ; The Fugs (ESP 1028) ; Virgin Fugs (ESP 1038).

Thick as a brick, le cinquième album de **Jethro Tull** (Chrysalis) présente une agréable surprise : un seul morceau, quarante-cinq minutes de musique ininterrompue. Le son Jethro Tull évolue lentement. La flûte devient plus discrète, les vocaux s'estompent et s'intègrent plus harmonieusement à l'ensemble, l'orgue est le grand organisateur des breaks et des moments de tension. La musique coule comme une rivière paisible.
Tandis que l'Airplane vole moins haut et moins souvent, **Hot Tuna,** après deux premiers albums de tâtonnements, s'accomplit totalement dans **Burgers** (Grunt). Hot Tuna n'invente rien, il recrée, et le fait très bien. Le mélange de rock, de blues et de country a été mille fois entendu — qu'importe. Toute la lignée californienne y passe. Jorma Kaukonen extirpe de sa guitare des notes suraiguës et éthérées comme aux beaux jours d'**After bathing at Baxter's,** Papa John Creach malmène son violon comme un jeune homme, sur une rythmique inébranlable mais jamais lourde.

G.P.

songbooks

Importation directe des Etats-Unis
(paroles, partitions et photos)

BEATLES	
Album 69'	26,00
50 Hit Songs, Vol. I	36,00
50 Hit Songs, Vol. II	36,00
Abbey Road	26,00
Let it be	21,00
Help	23,00
Hard Day's Night	21,00
PAUL MC CARTNEY	
Mc Cartney	21,00
Ram	31,00
JOHN LENNON	
John Lennon	36,00
Imagine	27,00
ROLLING STONES	
Beggars Banquet	17,00
Sticky Fingers	18,00
Flagrant misuse	13,00
LEONARD COHEN	
Song Book	26,00
Songs of Love and Hate	26,00
BOB DYLAN	
The best of...	46,00
The times they are a'changing	23,00
Another side	23,00
Highway 61'	23,00
Bringing it all back home	23,00
DONOVAN	
H.M.S.	21,00
Sunshine Superman to Mellow Yellow	21,00
Greatest Hits	17,00
ELVIS PRESLEY	
Golden Hits, Vol. I	13,00
Golden Hits, Vol. II	13,00
King of Rock	17,00
SOFT MACHINE	
Song Book	21,00
SIMON AND GARFUNKEL	
Bookends	17,00
Bridge Over Troubled Water	19,00
THE WHO	
Tommy	36,00
CAT STEVENS	
Teaser and Firecat	27,00
THE MOODY BLUES	
Song Book	27,00
CREAM	
Goodbye	13,00
COUNTRY JOE AND THE FISH	
Complete	48,00
BLOOD, SWEAT AND TEARS	
Complete	48,00
THE DOORS	
Complete	48,00
CROSBY, STILLS, NASH AND YOUNG	
Complete	48,00
BYRDS	
Complete	46,00
ELTON JOHN AND BERNIE TAUPIN	
Song Book	46,00
CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL	
Complete	46,00

Tous ces prix s'entendent
franco de port et d'emballage
Bon de commande à renvoyer aujourd'hui même à
LIBRAIRIE NOUVELLE DU MARAIS
17, rue des Francs-Bourgeois
Paris-4e - Tél. : 277-39-99

qui vous offre aussi : des livres neufs à prix réduits, des éditions américaines originales, la free press, Rolling Stone, des posters, etc.
Catalogue complet sur demande (contre 2 timbres).

NOM . . . . . Prénom . . . . . .
Adresse . . . . . .
vous prie de lui expédier par retour :
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

TOTAL

● Un catalogue complet gratuit
Paiement ci-joint par :
Chèque Postal ● Chèque Bancaire ● Mandat-Lettre.

PIEDS DIVERS

Grateful Dead : les 2, 3 et 4 à Paris (Olympia), le 5 à Lille. A propos, l'adresse des **Dead Heads** : P.O. Box 1065, San Rafael, 94901 California, U.S.A.
Amon Düül II : 3 Angoulème, 4 Lille, 26 Versailles, 27 Bienne (Suisse), 28 Strasbourg, 30 Bordeaux, 1er juin Lyon.
Caravan : 11 Golf Drouot, 12 Metz, 13 Mulhouse, 17 Montpellier, 18 Toulouse, 19 Bordeaux, 20 Perpignan.
Ange : 19 Bordeaux, 20 Poitiers, 28 Strasbourg.
Second Hand est un groupe anglais qui a enregistré un album sous son nom et un album pirate plus expérimental intitulé **Chillum** (voir chroniques, Actuel n° 18). Ils seront le 28 avril au Gibus, le 29 au Piblokto, le 30 à Colmar, le 3 mai à Metz, les 4 et 5 à Nancy, 6 Strasbourg, 7 Pagney-d.-Barine.
Concerts au ciné **Ménil Palace,** 38, rue de Ménilmontant, 7 F plus 1 F d'adhésion annuelle à l'association « Le souterrain ».
Komintern le 2, Dynastie Crisis le 9, Alain Brun et Mormos le 16, Magma le 23 et le 30. Nous publions à nouveau l'adresse où contacter Gong (il y avait une erreur dans le n° 17) : 4, rue Beautreillis, 277-96-80.
Gong : 1er Evry, 5 Créteil, 6 Crépy-en-Valois 7 Ste-Geneviève-des-Bois, 10 Noyon-sur-Oise, 11 Vitry, 12 Sceaux (salle des Gémeaux), 13 Wissous, 14 Floralies de Vincennes, 15 Marseille, 16 Nice (Gorbelle), 17 Grasse, 18 Nice (Pasteur), 26 Cannes, 27 Mandelieu, 28 Vance.
Le **Modulobul** est une structure gonflable de 1 200 places qui s'est installée à Eglise de Pantin, et présentera au mois de mai des concerts de free jazz à Partir du 5 (Frank Wright-Alan Silva, grand orchestre d'Alan Silva, Opus N), et toutes sortes de spectacles. Présent en permanence : un théâtre de lumière qui projettera sur toute la surface de la bulle. Ils écrivent : « Y aura plein d'autres choses et peut-être même les vôtres si vous osez nous téléphoner (229-06-11, pas trop tôt le matin). Vivement qu'on se voie. »
Mormos : 2 au 5 Lausanne, 14 St-Maur, 16 Ménil-Palace, 17 Vélizy, 18 MJC Charonne 22 Golf Drouot 27 Strasbourg.
Roger Mason : le 6 à Epernay.
Robert Wood plus **Tarot :** 5 Reims, 6 Châlons, 17 Ecole Spéciale d'architecture, 27 Cinéma Le Vézelay, 18 h. Robert Wood a d'autre part rejoint **Lard Free,** il remplace l'organiste.
Festival de **folk anglais**, le 1er mai à Bobino. Steeleye Span, Spirogyra, Keith Christmas, Gary Farr, etc.
Cohelmec Ensemble : 4 concerts gratuits dans les parcs, à 16 h : 6 square du Temple, 13 Parc Montsouris, 20 Buttes-Chaumont, 27 square Carpeaux.
Rappel : Festival de 38-**Péage de Roussillon,** les 29 et 30 avril et 1er mai. Tél. : 86-29-57.
7 mai : **contre carnaval** à Amiens. Rendez-vous dimanche matin devant la cathédrale. Apportez victuailles et couchages.
3 et 4 juin : festival à Angoulème, entrée 3 ou 4 F, avec des groupes régionaux, Vie, Michaud, Roger Mason, peut-être Evariste.
Le Clirium Delirium machin-truc etc. ltd., qui organise un maxi festival aux alentours du 25 juin dans les Yvelines, va faire un journal. « Il y aura de tout : le point des préparatifs, les obstacles, les dernières nouvelles, et aussi le point sur tout ce qui se passe de bien un peu partout. Il faut que vous nous écriviez. » C.D.C. T.M.Z.A. Ltd., 9, rue Boromée, Paris (15e), tél. 566-45-37.
Théâtre Ruteboeuf, Clichy (270-03-18) : **Total Issue,** le 12, **Alain Stivell** le 19.
Variations le 20 à Pierrelate.
Un disquaire sympa à Montpellier, 14, rue de la Croix-d'Or : Top Music plus une association, J.P.M., qui se propose d'organiser des tremplins dans la régions du sud-ouest (même adresse).

DIVERS

Première Convention française du **cinéma fantastique,** les 16, 17, 18, 19 et 20 mai, au théâtre de Nanterre. 14 films, expos, débats. Ecrire à l'Ecran fantastique, 9, rue du Midi, 92-Neuilly (624-04-71).
A l'Ecole Spéciale d'Architecture, du 10 au 14, le **Théâtre des Halles** présente « La Chose ».
Le **Palais des Merveilles** de Jules Cordière est un théâtre de fête, se produisant dans les rues quels que soient la saison et le temps qu'il fait. On peut les contracter 9, rue de la Cossonnerie, les après-midi du lundi au vendredi.
Festival de théâtre de Metz, du 5 au 20 mai, 6 troupes universitaires internationales plus Roger Mason, musique indienne, etc.
L'arche de Noé, troupe ambulante créée en 1967, s'est installée à Sète. Cherche lieux pour monter un nouveau spectacle, « Sacrilège ». Ecrire Quatre-Ponts, rue J.-Grimau, 34-Sète. Sud de la France préféré.
27 et 28 mai à l'E.S.A., 254, bd Raspail : deuxième journée de la **free press,** deux jours de contacts et de mises au point, organisées par le **Lab'Art Village** (12 bis, villa des Couronnes, 92-Courbevoie). Le Lab'Art n'est pas content parce que nous n'avons pas parlé assez longuement d'eux dans le numéro spécial. C'est vrai, il méritait beaucoup de place, mais que dire, sinon qu'il essaie de centraliser les contacts, la diffusion de la presse marginale, l'artisanat, les créateurs dans tous les domaines, qu'il a bien raison et qu'il faut lui écrire à l'adresse ci-dessus indiquée :
Exposition de dessins et peintures de Bruno Chabert, Judith Wolfe, Kristina Antander, 18, rue Dauphine, Paris (6e), 2e cour, escal. C., 2e étage.
Terry Riley, les 23 et 24 à 20 h 30, au Théâtre de la Musique (tél. 277-50-97).
Le **Pandit Pran Nath,** accompagné par Terry Riley, La Monte Young et Marian Zazeela, au Palace (8, Fg Montmartre, 770-44-37), le 26 à 22 h 30 (ragas du soir), le 27 à 15 h (ragas de l'après-midi) et le 28 à 10 h (ragas du matin).
La Monte Young, le 29 au Palace. Chaque concert : 15 F (prix réduit pour l'ensemble).
Jerry Lee Lewis, le 9 au Palais d'Hiver de Lyon.
Concerts à la fac de **Nanterre** à 13 h (pl. : 2 F) : Lard Free le 15, Third World War le 16.
Third Word War, le 1er, à Péage-de-Roussillon, le 6 au Ménil Palace, le 18 à Dauphine, le 25 à Lyon.
Lard Free le 1er à Péage, le 20 à Montreuil.
Festival de **free jazz** à l'Ecole Speciale d'Architecture, à partir du 15. Robert Wood, Jean-Claude André, Free Music Formation, etc.
Festival **folk** le 28 à la M.J. de Sète.
Magma : 1er Martigues, 4 Nantes, 6 Les Mureaux, 7 Olympia, 9 T.O.P., 10 au 14 en Hollande, 18 Compiègne, 19 Montbéliard, 27 Strasbourg, 30 Ménil Palace.
Le 5 à Créteil (chapiteau Cirque Bonjour) : Magma, Gong Nico Komintern.
Le 26 mai Salle des Fêtes, 95-Eaubonne, à 21 h (7 F) en faveur des handicapés mentaux **« Deluge »,** c'est plutôt bien.
Du 15 au 23 mai, une semaine de **Musique expérimentale,** le groupe de recherches musicales de l'ORTF, sous la direction de François Bayle, présente « Réalités 72 » au Musée Guimet, place Iéna. Renseignements : BAG. 34-51, réservation Grand Hall ORTF.

LE DESIR DE REVOLUTION

Tombée en gauchisme ou ayant tournée court, la génération de la guerre d'Algérie, ceux que le Parti Communiste Français avait fini par repousser d'effroi, cette génération de la fin de l'U.E.C. (1) et des souvenirs de l'O.A.S. se taisait fort, grande muette jouant les désespérées avec une conviction de consommateur. Pas ou bien peu de Romains exaltants, un silence sinistre sur l'Algérie, les malheureux ébats du stalinisme, mai 1968 que ceux-là atteignirent au retour d'âge, n'y croyant plus, puis éblouis et de nouveau en proie pour un temps à la sainte fièvre. Peu de théoriciens : les politiques continuaient de sucrer les fraises.
Voilà un livre qui vient en force rompre un mutisme rageur. A trente ans on est pas forcément foutu, on peut quitter joyeusement le camp des suicidés. Jean-Paul Dollé vient de publier le Désir de Révolution **aux éditions Bernard Grasset. Carnage et destruction viennent battre la campagne sans laisser un goût d'amertume. L'auteur a tâté du P.C., du maoïsme, du spontanéisme, travaillé à** Clarté **et à** Action. **Il est assistant de sociologie aux Beaux Arts.** Le désir de révolution **engrange les gerbes serrées d'une véritable « révision » qui ose dire son nom. Staline et les petits chefs, les gauchistes et les écrits du jeune Marx, Freud et la Révolution culturelle, l'air du large, la conquête de la parole. On commence à parler du bonheur, de soi, de ce qu'on veut.**
Les quelques extraits de la conclusion que nous publions ici sont un faible reflet de ce livre prodigue. Lisez-le. B.K.

Comment ne pas mourir, qui arrêtera la barbarie, d'où, au nom de quoi ? Un spectre hante le monde, c'est le sujet, car c'est l'absolu contraire de la marchandise. Le sujet s'oppose de plain-pied au moi, qui n'existe que comme intégration et intériorisation de toutes les règles sociales dominantes. Tous les bourgeois, les cadres, moyens et supérieurs, possèdent des moi, ils les bichonnent, les soignent, les couvent et les exhibent ; jamais ils n'adviendront à la place de sujet, ou alors seulement après qu'ils se seront détruits comme maillons ostentatoires de la chaîne de la marchandise. Car le sujet c'est le lieu de l'autonomie, de l'autodétermination ; un sujet trouve sa place, se trouve comme place et par cela même assigne leurs places à tous les objets. Or précisément dans la logique marchande rien n'existe, rien ne trouve sa place, puisque « tout » — symboles d'objets, hallucination de réalités — n'existe que pour être perpétuellement échangé, anéanti dans l'autre terme de l'échange. Le monde tourne autour de l'axe de la rotation perpétuelle et de l'insignifiance essentielle de tout objet. Tout prend son « sens » de ce tourbillon insensé. Pour qu'un objet existe dans la société marchande il faut et il suffit qu'il soit le contraire de lui-même ; pour qu'un moi marchand existe il faut et il suffit qu'il soit le contraire du sujet. Pour que la marchandise existe il faut qu'elle ait pris la place du sujet qui est mort à lui-même, c'est-à-dire que les supports sociaux s'en fassent les esclaves. Cela donne la société marchande, société d'esclaves, société d'embryons de sujets qui se sont mués en moi intégrés, signant leur misère en affichant leur mot d'ordre : « Y a bon Banania, y a bon tous les objets. » Engloutir, bouffer, téter, voilà ses emblèmes. Le moi intégré : c'est le petit enfant glouton qui n'en finit pas de sucer sa mère. Les adultes marchands n'ont jamais la force ni le courage d'oser prendre le risque de la mort à la dépendance, pour naître à eux-mêmes. Ce faisant, puisque personne ne peut ni ne veut se situer comme soi, maître de soi, origine et garant de ses actes et de ses vies, tous vivent séparés, alvéoles larvaires, sans rapports. La société capitaliste marchande inscrit la schizophrénie comme sa loi tendancielle.

Comment s'en sortir ? En détruisant, en prenant le pouvoir ! Si je suis malheureux, amoindri minable, ce n'est pas de ma faute, mais de l'autre. Sus au grand persécuteur, le pouvoir bourgeois, la société capitaliste ! Survient l'odyssée aventureuse du gauchisme ; efficace du recouvrement et limites du refoulement ! Maoïsme, trotskisme, anarchisme, autant de prêtenoms pour se façonner des cibles qui jouissent de l'immense avantage de contourner l'obstacle, forclore à jamais l'angoisse de se voir, tel quel, individu estropié d'une métropole impérialiste ! Se confectionner des ancêtres, bêler à des pères exotiques, se soutenir de faits d'armes insoutenables, voilà le ressort et l'incontestable service que symbolise le gauchisme. Exhibition de l'utopie vraie, effet de l'impuissance et de la dégénérescence désintégratrice, le gauchisme rappelle à tous, dans son geste de transgression masochiste, qu'il n'y a pas de quoi se vanter de s'accommoder et de se mouvoir dans ce monde si absurde et infect. Mais à quel prix ! En censurant par l'option « politique » les questions gênantes sur l'insignifiant et sur l'incapacité à y mettre un terme.

En quoi consiste la pratique gauchiste ? Dans l'énoncé et la mise en œuvre de la censure, par fascination assumée de l'accomplissement imaginaire du parcours du négatif. Le gauchisme se proclame subversif alors qu'il ne manifeste que l'effet sonore de la désagrégation impérialiste. Non, non et non, mais oui et oui à Trotski, à Bakounine et à Mao. Pauvres orphelins ineptes, mes paumés, mes frères ! C'est l'ignominie de la guerre du Vietnam, vérité de Babylone, et la répugnante trahison révolutionnaire des révisionnistes à gueule de partis communistes qui engendrèrent le gauchisme de Mai et d'après, trouvant ses origines, ses référents et ses suites dans Berkeley, la révolution culturelle et l'épidémie véroleuse de désordres ininterrompus chez les repus occidentaux. Pareille conjoncture incite à fabuler.

Mais en fait, qu'en est-il ? Le gauchisme exprime, sous une forme politique, le grand essouflement des « pays développés ». Mai fut une immense expulsion collective des mauvais objets qui encombraient et infestaient la société française. Ça va pas du tout ça et on le fait bien savoir, après tout on n'a pas la langue dans sa poche. Prise de parole, a-t-on dit, mais il faudrait ajouter, dans une langue étrangère, le langage politique. Forcément, c'était le seul par lequel les masses pouvaient signifier leur dégoût, leur impatience et leurs espérances. Le gauchisme était accepté pour autant qu'il représentait une

FAG = PEDE

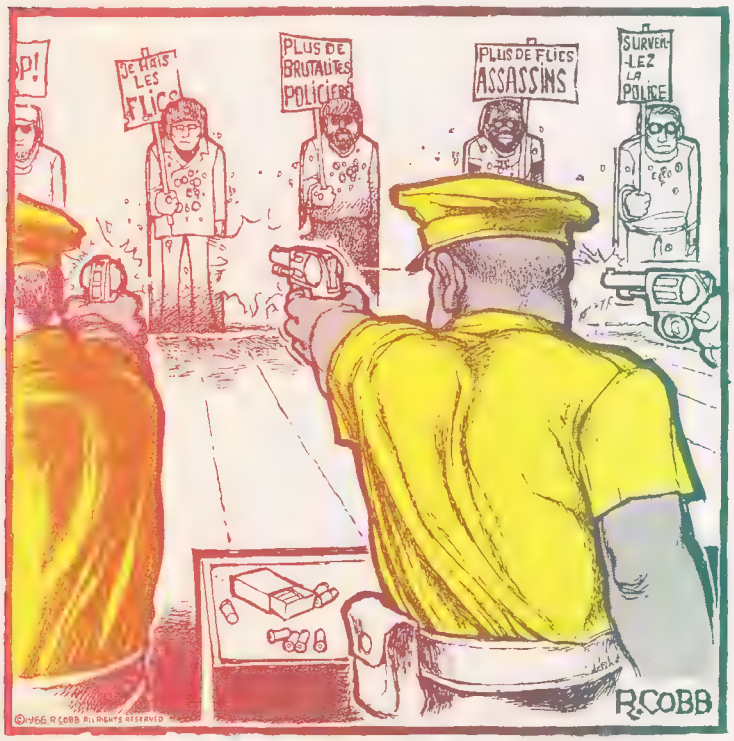
rupture avec les idées, les comportements et les symboles dominants d'une société exécrée. D'accord pour le drapeau rouge et le drapeau noir, si cela veut dire ras le bol. Cette discordance entre ce qu'est le « discours politique révolutionnaire » — maoïste, trotskiste, anarchiste —, avec sa cohérence, son histoire, ses mots de passe, et les services que lui demandent de fournir les révoltés n'a fait que s'amplifier depuis Mai.

Cela veut-il dire que le gauchisme est complètement inefficace, écume de petits bourgeois enragés, plus ou moins manipulés par la police ? Pas du tout, le gauchisme est d'une extrême importance, accoucheur et catalyseur d'une crise qui se radicalise, vérité d'un processus irréversible de mutation, de révolution. Seulement cette efficace du gauchisme n'est pas du tout celle imaginée par les gauchistes ou leurs adversaires. L'impact du gauchisme ne consiste pas dans l'énoncé d'une politique, avec sa stratégie, sa tactique, ses mots d'ordre et son programme, mais dans sa nature insaisissable, feu follet de la remise en cause de la vie telle qu'elle va, quand il est passé par ici, il repassera par là, espèce de signifiant baladeur qui imprime la contestation comme une vérole au flanc de la société bourgeoise (...).

Tout se passe comme si, plus la maîtrise de la nature se développe, plus l'aveuglement se renforce. C'est que la division sociale du travail exige non pas le carnage mais l'exploitation. On ne fait pas travailler les morts ; le rendement suppose des esclaves consentants, c'est-à-dire qui ne savent pas qu'ils sont esclaves. Le capitalisme a besoin non pas tant de la mort physique que du leurre, non pas tant d'interdits que d'interdictions, non pas tant de la force que de la violence idéologique. Ne pouvant pas tuer tous les supports du désir — tous les travailleurs — ni leur tenir le langage de l'animalité — esclave, tu n'es pas un homme —, la bourgeoisie est contrainte de tuer le processus même du besoin-désir, soit réellement, soit symboliquement. C'est pourquoi elle tue quand elle préfère l'appropriation des richesses naturelles (matières premières) à l'appropriation de la force de travail, ou elle tue toute possi-

bilité de satisfaction en détruisant le cycle même de la demande, quand elle doit se servir du capital travail. C'est pourquoi le capitalisme, dès son origine, ne peut être qu'à la fois et en même temps cannibale et pervers schizoïsant — on dirait aujourd'hui fasciste et intégrateur. Le capitalisme ne peut qu'être — il fut et il est — colonisateur, impérialiste, anéantissant physiquement des millions et des millions d'êtres humains, et « sur-développé », inventant les mille et un gadgets sophistiqués, alimentant dans les métropoles impérialistes son mythe de la société d'abondance. Tuer des millions et des millions de Biafrais, de Bengalis, de Vietnamiens et de Noirs, et produire les mille et mille raffinements de marchandises d'aucune utilité, c'est la même chose, le même meurtre de la vie physiologique, de la vie symbolique ; morts aux modalités différentes, morts cependant, car même destruction des conditions élémentaires de la simple survie.

L'impérialisme engendre inexorablement le même génocide à deux faces : napalmiser les cultures de tous les pays soumis qui se rebellent ou napalmiser la culture symbolique que tous



les hébétés des métropoles, à coup d'insignifiance marchande, avant de passer au napalm pur et simple si cela ne suffit pas. Tous les Noirs et tous les « sauvages » de tous les ghettos de Babylone servent présentement de cobayes.

En tout état de cause, dans les métropoles impérialistes, la survie matérielle de 90 % de la population est problématique, non plus faute de manger, mais ce qui est aussi grave, faute de désirer, faute d'avoir besoin de désirer, ce qui entraîne inexorablement la mort par inappétence de la vie.

La logique de la marchandise est simple :

Avoir des choses = avoir des biens = avoir du bien = être bien = vouloir vivre = être vivant.

Le vouloir et le pouvoir vivre s'accrochent à leur contraire, l'abstraction de l'utilité, le spectacle de l'échange d'objets d'échanges ; la jouissance visée s'agrippe et s'abîme dans le mime grotesque de son parcours et se résout dans la quête inépuisable et insatisfaisante du plus — de jouir ; symptôme de sa demande et clôture infinie de son manque.

C'est pourquoi toute pratique revendicative, si elle est cohérente avec la logique même du capitalisme et par conséquent praticable, est insoutenable d'un point de vue révolutionnaire. Croire qu'on peut, comme on dit « politiser » des revendications économico-sociales, c'est redoubler le leurre de la marchandise, en ajoutant la note bouffonne d'un discours à tonalité anti-capitaliste, tout entier régi par la logique capitaliste. Rien d'étonnant que de telles « pratiques révolutionnaires », tout en n'étant d'aucune efficacité — le prolétariat est suffisamment malin pour se rendre compte que, si arracher une augmentation de salaire n'est jamais à dédaigner (c'est toujours ça de pris), cela n'a rien à voir avec la révolution — complètent l'horizon cadavérique qui cerne le simulacre marchand.

C'est qu'on ne revendique pas le désir... on le désire. Toutes les « pratiques révolutionnaires » qui combattent cette évidence fonctionnent comme loyales gérantes du refoulement bourgeois. Elles brandissent l'étendard délavé du fantasme-permis-après : après la révolution. Pour l'instant scotomisons la misère en parcourant les chemins inoffensifs d'une politique imaginaire, bon moyen d'interdire l'irruption de l'imaginaire et du fantasme en politique. Résultat : rien, ou plutôt si, moins que rien, c'est-à-dire pas même la reconnaissance qu'on n'est rien, puisqu'on joue aux détachements d'avant-garde de la révolution.

La raison nécessaire et suffisante de faire la révolution c'est de la désirer, parce que précisément faire la révolution c'est vivre l'intolérable de la mort du désir et ne voir plus d'issue à la déperdition que le fantasme de la révolution comme solution d'ici et de maintenant à l'invivable du monde. Pour se convaincre de la réalité de cette coupure radicale, qui engendre et constitue tout à la fois cette mutation qu'on appelle révolution, il n'est que de constater les explications comiques que donne l'histoire bourgeoise aux soulèvements révolutionnaires. Quelles furent les causes de 1789, de 1917, questions où se débattent tous les malheureux candidats au bachot ? Causes lointaines, causes prochaines, hasard, circonstances accidentelles, la famine, la guerre, Voltaire et Rousseau, Lénine et Gorki, la bêtise de Louis XVI, le mauvais entourage du tsar, les partouzes de l'aristocratie française, les beuveries mystiques du pope Raspoutine, sans oublier l'âme frondeuse du Français, l'habitude de souffrir du Russe, que sais-je encore ? Et pourtant tout cela existe dans les périodes non révolutionnaires, tous les détonateurs sont prêts, et pourtant rien ne se passe. Evidemment il ne vient à l'idée d'aucun de ces doctes savants que la révolution n'a pas de causes, puisque justement elle institue, par rupture violente, une nouvelle causalité, autrement dit que la cause de la révolution, c'est la révolution elle-même. La dernière en date de ces cruelles incertitudes de l'histoire fut l'explosion de Mai. Là aussi, on ne s'y attendait pas et une fois l'événement surgi, c'est à qui trouva les raisons qui rendaient cette « exception » normale, cette irruption, logique, cet avènement, une suite : montée du chômage, inadaptation de l'enseignement, vieillesse de De Gaulle, inconscience des dirigeants, etc. Tout cela existait, mais qu'est-ce que cela explique... rien. Car il se produisit un fait rétif à toute explication, le désir de révolution. C'est si vrai que les usines occupées se drapèrent de drapeaux rouges et de fières proclamations : « Nous voulons être des hommes » — c'est-à-dire tout le contraire de ce que nous sommes maintenant — bien avant que n'importe quel « cahier de revendications » fût élaboré.

Le désir se remettait en marche, par désir de révolution, ici, maintenant. Après, disent les sceptiques, il aurait bien fallu se défendre, faire de la « politique », et de la stratégie révolutionnaire, détruire l'appareil d'Etat, se battre contre les armées de la contre-révolution. Bien entendu, mais justement la révolution s'engendrait et par conséquent engendrait la contre-révolution. C'est-à-dire, nous étions dans la logique révolutionnaire, avec ses problèmes, ses difficultés, ses risques très certains d'échecs ; mais justement nous étions dedans, par rupture, sauf et non accumulation de tous les problèmes d'avant, qui auraient été autant de « raisons » d'enclencher cette rupture.

Alors oui dans ce cas cela a un sens de prendre le pouvoir, de le garder, car ce n'est que le moyen de sauvegarder la socialisation du désir en marche. Le pouvoir c'est se prendre soi, avec tous les autres, s'approprier en nous appropriant notre monde. Faire la révolution c'est réaliser alors ce pour quoi elle est à faire : réaliser le bonheur, c'est-à-dire que chacun puisse dire je.

Jean-Paul Dollé

ABONNE-TOI

30,00 F
pour 12 numéros ou
12 numéros + le Crumb = 35 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Mode de règlement : mandat, chèque postal C.C.P. Paris 4.585-95 (envoyer les 3 volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à « Actuel », 60, rue de Richelieu, Paris-2e.

18 numéros + 1 disque = 50 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

au choix l'un des 33 tours suivants :

- ☐ **Exceptionnel : Who - Hendrix sur Frack records.**
- ☐ Rock Generation : premiers enregistrements du Soft Machine.
- ☐ Steve Lacy : Moon.
- ☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
- ☐ Gong, Camenbert Electrique.

(cochez la case correspondante à votre choix)

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Complétez votre collection d'« Actuel » :
Chaque ancien numéro : 2 francs au journal.
Dépêchez-vous, les numéros 1, 2, 4, 5, 8 et 9 sont déjà épuisés.

Offre spéciale : 2 numéros gratuits pour tous nos nouveaux abonnés

Si vous vous abonnez ce mois-ci, vous recevrez deux [illegible] numéros gratuits au choix depuis le numéro 6. Dépêchez-vous, les [illegible] 6 et 7 sont en voie d'épuisement, le 8 et le 9 sont déjà épuisés. Que [illegible] ? Souvenez-vous :

nº 6 : Free, Pop et Politique. Des études argumentées, les dernières tendances des différents courants musicaux. Et un face à face étonnant : Eldridge Cleaver-Timothy Leary.

nº 7 : Les nouveaux gauchistes. Où l'on parle pour la première fois de **Do it** de Jerry Rubin, d'Abbie Hoffman et de tas d'autres qui font la révolution pour le plaisir.

nº 10-11 : Spécial nouvelle Culture. Les grands textes de l'underground américain et l'histoire de France parallèle des surréalistes à **Actuel** en passant par mai 1968. Et 48 pages de bandes dessinées. La France émerveillée découvre Fritz le Chat de Robert Crumb.

nº 12 : Le Rock dégénéré. On est un peu sorti pendant l'été et nous ramenons les interviews, les témoignages qui expliquent les changements du rock et de la musique pop en général. Un entretien avec [illegible] Strauss.

nº 13 : C'est quoi l'écologie ? Nous essayons de le dire dans un [illegible] qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer parle avec Jim Haynes de la libération des femmes. On raconte l'histoire du Velvet Underground.

nº 14 : Le Sexe en France. Dans les lycées. Dans les foyers des travailleurs immigrés. Dans le Poitou. Dans nos têtes. Des enquêtes [illegible] questionnaires. Michel Foucault.

nº 15 : Spécial bande dessinée underground : Crumb, Lynch, [illegible] Guitton, etc. Herbert Marcuse vous en dit plus.

nº 16 : Le service militaire. Les soldats se défilent [illegible] passe plein de choses dans l'armée. Provos et Kabouters [illegible]

nº 17 : Le guide de l'underground en France. Ter[illegible] portraits, et l'annuaire des adresses et des renseignements sur [illegible] est bon de se brancher, à Paris ou en province.

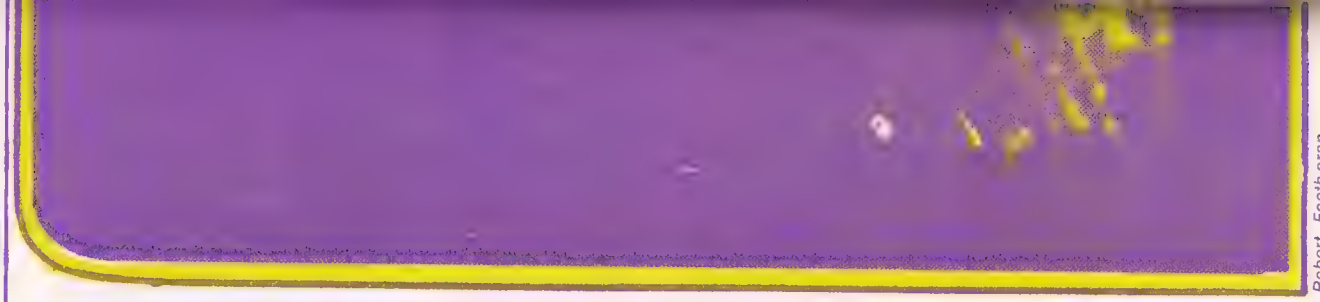
Avis à nos fidèles lecteurs : nous avons encore plus besoin de vos abonnements que d'autres journaux qui en parlent plus souvent.

Abonnement pour l'étranger : 40 francs en envoi normal.

JERRY GARCIA, GRAND VIZIR DES FREAKS

ON l'a surnommé « Captain Trips », on le considère comme le guru et le conseiller spirituel de toute la « rock scene » de San Francisco. Il commente : « Très franchement, c'est un gros tas de foutaises. » On l'appelle « M. Bonnes Vibrations » et on dit qu'il plane tout le temps et très haut. Il dément : « Demandez à ma old lady : je flippe comme tout le monde. Simplement, je m'arrange pour multiplier les bonnes situations. » Guitariste, chanteur, compositeur et producteur au sein du Grateful Dead, il apparaît comme la force motrice du groupe. « Mais non, je suis juste le type qui se trouve toujours là quand quelqu'un fait un interview du Grateful Dead. » Il résume le tout en déclarant : « Je ne suis qu'un musicien. » Un musicien qui a vécu toutes les destinées de la communauté hip californienne et son apogée « hippie » des années 1965 à 1967, qui a collaboré à toutes les entreprises les plus importantes : les acid tests de Ken Kesey et des Merry Pranksters, les Diggers, les concerts gratuits dans les parcs, les nuits du Family Dog et du Fillmore de Billy Graham. Jerry Garcia analyse et dissèque la réalité qui l'entoure avec lucidité et arbore en toutes circonstances son gros bon sens psychédélique.

Il traîne déjà ses bottes au début des années soixante, dans les petites villes de la baie de San Francisco, Palo Alto, la North Beach, où déambulent encore les derniers beats, perdus dans la masse envahissante des touristes et des retraités. Et puis, disséminés, entassés dans des grandes maisons rococco, les premiers drop-outs d'une nouvelle génération, transfuges des collèges et des arts schools : ils grattent un peu de guitare folk dans les moments d'énergie, ou confectionnent joint sur joint en parlant de vagues projets d'avenir. Vers l'été 1965, l'un de ces projets commence à prendre un visage plus précis pour les drop-outs les plus réveillés : les Beatles et les Rolling Stones ont déferlé sur les Etats-Unis, ranimant la flamme tiédasse d'un rock and roll déjà vieux de dix ans, presque un souvenir d'enfance. Les Byrds et les Lovin'Spoonful ont prouvé que l'Amérique pouvait combattre l'invasion anglaise sur son propre terrain. Partout, donc, des groupes s'organisent, par petites annonces, vieilles amitiés datant du collège ou rencontres de hasard. Marty Balin retape un club de folk, le Matrix, et y installe un groupe qu'il vient de créer, le Jefferson Airplane. Avec Mother's s'ouvre le premier des « clubs psychedeliques », les murs recouverts de motifs bigarrés, une ébauche de light-show balayant la scène sur laquelle se produisent The Great Society et leur chanteuse Grace Slick. Et Jerry Garcia décide d'électrifier son « jug band », rappelant à sa mémoire les vieux



Robert Foothorap

classiques du blues et du rock and roll : le groupe se nomme d'abord les Warlocks et joue des nuits entières dans des bars pour quelques dollars par musiciens. On s'éclipse entre chaque reprise pour aller fumer un joint furtif dans la voiture.
Et Ken Kesey invente les Acid Tests.

Kesey est l'écrivain, l'auteur de deux livres à succès, la trentaine, carrure de bucheron et machoires de bovidé, un Marlon Brando en plus rustique avec une calvitie précoce et des idées tout à fait inhabituelles. Il a taté du LSD à l'occasion de très officielles recherches médicales. Il en fait profiter ses amis. Au même moment, Timothy Leary fonde sa League for Spiritual Discovery, mais Kesey et ses compagnons sont à mille lieues du sérieux et de l'austérité de Leary : ils se baptisent les Merry Pranksters, achètent un volumineux matériel électro-acoustique, passent leurs journées à produire des bruits affolants, puis peignent un bus de fresques barbares et sillonnent les Etats-Unis, s'éclatent le cerveau vingt-quatre heures sur vingt-quatre et médusent les populations. Après un an de randonnées, Kesey décide d'aller aux masses et de brancher le monde extérieur : les parties dans sa maison s'ouvrent à tous les freaks. Bientôt chaque participant paie un dollar, l'événement se nomme Acid Test et parcourt la Californie dans des salles de plus en plus grandes. Les Pranksters y déchaînent leur capharnaüm électronique, accumulent les stroboscopes et les projections lumineuses, incitent au happening spontané et aux cérémonies rituelles improvisées. L'absorption d'acide n'est pas obligatoire mais chaleureusement encouragée, grâce à la générosité du super-chimiste Stanley Oswley III. Kesey s'est souvenu de la bande de défoncés qui habitaient en face de chez lui à Palo Alto. Puisqu'il font aujourd'hui un groupe de rock, il les invite à jouer aux Acid Tests. Le rock and roll des Warlocks en prendra un rude coup : les musiciens improvisent des heures sans s'arrêter, n'importe qui peut se joindre à eux et plonger dans l'exploration sonore pure, trouver l'extase dans un larsen soutenu pendant dix minutes, ou des spasmes de percussions que semblent séparer des millénaires de silence. Le Grateful Dead est né.

En novembre 1965, les « rock and roll dances » font leur apparition. Le Family Dog organise les premières nuits au Longshore Hall. Bill Graham donne au Fillmore Auditorium un « benefit » pour renflouer la San Francisco Mime Troupe, dont il est le business manager. Il obtient l'exclusivité de la salle et y présente bientôt un Acid Test, suivi d'un Trips Festival de trois jours, l'heure de gloire des Merry Pranksters, en janvier 1966. La « scène de San Francisco », que l'on appellera au choix le nouveau Liverpool ou le centre cosmique d'un nouvel âge de l'humanité, entre dans ses plus belles années. Les freaks se sont concentrés dans le quartier de Haight Ashbury (Haight Street et Ashbury Avenue), de vieilles baraques délabrées et des loyers dérisoires. Ils ne forment plus cette minorité de martiens mal à l'aise trébuchant sur les arêtes de la civilisation américaine. Ils sont euphoriques, sûrs d'eux-mêmes, émerveillés. Pendant la semaine on s'agite, on achète et on vend de la défonce, on confectionne des vêtements baroques, on cueille des fleurs. Tout cela pour préparer la fête hebdomadaire, la vraie vie dans les immenses et caverneuses antres psychédéliques, le Fillmore, le Carousel, l'Avalon, le Winterland : de vieux théâtres pleins de stucs, de boiseries, de lourdes draperies, transformés en palais d'hallucination par le grouillement des light-shows et l'énorme fracas de la rock music. Un millier de freaks bouillant d'énergie forment une communauté presque religieuse avec les danses pour temples du culte, l'acide et l'herbe pour sacrement et les musiciens de rock grands prêtres, héros, divinités protectrices. Leur musique appelle au rejet de toutes inhibitions et à la danse orgiaque. Parmi tous les nouveaux groupes, le Grateful Dead incarne peut-être le plus profondément l'esprit de la communauté des freaks. Sur scène, il présente l'aspect le plus typiquement scandaleux, de vrais freaks de bande dessinée. Il n'y a dans leurs rangs nulle déesse courroucée comme chez les « chick singers » à rêver de Jefferson Airplane ou de Big Brother and the Holding Company, Grace et Janis. Ils ne possèdent pas l'élégance de cow-boys aristocrates du Quicksiver Messenger Service, ni les vêtements d'époque des Charlatans. Ils sont grossiers, hirsutes, velus, hilares . far out, far fucking out de la tête au pied. Surtout Pig Pen, l'organiste simiesque, gras et couvert de poils, vêtu de cuir huileux, qui éructe des blues avec des rales farouches. Et Jerry Garcia, véritable buddah électrique, son visage poupin liquéfié dans un sourire béat d'extase indicible pendant qu'il joue de la guitare. Jerry Garcia, avec sa barbe compacte, ses lunettes jaunes, ses chemises de toiles, presque une image pieuse, l'homme nouveau de l'âge psychédélique, bienveillant, illuminé, ouvert, coulant sans effort dans le flot cosmique de la vie

Le Grateful Dead est trop beau pour être vrai : c'est San Francisco comme si tout s'était bien passé, si tout était resté comme aux meilleurs moments, si le Fillmore et l'Avalon existaient encore et si les Diggers ne s'étaient pas dispersés dan le monde entier. Le Grateful Dead constituait le groupe de Haight-Ashbury par excellence, il y vivait, au 710 Ashbury Avenue, dans une maison communautaire, qui offrait aussi un lieu de rencontre à tous les personnages les plus actifs du mouvements, aux Diggers, aux grands vendeurs d'herbe et d'acide, aux gurus et aux vieux sages, aux jeunes gens ambitieux. On y lançait par brassées des projets de films, des programmes vidéo, des stations de radio ou des journaux underground. Chacun y amenait son trip et repartait avec des idées nouvelles. C'était un lieu de circulation de l'énergie, d'échanges de vibrations, un mini-centre cosmique de l'univers hip. A cette époque, le Grateful Dead a donné plus de concerts gratuits, plus de benefits pour toutes les bonnes causes, de la Free Clinic à l'équipe en grève de la station de radio KPMX, qu'aucun autre groupe. Aujourd'hui ils ont réussi un dernier tour de force : après avoir assisté à l'agonie du Haight, et — bummer ultime — après avoir été arrêté en masse pour possession de drogues illégales, en p'ein San Francisco, le Grateful Dead a fait ses paquets, emmené tous ses amis, envahi une dizaine de baraques à Bolinas, le paradis tranquille des freaks riches du nord de San Francisco, et recréé tranquillement dans son territoire le style de vie des bonnes années. Ils sont nombreux, bien organisés, ils gagnent beaucoup d'argent ils sont déterminés à conserver coûte que coûte leur art de vivre. Gageons qu'à quatre-vingt-dix ans ils couleront des jours paisibles de vieux heads satisfaits et malicieux. Ils font déjà plaisir à voir.

L'art de vivre du Grateful Dead réside dans un savant dosage : ils s'efforcent de maintenir les contraintes du professionnalisme pop à leur niveau minimum, accordant la plus large place à la spontanéité cool. Lorsqu'ils se déplacent en tournée, ils emmènent le plus d'amis possibles : ils transportent partout leur univers, leur famille élargie qui protège chaque individu des atteintes trop brusques de l'extérieur. Planer en tout lieu, élever un mur contre les vibrations délétères, telle est la tâche de tous les instants que s'assigne le groupe. Tous ces efforts s'organisent autour du moment magique, sacré, unique : le concert. Le Grateful Dead n'attaque pas un morceau, il l'assiège, l'enveloppe, l'infiltre ; il dispose les rythmes par touches successives, introduit les éléments mélodiques un par un, soigneusement. Il s'installe au cœur de la chanson, en maîtrise toutes ses données et toutes ses possibilités. Il peut alors se lancer dans ces morceaux de bravoure, véritables vols planés instrumentaux, qui s'étendent parfois sur une heure entière ou plus, vestiges des sets anarchiques et informels de l'époque des Acid Tests qui, eux, pouvaient durer plusieurs heures, toute un nuit, l'éternité. Le Grateful Dead constitue un des seuls groupes contemporains qui osent improviser sur scène — et par improvisations, nous n'entendons nullement le « solo » ou « chorus », forme batarde héritée du jazz,

exhibition d'un unique instrumentiste. Chez le Dead, chaque instrument est disponible, parfaitement attentif au travail de chaque autre, aux subtils changements de tempo ou d'humeur. La masse orchestrale reste fluide, les nuances se propagent d'un musicien à l'autre comme une électricité. Il y a quelque chose de grisant dans cette fusion de six individus : ils vivent une sorte d'extase, l'expérience d'une communication bien plus profonde, bien plus palpable qu'aucun message verbal. Pour l'auditeur, une telle pratique musicale exige une complicité, une attention soutenue : il doit se laisser immerger dans la musique, s'identifier au destin de chaque ligne mélodique, vivre chaque morceau. Si l'on reste en dehors, le Grateful Dead ne représentera qu'ennui et délayage. Les amateurs y trouvent une jouissance musicale sans équivalent : ils forment les Dead freaks, et, pour cette armée grandissante, le Gradeful Dead constitue « le meilleur groupe du monde ».

L'apport musical du Grateful Dead ne s'arrête pas là, et son histoire abonde en paradoxes et en surprises. Un seul disque, le double album Live Dead, présente les improvisations de longue haleine coutumières à leurs concerts. Live Dead constitue, au même titre qu'Happy Trails, du Quicksilver Messenger Service, une percée importante dans la rock music, par où s'engouffreront de nombreuses expériences. Pourtant le langage du Grateful Dead n'innove pas radicalement — il suffit de comparer cet album avec un de ses contemporains, le Freak Out des Mothers of Invention. Il se contente d'utiliser les styles et les clichés traditionnels du rock and roll et de ses ancêtres (blues, rhythm and blues et « race records », country and western, hillbilly) en les raffinant, en tirant une sorte de quintessence. Dans leurs albums en studio, le groupe hésite entre deux approches. Anthem of the Sun présente deux faces ininterrompues d'une complexité maniaque : les thèmes serpentent, grouillent, se fondent les uns dans les autres, de petites touches surgissent partout à l'improviste, comme une exubérante végétation sonore. L'album mêle parties instrumentales enregistrées séparément en studio, enregistrements publics et bruits électroniques dans un brouet étrangement contourné, artificiel, mais fascinant dans sa complexité même, dans sa folle ambition. L'album suivant, Aoxomoxoa, marque un retour à la forme de morceaux séparés bien que chaque morceau reste très élaboré. Avec « What's become of the baby », le Dead présente même une plongée des plus étranges dans les sonorités fantastiques : un récitatif vocal sans accompagnement, long et sinueux comme un chant indien, taraudé par des gargouillements électroniques. Par la suite, le Dead semble abandonner définitivement ces tentatives avant-gardistes au profit d'un style semi-acoustique proche du country and western reposant avant tout sur des chansons et leur traitement vocal. Workingman's Dead et American Beauty présentent tous deux cette nouvelle manière. American Beauty est le plus réussi, grâce à la plénitude des harmonies, à la richesse des timbres acoustiques, des guitares à douze cordes. Enfin Grateful Dead, un nouveau dou-

Garcia : Du premier article consacré par **Time** ou **Newsweek** au « mouvement hippie ». Quant à nous, nous avons quitté le Haight depuis bientôt trois ans.

Actuel : Aujourd'hui la situation à l'air de s'améliorer un peu.

Garcia : C'est exact, mais il en est de même partout ailleurs. Le mouvement est désormais trop vaste pour se laisser contenir dans un quartier ou une ville particulière.

Actuel : Tu vivais à Haight Ashbury depuis le début ?

Garcia : Tu sais, le « début » se perd si loin dans l'histoire. Les racines les plus immédiates de la **head scene** viennent de la scène **beat**, à San Francisco, en particulier vers la North Beach. Et ça continue encore.

Actuel : Quand as-tu rencontré les premiers beats ?

Garcia : Je les ai toujours rencontrés : j'ai vécu à San Francisco toute ma vie.

Actuel : Tu as bien été **square** à une certaine époque ?

Garcia : Non, jamais complètement. Personne n'est vraiment **square** à San Francisco. Vers treize ou quatorze ans j'étudiais la peinture dans une Arts School, et je trainais tous les soirs avec une bande de copains, ce qu'on appellerait des voyous. Nous allions à la North Beach de temps en temps. J'ai fumé mon premier joint à quinze ans avec un copain. Puis je me suis engagé dans l'armée. Quand je suis revenu, au début des années 60, je me suis installé à Palo Alto, en compagnie d'une bande de drop-outs. J'ai vécu un moment dans une voiture, tout comme Bob Hunter : nous jouions ensemble de la guitare acoustique, du folk. Je connaissais aussi Phil Lesh, qui vivait à Berkeley et travaillait comme ingénieur du son à KMPX, où il faisait des émissions consacrées aux folk songs. Ensuite j'ai vécu dans une grande maison avec des dizaines de drop-outs, dont Bob Weir, et aussi les futurs membres des New Riders of the Purple Sage, David Nelson et Marmaduke. Vers 1962 ou 63 nous avons formé un premier groupe, un jug band, avec guitares acoustiques et banjos, qui s'est transformé ensuite en groupe de rock'n'roll, avec des instruments électrifiés. Nous avons déménagé pour San Francisco à la fin de 1965.

Actuel : Quand l'acide a-t-il fait son apparition ?

Garcia : L'acide faisait partie de la scène depuis 1963, certains psychedeliques avant, vers 61 ou 62 : la mescaline, et surtout le peyotl, que j'ai pris pour mon premier trip.

Actuel : Puis la scène est devenue publique avec les Acid Tests ?

Garcia : En fait les Acid Tests n'étaient qu'une scène parmi d'autres. Les autres scènes étaient tout aussi **far out**. Les acid tests ont davantage attiré l'attention du public, c'est tout — en particulier grâce au livre de Tom Wolfe, **The Electric Kool Aid Acid Test**. Les acid tests réunissaient toutes sortes de gens très différents, ce qui leur a permis de découvrir qu'à eux tous ils formaient quelque chose, une scène. Kesey et les Pranksters possédaient toutes sortes de magnétophones et d'appareils électroniques, et la salle se remplissait de bruits extraordinaires, de voix

Garcia : A l'occasion des acid tests, qu'il fournissait en acide. Ensuite il nous a fourni nous aussi, gratuitement.

Actuel : Son laboratoire était ouvert au public ?

Garcia : Non, pas du tout. Owsley a toujours été très secret. Il avait le comportement d'un super-criminel : très méticuleux et très brillant. Il a toujours fait beaucoup d'efforts pour cacher toutes ses allées et venues : c'était son trip. En fait il nous répugnait tant il était paranoïaque.

Actuel : C'était le plus grand fabricant d'acide de l'époque ?

Garcia : Il se poussait du col. Ce fut le premier fabricant illégal de drogue qui ait fait de la publicité. Encore aujourd'hui les gens associent son nom à la qualité : Owsley acid... c'est ça la publicité !

Actuel : Qu'est-ce qu'il faisait de son argent ?

Garcia : Il n'en gagnait pas tellement. Il donnait au moins autant d'acide qu'il en vendait. On a prétendu qu'il était devenu milliardaire : c'est ridicule. Il a aidé beaucoup de monde : qui savait lui parler et lui présenter un projet intéressant pouvait recevoir une subvention. En fait c'était un homme de la Renaissance : un alchimiste et un mécène, avec beaucoup de style.

Actuel : Quand a-t-il été arrêté ?

Garcia : Fin 1968 ou début 69. Récemment, nous sommes allés le voir dans sa prison : nous avons obtenu l'autorisation de faire un concert pour les prisonniers, à Terminal Island, une prison fédérale.

Actuel : Quand les acid tests ont-ils cessé ?

Garcia : Quand l'acide est devenu illégal. Les Pranksters et Kesey sont partis pour le Mexique. Maintenant tout le monde s'est dispersé. Kesey a toujours sa ferme dans l'Orégon. A un moment il s'est souvenu qu'il avait une femme et trois enfants et que cela pouvait représenter un bon trip. Il est donc retourné chez lui et travaille à piger ce trip familial. Parmi les anciens pranksters, John Higgins et Ramrod fond partie de notre équipe technique, ils habitent dans le coin.

Actuel : Chacun est reparti dans son propre trip ?

Garcia : Oui. Mais nous sommes en contact plus ou moins constant. Quand ces mecs rappliquent, quand Kesey descend de l'Orégon, ils viennent tous crécher chez moi. Seulement le mouvement s'est étendu, on ne peut plus l'organiser aussi facilement, un bus ne suffit plus.

Actuel : Le Dead était le groupe qui jouait le plus au Fillmore ?

Garcia : Nous jouions souvent parce que nous étions un groupe local, et que tout le monde nous connaissait. Mais l'Airplane jouait aussi souvent que nous.

Actuel : Quelle musique jouiez-vous ?

Garcia : La musique était presque une chose secondaire en regard de la totalité de l'expérience Tout le monde dansait. Nos passages duraient très longtemps parce que les gens aimaient danser longtemps, une heure ou même deux.

Actuel : Combien de temps avez-vous passé à Haight Ashbury ?

Garcia : Trois ou quatre ans. A une époque nous

ble album en public, vient en quelque sorte récapituler leur carrière, survolant tous les styles avec la même maîtrise : c'est le portrait le plus fidèle, dans son éclectisme, du Grateful Dead, de son oscillation entre l'exploration musicale hallucinée et les racines les plus profondes de la musique populaire américaine.

Au contraire des autres grands groupes de San Francisco, les premiers albums du Dead n'ont pas connu de succès spectaculaire. Au début des années 70, l'avenir s'annonçait mal. Le manager du groupe, Lenny Hart, le père du batteur Mickey Hart, disparaissait dans la nature après avoir escroqué au groupe trop confiant la majeure partie de leurs revenus, au moins soixante-dix mille dollars, précise le Dead, qui se retrouvait avec quatre-vingt mille dollars de dettes. Heureusement Grateful Dead, **quelques semaines après sa sortie, devient le premier disque d'or du groupe (équivalent à des ventes d'un million de dollars) : le Dead est entré désormais dans le panthéon des vedettes du show-business. Il a réglé ses dettes, engagé des managers qui font partie intégrante de sa tribu. Mais il refuse de franchir le dernier par qui le mènerait au wahlallah des superstars. Le Dead ne se prend pas au jeu. Une fois résolus ses problèmes financiers il a annulé tous les concerts de dimensions trop vastes, aux vibrations inadéquates. C'est une préoccupation nouvelle, surtout aux Etats-Unis, où les musiciens de rock ont tous adopté la bonne vieille éthique capitaliste du « toujours plus haut », c'est-à-dire du « toujours plus de fric ».**

Jean-Pierre Lentin.

D.R

Actuel : Pourquoi le Dead a-t-il quitté San Francisco pour aller vivre à la campagne ?

Garcia : Parce que San Francisco devenait intenable. Les flics nous y ont même arrêtés, à cause de l'herbe. Ça s'est produit juste une fois, mais à grande échelle : ils nous ont envoyé un mouchard, puis ils ont appréhendé tout le monde en l'espace de quelques heures, dans différents coins de la ville.

Actuel : Et ils ont trouvé de l'herbe ?

Garcia : Oh, pas mal. Certains d'entre nous ont été remis en liberté sous caution, d'autres ont bénéficié d'un non-lieu, mais tout cela nous a coûté beaucoup d'argent, et surtout c'était une sale expérience, un **bummer.** Ils ont fouillé la maison de fond en comble. De toute façon, ce n'était plus très **cool** de vivre à San Francisco : trop d'émeutes, et des tas de types qui venaient en touristes pendant les week-end, ce qui produisait une atmosphère bizarre.

Actuel : De quand date la décadence de Haight Ashbury ?

venues de nulle part, d'effets d'échos : on aurait dit que les appareils improvisaient, produisaient des sons par leur propre volonté. Les Pranksters avaient leur pseudo-uniformes, des vêtements peints en couleurs fluorescentes, organes avec des rayures vert-pomme ou toutes sortes d'autres couleurs. Il y avait des diapositives, des stroboscopes. Mais surtout tout le monde improvisait et chacun était prêt à tout.

Actuel : Personne ne flippait ?

Garcia : Tout le monde flippait, et c'était très bien : une bonne chance pour expérimenter...

Actuel : Mais il n'y avait pas de mauvais trips ?

Garcia : Beaucoup moins que de bons.

Mais là tout se passait très bien. Il n'y avait pas d'arrestations ni de menaces : l'acide n'était pas encore illégal, et personne ne savait très bien ce que c'était.

Actuel : Quand avez-vous rencontré Owsley ?

habitions une baraque, au 710 Ashbury Avenue, ou nous vivions de façon complètement communautaire. Les Diggers y restaient souvent. C'était l'époque où ils distribuaient de la nourriture gratuite dans la rue, où les premiers **head shops** se montaient, où tout le monde passait des nuits fantastiques à l'Avalon ou au Fillmore. Tout cela a été écrasé par l'afflux des touristes. Le mouvement ne pouvait exister qu'à petite échelle, entre des gens qui se connaissaient et se faisait mutuellement confiance.

Actuel : Le Dead a travaillé avec les Diggers ?

Garcia : Nous étions associés de façon plus ou moins lâche. En fait nous vivions côte à côte, voilà tout. Nous fournissions de la musique gratuite, c'était notre contribution. Nous avions un générateur électrique : quand nous en avions envie, n'importe quand, nous montions le matériel dans la rue et nous jouions. Rien n'était prévu à l'avance. C'était la seule manière

de faire des concerts gratuits : librement. S'il faut fixer une date, retenir une salle, prévenir les gens, il n'y a aucune différence avec un concert normal, ça ne vaut pas le coup.

Actuel : Il y a eu une époque où tout le monde pouvait entrer dans la maison du Dead ?

Garçia : Non. Comme n'importe quelle maison, on a toujours foutu certaines personnes à la porte. Si vous êtes **cool,** ça va. Sinon, pas la peine d'insister.

Actuel : Qu'est-ce que tu penses des différents albums du Dead ?

Garcia : Nous avons enregistré le premier album, **Grateful Dead,** en trois jours, plus un jour pour le mixage. Nous avons simplement joué les morceaux que nous faisions sur scène, en les ramenant à la longueur traditionnelle de trois minutes, alors que sur scène nous les faisions souvent durer une demi-heure ou une heure. Nous n'avions aucune idée précise sur l'enregistrement d'un disque, et cela ne nous intéressait pas tellement. Je n'aime pas beaucoup ce premier album. Pour **Anthem of the sun,** nous avons fait exactement le contraire : nous avions décidé d'utiliser au maximum les possibilités du studio et de concevoir la musique en fonction de l'album. L'enregistrement a duré des mois entiers, à Los Angeles, New York, Miami, San Francisco. Le producteur nous a lâché en route et nous avons continué en nous produisant nous-mêmes. A certains moments il y a une vingtaine de bandes superposées : un vrai puzzle. Bien sûr, le tout n'a pas rendu exactement ce que nous avions prévu, mais c'est encore très écoutable. En tout cas très **far out.** Avec **Aoxomoxoa** nous avons essayé de faire quelque chose d'encore plus compliqué qu'**Anthem of the Sun** — nous avons même pris du STP dans le studio — et nous nous sommes un peu cassé la figure, surtout au mixage : les bandes étaient bonnes, mais il y avait trop d'éléments à rassembler. L'album nous a coûté beaucoup d'argent et ne s'est pas vendu. C'est quand même un des albums que je préfère. Nous venons d'en sortir une version remixée, bien meilleure que la première. Nous avons enregistré **Live Dead** en même temps qu'**Aoxomoxoa,** mais il est sorti un an plus tard. C'est un bon album, un reflet assez fidèle de nos concerts à la belle époque de San Francisco. **Workingman's Dead** est complètement différent. Il n'y a plus rien d'expérimental, ce qui ne veut pas dire que nous avions abandonné cette voie : nous voulions nous changer les idées, faire un disque de musique simple, de chansons que tout le monde puisse fredonner, avec un zeste de « country and western ». Nous avons enregistré cet album et le suivant, **American Beauty,** en dix jours : nous réagissions contre les superproductions précédentes. Nous y jouons la plupart des morceaux « live » en studio, sans re-recording. **American Beauty** repose aussi sur des chansons, des mélodies, plus que sur les développements instrumentaux. Les deux albums ont fait croire un moment que nous étions définitivement passés au country et à la musique acoustique, mais ils ne reflétaient pas ce que nous jouions sur scène. En fait, nous n'avons jamais abandonné

Actel : Tu as joué à Woodstock ?

Garcia : Oui, et ça n'était vraiment pas le pied : Woodstock n'était pas prévu pour les humains, pour les musiciens, tout était trop colossal. Le public se trouvait à dix mètres en-dessous de nous, on ne pouvait pas établir de contact avec lui. Il y avait une mer de gens, on ne pouvait rien distinguer. Et le public ne distinguait rien de la scène. Quant au son, on aurait dit qu'il sortait d'un poste à transistor : une musique ridiculisée. Mais ce qui se passait dans le public était fantastique.

Actuel : Pourquoi n'as-tu pas joué à Altamont ?

Garcia : Parce qu'on détestait ça ! On aurait dit qu'il y avait la guerre : des bagarres continuelles. C'est une violence qui a toujours fait partie de la Californie. Nous n'avons jamais eu d'histoires avec les Hell's Angels. Peut-être les Stones attirent-ils un autre public. Il faut dire aussi que ceux qui ont provoqué les bagarres ne sont souvent pas de vrais Hell's Angels, mais des types qui veulent s'intégrer à eux et qui essaient d'impressionner les vrais en cassant la gueule à des hippies.

Actuel : Comment expliques-tu que les Hell's Angels existent depuis si longtemps ?

Garcia : Parce qu'il y a un archétype humain qui correspond aux Hell's Angels. Il y a des gens qui naissent Hell's Angels. D'une certaine manière ce sont des proto-policiers. Ils sont trop excentriques pour être flics mais ils vivent dans le même monde : motos, cuir noir, chrome, acier. Comme les SS ou les Troopers. Ils me plaisent comme des samouraïs me plairaient si j'étais Japonais. Se sont des samouraïs modernes. Nous n'avons jamais eu de problèmes avec eux parce que nous les avons acceptés tels qu'ils sont. La plupart sont vieux et s'écartent peu à peu de la violence. Ils veulent surtout faire de la moto et éviter les ennuis. Mais ils s'embarquent dans des histoires à cause de leur légende, des films, des journaux. Des types essaient de leur casser la gueule et ils se défendent. On les trouve en Californie parce que la Californie reste fidèle à ses traditions : elle est souple, ouverte à tout le monde, sauvage.

Actuel : Tu connais personnellement les Stones ?

Garcia : Non. Je les ai vus une seule fois, dans l'héliport en attendant de nous embarquer pour Altamont. Mick Jagger s'est amené avec les autres et on est monté ensemble. Jagger m'a dit « Penses-tu que nous allons arriver ? ». Je lui ai répondu que je n'en savais rien, et voilà...

Actuel : Comme s'ils ne vous connaissaient pas ?

Garcia : Ils sont isolés. Etre les Rolling Stones, c'est trop pour eux. C'est plus que n'importe qui peut supporter... sans commencer à déconner.

Actuel : Ce que tu peux encore faire, ils ne peuvent plus le faire ?

Garcia : Exact. Jagger a déjà tout vécu. Il n'a plus l'occasion de rencontrer des gens intéressants, qui pourraient lui apprendre quelque chose. Il se méfie tellement de ces millions de cons qui n'ont rien à lui dire mais qui se pressent autour de lui, l'emmerdent, manquent de l'étouffer. C'est une situation très difficile, je pense que nous l'avons évitée jusqu'à pré-

tu dois en chercher un autre qui te convienne mieux, ou chercher à élargir le vieux système dans lequel tu te trouves. C'est ce que nous faisons tous, même si nous n'avons pas de stratégie générale.

Actuel : Collaborez-vous aux actions des « ecology freaks » ?

Garcia : Ce sont tous des copains que je connais depuis longtemps. J'ai confiance en eux et en ce qu'ils font. Je ne pense pas devoir y prendre part moi-même. J'utilise mieux mon temps à faire ce que je fais. Je commence toujours à déconner dès que je touche à quelque chose qui sort de mon rayon — la musique. Mais ils savent que je suis là, et que je suis de leur côté. Ils savent que je les aiderai s'ils ont besoin de moi ou du groupe.

Ce que nous faisons en tant que groupe, c'est créer de l'énergie — mais nous ne la dirigeons pas. Nous sommes un moteur, mais nous ne sommes pas attachés à un véhicule particulier. Je me demande si quelqu'un est capable de diriger l'énergie sans que cela se transforme en film d'horreur comme le trip hitlérien. Je suis par exemple tout à fait pour la légalisation des drogues, je suis prêt à me mobiliser. Mais si je dois faire un choix entre une action politique et une action de nature spirituelle, je choisirai toujours la seconde.

Actuel : Et la politique au sens plus traditionnel du terme ?

Garcia : Je n'ai jamais rencontré un politicien que je puisse supporter. Pas un. Ni Jerry Rubin ni Abbie Hoffman. Ce sont tous des charlatans, des bateleurs. Ils s'agitent dans le vide. Les seules personnes avec qui je m'entende sont celles qui construisent quelque chose. Abbie Hoffman a toujours été un agitateur un type qui lance une idée, qui excite les gens et qui finalement ne réalise rien. Quiconque mène les gens dans des situations où ils vont recevoir des coups se trompe complètement.

Actuel : Mais que faire si l'on en prend plein la gueule de toute façon ? Quand on est Noir, par exemple ?

Garcia : On se planque. S'il y a de la bagarre dans les rues, on se tire par derrière. Il faut avant tout créer une situation où l'on puisse survivre, soi et ses proches. La seule réalité importante est une réalité immédiate, ce qui se passe autour de soi. La politique a tué trop de gens aux Etats-Unis : Black Panthers, étudiants de Kent, Weathermen... Ça n'a aucun sens, qu'on laisse le système politique tranquille : il crèvera de lui-même. La plupart des gens agissent comme si le gouvernement n'existait pas, et ils ont raison. Si au contraire tu fais un coup d'éclat révolutionnaire et que tu écopes de vingt ans de taule, tu l'as bien cherché.

Actuel : Les flics arrêtent beaucoup de gens simplement parce qu'ils ont les cheveux longs.

Garcia : Je ne crois pas que ça arrive souvent. S'ils se font arrêter, c'est que d'une manière ou d'une autre ils se sont comportés de telle sorte que leur arrestation devenait possible.

Actuel : Dans une commune au Nouveau Mexique, on se fait arrêter simplement parce qu'on est là.

le rock'n'roll et la **high energy music.** Nous le prouvons dans le dernier double album en public, **Grateful Dead,** un disque que j'aime beaucoup. Je trouve même qu'il est meilleur que **Live Dead.**

Actuel : Pourquoi as-tu fait un album en solo ?

Garcia : Par curiosité. Je voulais m'amuser avec un seize pistes, produire des sons bizarres, essayer de jouer de tous les instruments moi-même — sauf la batterie — pour voir ce dont j'étais capable.

Actuel : Penses-tu créer une marque indépendante ?

Garcia : Oui, quand notre contrat actuel expirera. Nous voulons faire une marque totalement indépendante, pas une filiale d'une grande marque, comme Grunt Records, la marque de Jefferson Airplane, liée à RCA. Nous voulons sortir uniquement les disques du groupe, et non entrer dans la compétition commerciale. Réaliser nos propres disques, en satisfaisant les plus hautes exigences de qualité possibles, notamment au stade du pressage — ce n'est pas souvent le cas avec les grandes compagnies. Notre seul but : survivre financièrement, et non réaliser des superprofits, croître à tout prix. Je crois qu'à ce compte là nous avons une chance de tenir : nous avons assez d'amis dans toutes les branches nécessaires pour entreprendre ce projet. Il faudrait employer une cinquantaine de personnes qui se connaissent et fonctionnent sans les rapports hiérarchiques et bureaucratiques d'une entreprise traditionnelle : tout le monde doit planer tout le temps, et en même temps l'entreprise doit s'équilibrer. Cela présente de nombreux problèmes, mais si nous réussissons nous aurons vraiment prouvé quelque chose d'utile, prouvé qu'on peut fonctionner et créer en dehors du système du fric et des corporations.

Actuel : Le groupe prend-il toujours de l'acide ?

Garcia : Pas tous. Bob Weir, par exemple, est macrobiotique, et ne prend plus de drogue. Chacun a trouvé son propre rythme. Aucun de nous n'aime l'héro et les junkies. A part ça... des petites doses : au bout d'un certain temps, de toute façon, ça se répète. Nous utilisons l'acide comme un outil, pour aiguiser notre sensibilité.

Actuel : A la longue, c'est risqué, on peut flipper, devenir fou ?

Garcia : Oui, ça m'est arrivé. Parfois pendant deux mois je ne pouvais plus parler, je n'arrivais plus à formuler mes idées en mots. Toute ma syntaxe avait disparu. Le DMT te fait souvent ça. On fumait beaucoup de DMT en 1965 et 66. Un mauvais trip est tout aussi **far out** qu'un bon trip — mais c'est effrayant. Il faut arriver au point où on est prêt à tout, prêt à mourir. A partir de ce moment tout se rétablit. Aujourd'hui cela ne m'arrive plus.

Actuel : Tu penses que la **rock scene** évolue de travers ?

Garcia : D'abord, la **rock scene,** c'est de la foutaise, ça n'a aucun intérêt : des compagnies de disques, des stars, des équipes de promotion, le **hype.** Pas la peine de rêver à un âge d'or où tout aurait été idéal, spontané et révolutionnaire. La musique n'est pas toujours de la foutaise, mais toutes les controverses autour de la musique relèvent de l'idiotie.

sent. Nous avons eu de la chance de ne pas avoir un succès colossal. Et nous cherchons consciemment à faire durer cette situation. Si nous devenons célèbres nous ne pourrons pas tenir. Comme Janis Joplin. Bien sûr, elle vivait durement, elle faisait tout à l'extrême bien avant d'être connue, mais le succès a beaucoup contribué à la descendre. Est-ce qu'on peut vivre relaxé, bien dans sa peau, s'il y a seize photographes qui prennent des photos de vous toute la journée ?

Actuel : Que penses-tu des stars, Crosby, Stills, par exemple ?

Garcia : Ils sont de Los Angeles, c'est très différent. Ce sont des musiciens professionnels. Nous sommes avant tout des freaks devenus des musiciens.

Actuel : Comment expliques-tu que la plupart des groupes se séparent et pas le Dead ?

Garcia : Nous nous sommes toujours très bien entendus. Et puis il y a quelque chose de spécial qui se passe quand nous jouons ensemble et que ça marche bien : nous décollons.

Actuel : Quel âge as-tu ?

Garcia : Vingt-huit ans.

Actuel : Tu es marié ?

Garcia : J'ai une **old lady** mais nous ne sommes pas légalement mariés. Je me suis marié il y a longtemps, avant le Grateful Dead. J'ai essayé pendant un moment de mener une vie **straight,** avec un boulot, un foyer. Ça a complètement raté. Je m'en suis rendu compte au cours de mon premier trip.

Actuel : Penses-tu qu'un groupe de rock possède un pouvoir social ou politique ?

Garcia : Jusqu'à présent, aucun comité gouvernemental n'est venu me demander mon avis. Ils n'essaient pas de communiquer. Je crois pourtant que ça pourrait leur profiter : un comité canadien est venu interroger Owsley dans sa prison, et je crois que ça a été bénéfique pour tout le monde. Si jamais j'avais l'occasion de parler à quelqu'un qui ait quelque pouvoir, j'essaierais d'agir comme intermédiaire ou comme porte-parole, je m'efforcerais de l'influencer. Je ne vois pas les « vieux » comme une menace : ils sont aussi mal compris que n'importe qui.

Actuel : Que penses-tu de la possibilité d'élire des freaks dans des comtés où 60 % des habitants sont des freaks ?

Garcia : Théoriquement, oui, c'est possible, mais qui en veut ? Je ne connais personne parmi nous qui ait envie de devenir politicien. Tout vote, quel qu'il soit, est un vote pour le système. Toute énergie dépensée dans une entreprise politique ne fait que prolonger l'existence du système politique, ce mécanisme désuet qui n'a plus aucune raison d'être.

Actuel : Tu penses qu'on ne peut pas rester à l'intérieur du système ?

Garcia : Pas exactement : nous faisons tous partie du système. Il y a des systèmes dans les systèmes, des centaines de milliers de systèmes. Quand les règles d'un système quelconque te rendent mal à l'aise, paranoïaque, te font flipper, te donnent envie de te suicider, il y a une erreur dans le système en question. Il n'est plus capable de te contenir :

Garcia : Ça dépend. Seulement si on tient absolument à être super-freaky, si on a quatre chiens qui bouffent les moutons du voisinage, si on se balade à poil...

Actuel : On a le droit de se balader à poil, quand même ?

Garcia : Pas forcément. Dans quelle mesure a-t-on le droit d'emmerder ses voisins ? de les mettre mal à l'aise ? Ils ont probablement l'esprit étroit : ce n'est pas une raison. La plupart des gens qui se font arrêter ont mis quelqu'un mal à l'aise. Si on veut construire quoi que ce soit, la première tâche est d'échapper à la prison et de rester vivant. Ça signifie faire des concessions. Il y a une seule manière d'exprimer nos idées sur la vie : la façon dont nous vivons. Nous sommes un modèle, un exemple.

Actuel : Mais on a besoin d'argent.

Garcia : On en a quand on veut. Ceux qui se plaignent de ne pas trouver d'argent pour ce qu'ils veulent ne répondent pas aux besoins des gens. Ils devraient regarder autour d'eux, sentir ce qui est dans l'air. C'est comme ça qu'on survit. C'est vrai qu'il n'est pas facile de survivre, il faut s'accrocher. Il y a des communes qui se maintiennent dans des régions incroyables. Leurs membres ont fait leur propre expérience. C'est ça le vrai progrès — pas celui dont on parle dans les media.

Dans la rock scene les gens sont trop préoccupés par des foutaises. La plupart ne reconnaissent même pas l'existence de la spiritualité. Je crois à tous les trips spirituels. Je crois à la spiritualité, cette expérence humaine primordiale que l'esprit moderne refuse d'intégrer, dans l'ensemble de la civilisation occidentale. L'une des fonctions essentielles du Grateful Dead est de célébrer cette vie spirituelle — les bons soirs.

NOTE LIMINAIRE

En attendant sa tournée européenne, le Grateful Dead nous a laissé un témoignage de sa vitalité avec l'album solo **Garcia** (Warner Bros - Kinney). Jerry Garcia est un musicien à temps complet. Lorsqu'il ne joue pas avec le Dead, il participe aux séances d'enregistrement d'autres groupes (Crosby, Stills, Nash, Young, Paul Kantner, Jefferson Airplane et Starship, Joni Mitchell), ou s'intègre dans de petits groupes plus proches du jazz, celui de Merle Saunders, par exemple, ou avec Howard Wales (un album, **Hooteroll !** (Douglas-Barclay). Aux cours des tournées récentes, il jouait aussi de la pedal steel guitar avec les New Riders of the Purple Sage, en première partie des concerts du Dead. Il tenait donc la scène pendant huit heures d'affilée. Aujourd'hui, les New Riders ont acquis leur indépendance. On peut entendre Jerry dans leur album **NRPS** (Columbia), mais ils ont désormais engagé un musicien permanent pour tenir la pedal steel. **Garcia** présente à nouveau l'oscillation entre deux styles caractéristique du Grateful Dead : la première face réunit quatre chansons simples et relaxées dans la meilleure tradition d'**American Beauty,** avec les tonalités nasillardes et mélancoliques du country and western. La seconde face présente au contraire quelques plages de musique électro-acoustique, et des expériences plus aventureuses. Le même esprit règne pourtant : la démarche de Garcia reste fondamentalement orientée vers le plaisir sonore, le jeu, la chaleur musicale. A l'opposé de tout parti-pris intellectuel et de toute violence, une musique paisible de vieux ruminant des herbes magiques.

les lecteurs parlent derechef aux lecteurs

Dessins d' Alain Lafond

EN LISANT LE JOURNAL OFFICIEL

Le Journal Officiel du 8 janvier 1972 a publié un intéressant échange de notes de l'honorable M. Michel Boscher, député-maire d'Evry (Essone) et M. Alain Guichard, ministre de l'Education nationale.

QUESTION

1) *S'il est exact qu'une revue pornographique intitulée « Rufus » et relatant principalement, dans son premier numéro, les aventures de Diknose, l'homme ayant un phallus à la place du nez, est tirée, comme elle l'indique elle-même dans son premier numéro, sur une presse du département d'urbanisme de l'université de Paris VIII (Centre universitaire expérimental de Vincennes) ; 2) Si le papier luxueux sur lequel elle est imprimée est payée sur les fonds de cette université et, dans l'affirmative, sur quels crédits. (Question du 29 juin 1971).*

REPONSE

L'affaire scandaleuse évoquée par l'honorable parlementaire peut se résumer ainsi : au début de l'année universitaire 1970-1971, le département d'urbanisme de l'université de Paris VIII avait décidé de créer une unité de valeur de « rédaction expérimentale », ayant pour objet la mise en forme et la publication de travaux d'étudiants. Des crédits couvrant l'achat du papier avaient été ouverts par l'université sur son budget, et la publication était placée sous la responsabilité du seul enseignant assurant la maîtrise de cette unité de valeur. Les crédits dépensés ont d'ailleurs été récupérés par le produit des ventes. Lorsque après la publication du premier numéro de « Rufus », effectuée dans ce cadre, les enseignants du département d'urbanisme se sont réunis pour tirer les conclusions de cette utilisation des crédits, sans doute surpris par l'indécence d'une telle initiative, ils ont sainement décidé de confier cette unité de valeur, pour l'année 1971-1972, à une équipe d'enseignants différente. Ils ont en même temps tenu à rappeler que la revue « Rufus » n'engageait que ses auteurs à titre personnel, et en aucun cas le département d'urbanisme de l'université de Paris VIII.

Villeparisis, le 26 mars 1972 : Après avoir suivi les conseils fanatiques/**frénétiques** d'Actuel quant au passage de « Magma » dans la Maison des Jeunes de Villeparisis, nous, éléments fauchés, ne s'adaptant visiblement pas à une société marchande de consommation, nous nous sommes heurtés :

1) A l'indifférence de Magma, groupe acheté par la culture bourgeoise (trust Gomelsky) ;

2) Au service d'ordre des gardiens locaux du vieux monde. Ici, les révisos (M. Blanquaert, dont nous rapportons quelques propos : « Si vous n'êtres pas capables de vous procurer 8 F, c'est vraiment malheureux ! » Considérant que 8 F correspond à deux heures de S.M.I.C. Considérant qu'il n'y a pas de musique libérée dans un monde non libéré et que le concert de pop c'est maintenant une grande misère collective, vainement masquée par le one man show de quelques spécialistes **(Actuel, Rock'n Folk).**

Nous avons jugé bon de nous réunir au café du coin et de faire cette lettre.

Nous vous avertissons solennellement et une fois pour toutes :

1) Que les jeunes ne font vraiment pas un marché de plus dans cette société marchande.

2) Que si vous ne publiez pas cette lettre, nous saurons faire une publicité effective dans notre immense entourage, à l'encontre d'**Actuel.**

Un comité de vandales dont les signatures suivent (plus ou moins illisibles).

Désolés, nous n'aimons pas les simplifications abusives, les bons et les méchants, les gendarmes et les voleurs, Guignol contre la fée Carabosse. Il faut dire que :

1) A Villeparisis, Magma a gagné 80 F par musicien, pour deux heures de concert, huit heures de répétition et d'installation du matériel, trois heures de transport, deux ans de répétitions non payés et de nombreuses traites pour le matériel et le camion. Comme exploiteurs du peuple, ils sont curieusement fauchés et cherchent de petits boulots à l'extérieur pour boucler leurs fins de mois.

2) Un concert pop à 8 F, ce n'est pas de l'exploitation, c'est souvent le minimum pour que les groupes puissent vivre. Attaquez-vous d'abord aux prix abusifs du coca, des cigarettes ou du cinéma, que vous payez probablement sans beaucoup protester jusqu'ici.

4) Si vous voulez vraiment une « musique libérée », faites-la vous-mêmes. Elle ne vous tombera pas du ciel.

RANDONNEE CAMBRESIENNE

Oh ! qu'ils sont courageux, les petits colleurs d'affiches d'Actuel. Un jeudi après-midi par mois, c'est la joyeuse randonnée à travers la ville, avec le seau de colle, le gros pinceau et le manche à balai.

Oh ! les regards sournois des passants, oh ! la honte de Darras, le plus trouillard de tous Une affiche sur les pissotières, douze sur les longues palissades, et après, le lycée. Notre lycée !

Déjà je m'affole :

— Combien en reste-t-il ?

— Quatre-vingts !

— Aïe, aïe, aïe, fais-je pour affermir ma position...

Un mur près de l'entrée.

— On va toutes les foutre là. Ça fera de l'effet. — C'est le chef qui parle, le sans-culottes de l'équipe.

— Ouais ! d'accord, comme ça, on aura vite tout liquidé.

— Tais-toi et colle, dit le chef.

— Bon, allez, vite fait.

Vous ai-je dit que nous étions quatre pour tenir le pinceau ? Vous voyez d'ici le folklore. Bernard — un pourri qui n'a jamais peur de rien — prend la parole :

— Si on en collait sur celles de l'U.J.P. ?

— Ah ! ouais, ça serait marrant, lançais-je à tout hasard.

Michel lit : « Vers le renouveau, Actuel Nova-Press, mensuel, 3 F. »

— Et si on en foutait aussi dans le bahut, propose Bernard ?

— T'es pas fou, non ! et si on rencontre le dirlo ?

— Bah ! on peut toujours essayer.

— Allez-y, moi je fais le guet.

Ils entrent et ressortent peu après. Sur ce, je prends le balai, prêt à battre en retraite.

— Qu'est-ce qui se passe, les mecs ?

— Rien : le proto. On a eu juste le temps d'en mettre une, dit Bernard.

— Bon alors, on se taille ?

— Déconne pas, faut coller le reste.

— Combien il en reste, hé, Philippe ? — c'est le chef.

— Oh ! plus beaucoup, juste une quarantaine!

— Merde. Si ça continue, je vous préviens, moi j'en fais des tracts. »

Michel prend le pinceau, Philippe les affiches, et Bernard choisit les coins. Quant à moi, je chie dans mon froc.

— Attention, les gars, v'là les flics ! Ce n'était qu'une estafette bleue. Je les ai bien mouillés. Eux aussi, d'ailleurs, pour une fois...

Soudain, une autre angoisse me prend :

— Elle est comment, la chignole du dirlo ?

— Cortina blanche, fait remarquer Michel, qui a le sens de l'observation. — Non, je n'ai pas le sens de l'observation, les détails s'imposent à moi, tout simplement (il faut dire que la chignole du dirlo, c'est une Ford Capri !!!).

— C'est le genre de détails qui ont leur importance, opportuné-je.

Je prends le pinceau. Je colle. J'ai le ventre qui gargouille et le slip qui se remplit.

— Fais gaffe comment tu colles, hurle Philippe. Va faire le guet, ça ira mieux.

Je me sens plus rassuré. Enfin, la formule tant attendue arrive.

— Ça y est, on a fini, chante Bernard.

— Si on allait boire un coup, pour se remettre ?

— D'ac !

16 heures. Saint-Claude.

— Quatre demis, s'il te plait, Renée, posé-je avec assurance.

— Alors, qu'est-ce tu as collé de beau ?

— Actuel Nova-Press, mensuel, 3 F : les villes brûleront et vous les reconstruirez.

Le lendemain matin, au lycée :

— Vous avez vu les affiches que « J' » ai collées, par mal, hein ?

Athanase

Les bouifs

Dans la série : « et des comme ça, t'en as déjà vu ? »
pour quatre francs : 160 pages avec des coquilles comme s'il en pleuvait, des pages illisibles, des taches d'encre, des feuilles mal collées, en un mot : le grand roman feuilleton populiste autant que vécu qui vient de recevoir le prix Congourt 1972,
EN CE TEMPS-LA, LES BOUIFS...
édité, imprimé, relié et écrit, couverturé par les Bouifs.
Déjà quelques avis :
« après cela que reste-t-il à écrire ? »
P.H. Simon.
« Ah oui, plus que jamais : Pauvre France ! »
Jean Con.
Ils ont dit :
« Ce que les Bouifs ont fait au monde jamais je l'aurais fait aux arabes. »
Général Massu.
« Les moins connus des Bouifs, ne sont pas les plus célèbres. »
Raoul Boulard.
« Au-delà des partis, au-delà de toute politique, il ne subsiste que deux choses : la ligne bleue des Vosges et les Bouifs. »
G. Clemenceau.
pour dix francs, et deux francs en timbres, vous recevrez trois exemplaires de ce merveilleux livre. Et vous aiderez à le diffuser. Allez, quoi, dix francs ça vaut vraiment pas le coup de s'en priver.
Envoyez argent et timbres à :
Jean-Marc Carité, 11, rue Pachot-Lainé, 93-Livry-Gargan.

Eclater, Eclater, Eclater
Vers l'espace intérieur d'une folie perverse
Le froid s'irradiant dans mon corps
Laisse mon esprit en déroute.
Jean-Claude.

Bien arrosé, le verdict

Suite au procès du 1er mars, le verdict a été rendu le 15 mars. Vous allez pouvoir annoncer à tous vos lecteurs et lectrices la bonne nouvelle : on n'ira pas en taule ! Même pas un cent à débourser. Sauf pour tracts, affiches, etc.
Si vous vouliez voir une tapée de flics ennuyés, il fallait venir le 1er mars à Montluçon : ils ne savaient plus quoi faire quand on s'est constitués prisonniers, à une cinquantaine pour avoir passé outre l'art. II de la loi n° 63-1255 du 21 décembre 1963, bref, celle qui interdit la propagande du statut des objecteurs de conscience.
Les flics voulaient pas nous croire lorsqu'on leur a dit qu'on venait de distribuer cinq mille statuts des O.C. devant le Palais de Justice, pendant le procès... Alors on a distribué le reste des tracts aux flics. Complètement paumés. Ensuite on a fourré sous le nez du commissaire principal une affiche jaune : « La loi permet de ne pas faire le service militaire... » Il nous a dit : « Je ne sais pas lire. » Véridique ! Même les commissaires n'ont pas leur certificat de fin d'étude.
Le 15 mars, après le verdict, on a fait une chiée java, tout l'après-midi avec des nanas du MLF de Clermont venues exprès. Bien arrosé, le verdict.
J.L.

Lyon, Fort Montluc

François Janin et Jean-Michel Fayard, objecteurs de conscience, ont été présentés au juge d'instruction et incarcérés à la prison militaire du Fort Montluc, à Lyon.
Tous les deux s'étaient vu refuser par la commission juridictionnelle le statut d'objecteur pour le motif suivant : si dans leur demande Janin et Fayard font allusion à des convictions de non-violence, leurs requêtes se fondent essentiellement sur des considérations politiques et une critique de la société étrangère au champ d'application de la dite loi. Ayant épuisé toutes les formes de recours, François Janin était insoumis depuis le 1er octobre et Jean-Michel Fayard depuis le 1er décembre 1971. Tous deux avaient commencé un service auprès des mal-logés. Le ministère des Armées leur avait proposé, le 9 décembre puis le 14 février, une nouvelle affectation au service de Santé des Armées à Nantes, solution rejetée par les intéressés qui considèrent que « la seule solution juste à leur égard est l'obtention du statut d'objecteurs de conscience ».
Le G.A.R.M. lutte pour les mêmes objectifs que ses camarades victimes de la répression militaire. Il poursuivra la lutte pour la libération de ses deux militants et contre la militarisation croissante du pays.

Groupe d'Action et de Résistance à la Militarisation - Lyon
c/o M. Debard,
7, rue F.-Jomard, 69-Oullins.

Une bonne action

Recloses : *Le groupe anti-pollution Humus de Fontainebleau avait organisé pour la fête des jonquilles un char représentant une jonquille sous cloche, entourée de détritus, le tout tiré par une grande chenille. De celle-ci, des types ont fait partir divers slogans, scandés par tous. 20.000 personnes ébahies. Mais le char a été classé 12e sur 12 participants.*

Lebon : résidence surveillée

Les règlements intérieurs n'existent plus dans les cités universitaires (théoriquement).
Cependant, dans la pratique, il s'est établi un contrôle accru sur les visites des rapports amoureux des citadins, surtout à la cité Lebon, à Clermont-Ferrand. Sur cette cité règne une directrice, Mme Primot, fidèle protectrice de la jeunesse.
Lors de la construction de l'édifice a été mis en place des interphones permettant à l'administration d'espionner en permanence ce qui se passe dans les chambres. Au nom d'une prétendue sécurité, des veilleurs de nuit ont été embauchés pour contrôler les entrées. Ce qui révèle le plus le travail policier de ces veilleurs, est l'existence d'un cahier sur lequel est enregistré tous les moindres faits et gestes des citadins.
Des camarades ont piqué ce cahier pour pouvoir dévoiler au grand jour le rôle excessif des veilleurs de nuit.

QUELQUES EXTRAITS DU CAHIER DU VEILLEUR DE NUIT DE LEBON

Nuit du 8 au 9-12-1971.
« Tour A la I... sortie avec un gars à 0 h 30. Un vrai bohême. La I... quand elle couche là, il y a toujours le gars... »
Nuit du 10 au 11-12-1971.
« Il faut passer un bon savon à la 6... car elle faisait beaucoup de bruit dans sa chambre. Ils étaient 3 ou 4 et je l'ai avertie. »
Nuit du 6 au 7-1-1972.
« Au 2... C., il y avait un gars beau parleur, mais la jeune fille avait l'air de tenir bon. J'ai écouté plusieurs fois à la 9... A., elle ne doit pas être rentrée. Je suis monté une dernière fois à 4 h 30, toujours rien. »
Nuit du 25 au 26-1-1972.
« La femme de chambre peut regarder au 6... A., ça doit avoir couché encore à trois car sur l'équipe un seul est sorti.
Des gars en permanence au 8... A., 6... B., 7... C.
A la 5... B., il y a peut-être quelqu'un mais nous ne sommes pas assez sûr pour le confirmer. »
Nuit du 26 au 27-1-1972.
« Il faut voir la 4... B., cette demoiselle fait la cartomancienne.
Nuit du 16 au 17-1-1972.
« Il faut attraper la 6... A., car avec sa clique d'Arabes, il y a souvent du bruit. »

STEREO

529.701

BYG RECORDS

rock generation

LES DEBUTS DE LA POP EN 10 DISQUES EXCEPTIONNELS ENREGISTRES DE 62 A 67

VOLUME 1 THE ANIMALS 1963 + THE YARDBIRDS 1964

VOLUME 2 THE ANIMALS 1963 + THE YARDBIRDS 1964

VOLUME 3 SONNY BOY WILLIAMSON'S VISIT TO ENGLAND 1963

VOLUME 4 GRAHAM BOND ORGANISATION

VOLUME 5 THE FIRST RHYTHM & BLUES FESTIVAL IN ENGLAND

VOLUME 6 THE STEAMPACKET (OR THE FIRST SUPERGROUP) GARY FARR & THE T-BONES

VOLUME 7 + THE ORIGINAL SOFT MACHINE

VOLUME 8 SOFT MACHINE AT THE BEGINNING MARK LEEMAN 5 AND DAVY GRAHAM

VOLUME 9 THE BRIAN AUGER TRINITY SONNY BOY WILLIAMSON + JIMMY PAGE

VOLUME 10 JULIE DRISCOLL'S FIRST RECORDINGS AND SONNY BOY WILLIAMSON'S LAST

BYG RECORDS